

Fernand Bellehumeur

Eunice, 28 avril 1914

Ma chère petite Marie Béatrice
C'est une belle petite lettre que tu m'as écrite
et que je me méritais. Tu m'as écrit
que tu es toujours en bonne santé et
que tu es assés heureuse. Tu m'as écrit
que tu vas à l'école et que tu es
très contente. Tu m'as écrit que tu
es très intelligente et que tu es
très courageuse. Tu m'as écrit que tu
es très gentille et que tu es très
aimante. Tu m'as écrit que tu es
très vaillante et que tu es très
brave. Tu m'as écrit que tu es
très sage et que tu es très
raisonnable. Tu m'as écrit que tu es
très douce et que tu es très
sympathique. Tu m'as écrit que tu es
très jolie et que tu es très
charmante. Tu m'as écrit que tu es
très intelligente et que tu es très
courageuse. Tu m'as écrit que tu es
très gentille et que tu es très
aimante. Tu m'as écrit que tu es
très vaillante et que tu es très
brave. Tu m'as écrit que tu es
très sage et que tu es très
raisonnable. Tu m'as écrit que tu es
très douce et que tu es très
sympathique. Tu m'as écrit que tu es
très jolie et que tu es très
charmante.

PARTIR

Les lettres de Pit Bellehumeur

200 Bellehumeur

Stanké



PARTIR

Les lettres de Pit Bellehumeur

Fernand Bellehumeur

PARTIR

Les lettres de Pit Bellehumeur

Stanké

Données de catalogage avant publication

Vedette principale au titre :

Partir : lettres de Pit Bellehumeur

(Secrets de famille)

ISBN 2-7604-0546-X

1. Bellehumeur, Pit - Correspondance. 2. Pères - Alberta - Correspondance. 3. Père et enfant. I. Bellehumeur, Fernand, 1931- . II. Bellehumeur, Pit. III. Collection.

HQ755.85.P37 1996 306.874'2 C96-941180-4

*Conception graphique de la couverture: François Bellehumeur
Infographie: Tecni-Chrome*

Les éditions internationales Alain Stanké bénéficient du soutien financier du Conseil des Arts du Canada pour leur programme de publication.

© Les éditions internationales Alain Stanké, 1996

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 2-7604-0546-X

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec, 1996

Les éditions internationales Alain Stanké
1212, rue Saint-Mathieu
Montréal (Québec) H3H 2H7
Tél.: (514) 935-7452
Télec.: (514) 931-1627

IMPRIMÉ AU QUÉBEC (CANADA)

*En hommage à tous ceux et celles
qui ont osé partir pour éviter de sombrer
dans l'ornière où ils risquaient de s'enliser à jamais.*

Remerciements

Merci à toutes les personnes qui m'ont aidé, et en particulier à celles qui ont cru à mon projet. Merci à Suzanne Ménard, Jocelyne Saucier, Robert Blondin.

Un merci particulier à Alcide Bellehumeur, sans qui ce trésor serait resté caché.

F. B.

Partir.
Partir pour éviter la dérive.
Partir malgré l'entourage.
Partir par fidélité à soi-même,
pour se retrouver soi-même.
Partir seul.

Sommaire

Préface	11
Avant-propos	17
I Joseph (Pit) Bellehumeur a foutu le camp.....	19
II Pit Bellehumeur à Lorrainville	23
III Première lettre de Pit à Éva	39
IV Les sept plus vieux écrivent à leur père.....	47
V Pit répond aux sept plus vieux	67
VI Au tour des plus petits	89
VII Été 1916: Pit doit prendre une décision	95
VIII Pit s'installe	109
IX La vie reprend son cours	115
X L'hiver est tranquille, mais... ..	127
XI Pendant que Pit est au moulin de Smith... ..	137
XII Pit est bien calme sur son lot et pourtant... ..	145
XIII Pit s'éloigne	155
XIV Visite surprise fin août 1921	165
XV Un retour attendu	181
XVI Il faut attendre encore un an	195
XVII Et attendre encore	203
XVIII Le retour de Pit	213
Les enfants de Pit Bellehumeur	218

Préface

Les secrets sont la part d'ombre des familles, le sous-bois où poussent les fleurs sauvages, les plantes dépareillées et les champignons vénéneux. Quelle famille n'a pas eu son mouton noir, son bâtard, sa gouine, son fefi, sa guidoune, son robineux, son apostat, son craque-potte, son défroqué, son détenu, son proscrit, son survenant, ses accotés ou son exilé? Toutes le nieront.

Vous n'êtes découvert que par la famille. Aucun étranger sait où vous êtes, ils ne vous croient pas là du tout; c'est à force de recherche qu'on est venu à déclarer votre séjour. Voilà le secret des Bellehumeur. Un grand-père porté oublié. Son petit-fils découvre sa trace dans des lettres qu'on a précieusement et discrètement conservées. Partir est une quête et une enquête qui a toutes les qualités d'un bon roman policier, des indices, des rebondissements, des revirements et une question sans réponse.

J'ai d'abord lu cet excellent récit par curiosité. Puis, je l'ai relu sans l'aiguillon de l'indiscrétion. C'est un grand livre qui enrichit notre mémoire collective. Les pays qui n'ont pas de secrets sèchent sur pied comme ceux qui n'ont pas de légendes meurent de froid. On se prend à regretter que toutes les familles québécoises n'aient pas leur Fernand Bellehumeur.

Son ouvrage ne serait qu'un florilège de lettres sciemment oubliées dans une boîte, un tiroir ou un garde-robe

qu'il serait déjà un véritable trésor. Mais il y a plus. *Partir* est un fascinant jeu de miroirs que l'auteur manipule avec la légèreté de main d'un maître illusionniste. Chaque lettre y est le reflet d'une lettre et en reflète une autre à son tour. En ce sens, Fernand Bellehumeur crée une véritable correspondance dont le point de fuite est son grand-père exilé.

Au printemps 1914, Pit Bellehumeur est parti brusquement du Témiscamingue pour l'Ouest sans donner d'explication. *Comme vous devez bien le penser, votre départ m'a beaucoup surpris, moi encore plus que les autres parce que je venais de vous voir la veille, et vous ne m'avez parlé de rien*, lui écrit un de ses fils. La honte n'est pas de la partie. L'essentiel lui échappe. Un secret demeure un secret dans la mesure où il demeure inexpliqué. N'est-ce pas là sa nature ?

Pit est âgé de cinquante-trois ans. Il laisse treize enfants derrière lui et des dettes. Ses enfants l'aiment et il aime ses enfants. Reviendra-t-il ? Il s'y refuse. Pourquoi ? Au gré des échanges de lettres, la vérité apparaît en filigrane, se laisse deviner, se présente à visage découvert. On croit l'avoir saisie. Elle se redrape dans une solitude obstinée et complète. *Tu me demandes une longue lettre écrite par moi-même. Impossible ici de faire écrire par d'autre personne, puisqu'il n'y a que moi ici qui écris le français*, confie le père à l'une de ses filles.

Que racontent ces lettres ? Les travaux et les jours dans une langue mise sur son trente-six qu'empruntent naturellement les correspondants. Parfois Pit manque de papier. *Tu vois ce que c'est que d'être colon. Je suis réduit à écrire sur des feuilles de livres. Je n'ai pas de papier du tout et je serais obligé de faire un voyage de 16 milles à pied pour m'en procurer*. Parfois une de ses filles manque de temps. *Je vous prie d'excuser ma lettre, j'écris à la hâte ; il y a des*

fautes, et peut-être des erreurs ; mais attendre d'avoir le temps d'écrire une bonne lettre, je ne pourrais pas écrire.

Pit s'est ruiné pour que ses enfants reçoivent une bonne instruction. Elle a porté fruit. Ils sont commerçants pour la plupart. Ils sont à l'aise. La littérature québécoise nous avait légué une image plus misérabiliste des familles nombreuses. La réalité n'est pas toujours aussi noire. Aucun et aucune des Bellehumeur n'est une copie de l'autre. Ils s'aiment entre eux et s'entraident comme on le fait au Témiscamingue. Une des filles se fait photographe avec son mari et son jeune bébé. *J'avais commencé à vous écrire sur le papier qui enveloppe le portrait et ensuite j'ai pensé que ce serait plus poli de vous écrire une lettre*, explique-t-elle à son père. Avec un brin de malice et de moquerie, elle écrit : *Nous faisons un pas mauvais portrait pour du monde laid.*

Pit Bellehumeur n'est jamais revenu au Témiscamingue. Il est mort dans l'Ouest en 1927. On peut comprendre pourquoi il est parti. On s'explique mal, avec notre perception d'aujourd'hui, l'exil qu'il s'impose. Son secret demeure entier.

En ces temps moins diaphanes que les nôtres, ne rien garder pour soi, déballer son sac, préférablement en public devant des millions de téléspectateurs, tout dire n'était pas encore une exigence de l'étiquette. On respectait la part d'ombre, même si c'était habituellement pour les mauvaises raisons. De nos jours, les « ologues » de tout poil et de toute obédience collectionnent les secrets, les classifient par catégories, thèmes ou genres, persuadés qu'une science naîtra de leurs statistiques et de leurs sondages. N'ont-ils pas tout bêtement occulté la fonction des énigmes ? Oublié que nous sommes tous faits de l'étoffe des secrets de nos pères et mères. Que nous sommes tous tant que nous sommes un secret qui s'ignore.

Il y a dans *Partir* un moment émouvant lorsque Fernand, le petit-fils, met en parallèle son passé récent et le passé antérieur de Pit Bellehumeur, son grand-père inconnu. *Je ne vous apprends rien, j'imagine, en vous disant que vous n'êtes pas un cas isolé. Pour combien d'autres, comme vous, la seule solution fut de partir*, lui écrit-il. *Je vous en parle parce que j'ai vécu une situation semblable. Je vous dis tout cela pour que vous vous sentiez moins seul, et surtout pour que vous sachiez que votre départ n'était pas un geste de lâcheté, mais un acte de courage que je ne suis pas seul à admirer.* La boucle est toujours bouclée. L'aurait-il connu de son vivant qu'il lui aurait sans doute dit, comme tant d'autres: «Je ne te comprends pas de trop bien te comprendre!» Les secrets les mieux gardés n'empruntent pas le chemin de l'exil, ils meurent souvent dans nos bras.

Le secret de famille est un puissant révélateur. Il démasque les préjugés, débusque l'inavoué et fait apparaître la grandeur ou la mesquinerie des âmes. Les Bellehumeur sont du bon monde, comme vous et moi. Ils ont un gros chagrin, mais la force du quotidien est plus grande. Ils sont sur terre pour *faire de la terre*. D'où leur vient cette persévérance et cette détermination? D'Égérie ou de Pit? Des deux sans doute. *J'avais de grands défauts, il est vrai, mais le proverbe qui dit qui se ressemble se rassemble était bien vrai pour nous. Je ne valais pas mieux qu'elle, mais elle ne valait pas mieux que moi elle non plus*, avoue le père à l'une de ses filles. *La différence qu'il y avait entre nous deux, c'est que moi je lui pardonnais tout et elle ne me pardonnait rien.*

Pauvre Égérie! Son dilemme est contemporain. Pourquoi les absents ont-ils toujours raison? Le cri du cœur d'un des fils de l'exilé en témoigne. Serait-ce une pétition plutôt qu'une lettre, nous la signerions volontiers: *Vous*

savez le Bon Dieu ne demande pas l'impossible. Mettez donc un peu cet orgueil de côté, venez donc finir vos jours avec nous. Je comprends que ce serait humiliant pour vous de revenir par ici, mais soyez certain que toute votre famille vous recevrait à bras ouverts.

Sauf Égérie! Pit n'en a jamais douté. Pourquoi espérons-nous toujours l'espoir lui-même? Ne sommes-nous pas tous des Bellehumeur? Le grand mérite de *Partir* est de le confirmer. Le meilleur de chacun demeure son secret de famille.

Jean-Claude Germain

Avant-propos

Je ne m'étais pour ainsi dire jamais intéressé à mon grand-père paternel. Je ne l'ai pas connu et on ne m'en avait guère parlé. Pour moi, c'était comme s'il n'avait pas existé.

Mais voilà qu'à soixante ans je viens de le découvrir. Et je suis tombé en amour avec lui ! Voici comment c'est arrivé.

Alors qu'il fréquentait l'école secondaire, mon fils entreprit de fouiller la généalogie des Bellehumeur, mais il bloqua dès la quatrième génération. Voulant l'aider, je pris contact avec un cousin qui s'intéressait à l'histoire de la famille. Il venait, me dit-il, de mettre la main sur un paquet de lettres très intéressantes et il recherchait des contrats que mon grand-père aurait passés dans l'Ouest. Il m'invita à aller le rencontrer. Or des lettres d'un grand-père dont je n'avais jamais rien su ne piquèrent pas ma curiosité. Finalement, mon fils abandonna sa recherche et moi, mes questions.

Deux années s'écoulèrent, mais le cousin ne m'avait pas oublié. Voyant que je ne donnais pas signe de vie, il m'apporta copie des 149 lettres qu'il avait découvertes : 396 pages ! Assez pour m'intriguer.

Un bon soir, je m'installai au chalet et en commençai la lecture. La nuit y passa. Un vrai roman ! C'est celui de

mon grand-père, Joseph Bellehumeur, que tout le monde appelait Pit.

J'ai sélectionné une soixantaine de lettres, les plus significatives, que je présente en respectant presque toujours la chronologie. Elles sont à peu près conformes aux originaux. Pour faciliter la lecture, l'orthographe et la ponctuation ont été légèrement retouchées, excepté dans les lettres d'enfants.

Joseph (Pit) Bellehumeur a foutu le camp

En mars 1914, Joseph, dit Pit, Bellehumeur fout le camp de Lorrainville sans avertir personne et sans dire où il va. Il flanque là sa femme et leurs treize enfants, dont six encore en bas âge. Il laisse en plan son chantier où des hommes ont coupé du bois tout l'hiver. Le bois n'est pas vendu ; les bûcherons ne sont pas payés. Il a des dettes çà et là et d'anciens clients lui doivent encore de l'argent.

Sa femme ne sait pas où il est. Ses enfants non plus, même les plus vieux avec qui il fricote des affaires de temps à autre. Un de ses fils l'a vu la veille, au chantier, mais il n'est au courant de rien. Son père est parti à la sauvette. Surtout, il s'est organisé pour qu'on ne puisse pas le retracer.

Les plus vieux de ses enfants s'informent à droite et à gauche et finissent par apprendre qu'il est parti de Ville-Marie et qu'il a pris le train de l'autre côté du lac Témiscamingue, en Ontario. Il a traversé à cheval sur le chemin de glace, a vendu sa monture au maquignon Brown et a engagé, « pawné » comme on dit, son manteau de fourrure pour payer son voyage. Mais aucun renseignement sur la destination.

C'est la consternation dans la famille ! La nouvelle se répand comme une traînée de poudre. À Lorrainville d'abord, où se trouve sa famille. À Béarn aussi : il y a

vécu, il y compte une nombreuse parenté. Puis à Ville-Marie où il a travaillé jadis et où il se rendait souvent. Enfin, dans tout le Témiscamingue où il est bien connu.

De fil en aiguille, on finit par apprendre qu'il a dû s'installer dans l'Ouest. C'est du moins ce qu'affirme son beau-frère et son confident, Napoléon Chaumont: «Il avait envie de s'en aller dans l'Ouest, parce qu'il y a de l'argent à faire par là, qu'il disait.»

Les semaines passent, les mois passent, sans nouvelles. La vie reprend son cours, on s'habitue à son absence, on se fait à l'idée que Pit Bellehumeur est disparu pour de bon. Autrement, il aurait donné signe de vie, il aurait envoyé de l'argent. L'affaire paraît classée.

Pas pour tous, cependant. Une bonne partie des meubles a été saisie pour payer les loyers en retard et il a fallu quitter le logement. Un des garçons plus âgés, encore célibataire, a réussi à loger la famille dans une maison voisine de son magasin. Les enfants qui le peuvent apportent soutien et secours à la pauvre mère qui cherche à gagner quelques sous en confectionnant des chapeaux, malgré le fardeau quotidien de la maisonnée.

Pour les siens, l'absent est toujours présent. Même pour les plus vieux qui ont déjà à s'occuper de leur propre famille. Comment l'oublier d'ailleurs, quand des créanciers se pointent à tout bout de champ, cherchant des traces du fugitif! En fait, la préoccupation n'est pas tant de savoir pourquoi il est parti, chacun a sa petite idée là-dessus, que de savoir où il se trouve, ce qu'il est devenu, ce qu'il fait. Si on savait où il est, on pourrait au moins communiquer avec lui. Et, qui sait, peut-être le convaincre de revenir?

Mais qui est ce fuyard au juste? Jusqu'à tout récemment, ce que je savais de lui se résumait à ceci: à la suite de mauvaises affaires, il avait quitté sa famille et s'était

exilé dans l'ouest du pays dans le but de se rebâtir une fortune qui lui aurait permis de payer ses dettes. J'avais six ans quand mon père est décédé; ce n'est donc pas par lui que j'aurais pu obtenir d'autres informations. Quand la curiosité me poussait à questionner davantage, ma mère répondait qu'elle n'en savait rien et que mon père lui-même ne l'avait presque pas connu.

Pas de photos chez nous. Je n'en ai jamais vu non plus dans les salons des oncles et des tantes. Une personne oubliée. Aujourd'hui, quand j'interroge les cousins, les cousines, je me rends compte que dans leurs familles aussi c'était le silence sur le grand-père. Un sujet tabou. Un sujet pourtant encore présent et controversé dans la région.

Pit Bellehumeur à Lorrainville

Joseph Bellehumeur est originaire du comté de Joliette, plus précisément de Saint-Côme, où il est né en avril 1861. Son père, Dieudonné, était établi sur une terre pas très fertile, et Joseph est encore jeune quand une grave crise économique sévit dans tout le monde industrialisé. Au Québec, on en subit péniblement les secousses. Les cultivateurs qui ne sont pas « bien établis » essaient désespérément de s'en sortir. Ceux dont les nombreux fils ne trouvent plus d'espace disponible pour cultiver vivent le même problème. Pas question de chercher son gagne-pain en ville où le chômage exerce ses ravages. Plusieurs familles, plusieurs jeunes, garçons et filles, s'exilent aux États-Unis, espérant y trouver du travail, notamment dans les *factories* de coton. Dès sa prime adolescence, pour aider ses parents, Joseph fait cette expérience de l'exil et du travail en usine.

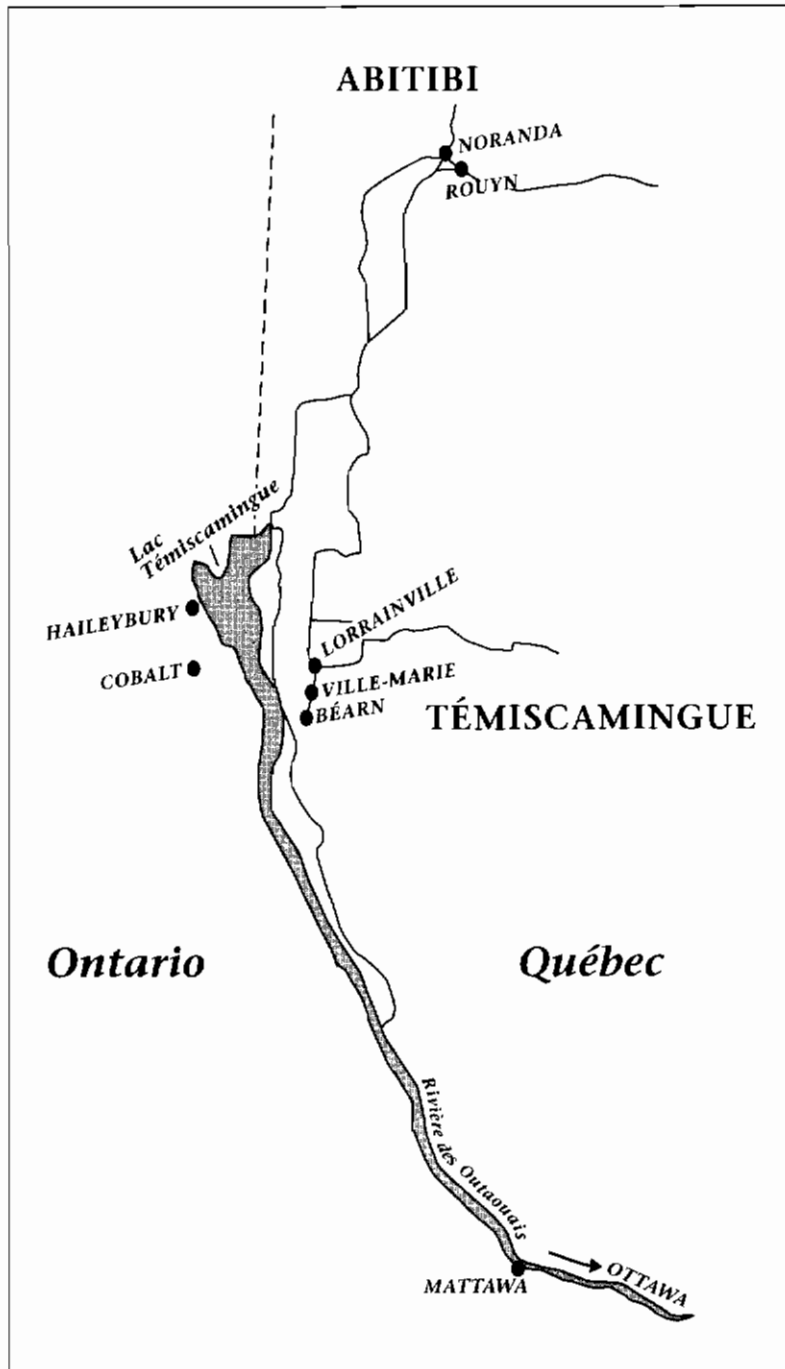
Le clergé catholique réagit : il faut sauver la race, la langue et la religion. Le moyen ? Trouver des terres neuves et y installer des colons. On sait que, durant la crise de 1929, les efforts conjugués du clergé et des gouvernements ont favorisé l'installation de nombreux colons en Abitibi. Mais dans la période qui nous concerne ici — quarante-cinq ans plus tôt —, c'est au Témiscamingue, plus au sud, que commencent à s'installer de nombreuses familles, sans autre aide que celle du clergé et de la

Société de colonisation. Le frère Moffet, oblat de Marie-Immaculée, a été l'âme de ce mouvement, après avoir réussi à convaincre les autorités qu'il avait découvert des terres très riches et faciles à défricher. Il est considéré comme le « père du Témiscamingue ». Les premiers colons commencent donc à arriver vers 1885 dans ce nouveau « Pays-d'en-Haut » qui, aujourd'hui encore, est l'une des régions les plus belles et les plus méconnues du Québec.

Cette année-là, Dieudonné Bellehumeur est venu avec son fils Lactance reconnaître les lieux et choisir son territoire. Quelle excursion ! Ils font le trajet de Montréal à Mattawa par train. De là, en plein mois de mars, ils doivent se rendre jusqu'à Ville-Marie en raquettes : cent cinquante kilomètres* ! Puis, en longeant la Petite rivière Blanche, ils poursuivent leur périple pour déterminer seize kilomètres plus loin l'emplacement du lot à réserver. Le fils reste sur les lieux et le père retourne à Saint-Côme, d'où il ramènera sa famille deux ans plus tard, mais en été cette fois. Cependant, Pit n'est pas du voyage. Sa femme, Égérie Dufresne, vient d'accoucher. Ce n'est qu'au printemps 1889 qu'il décide de rejoindre les autres membres de sa famille, pour s'installer sur un lot acheté l'année précédente.

Pit et sa femme emportent quelques effets, surtout des vêtements, des outils, de la nourriture. Pas trop ! Le trajet sera long et entrecoupé de plusieurs transbordements. Il se rendent d'abord à Montréal en voiture. De là, c'est le train vers Ottawa, puis Mattawa. En direction nord-ouest, ils suivent, du côté ontarien, la rivière des Outaouais qui sépare le Québec de l'Ontario. Cette randonnée suffit à donner le frisson à Égérie qui se voit transportée en pleine forêt pendant trois cents kilomètres depuis Ottawa. D'autant plus qu'elle est encore enceinte et doit s'occuper des trois enfants.

* Gaétan Lemire, *Si Béarn m'était conté*, Comité organisateur des fêtes du 75^e anniversaire de la municipalité de Béarn, 1987, p. 23.



Autour du lac Témiscamingue

Le train n'allant pas plus loin que Mattawa, nos pionniers renouvellent leurs provisions et chargent leurs effets dans de longues embarcations qui seront leur moyen de transport jusqu'à Ville-Marie, par la rivière des Outaouais. Ils pointent davantage vers le nord, pendant cent cinquante kilomètres, trajet ponctué de nombreux et longs portages pour éviter les rapides, dont ceux du Long-Sault. Enfin, la rivière s'élargit pour devenir le lac Témiscamingue, nom d'origine algonquine qui signifie « eau profonde ». Ils accostent au poste de traite de la Compagnie de la baie d'Hudson (le Vieux Fort), à Ville-Marie, porte d'entrée du Témiscamingue. On y fait le commerce des fourrures depuis près de deux cents ans avec les Algonquins. La mission des oblats est ouverte depuis 1863 ; les sœurs grises aussi sont déjà installées.

En 1889, on retrouve au Témiscamingue d'autres aventuriers comme Pit Bellehumeur qui se sont établis ici et là sur le vaste territoire. « Le recensement du lac Témiscamingue donnait alors 632 canadiens-français [sic], 237 sauvages et métis et 46 protestants* ». Ces derniers sont des anglophones à l'emploi de la Compagnie de la baie d'Hudson et des compagnies forestières. Les nouveaux colons se dispersent selon les indications du frère Moffet, préférant les « brûlés », où les arbres sont déjà déracinés et couchés par terre, mais où l'humus n'a pas souffert des ardeurs de l'incendie de forêt qui a dévasté la région en 1875. Pourvu qu'il reste suffisamment d'arbres pour se construire une maison en bois rond et faire du bois de chauffage !

Inutile d'ailleurs d'en avoir davantage. Les lois sur la colonisation ne permettent pas aux colons de sortir une bille de leur lot. Ce bois appartient aux compagnies forestières ontariennes qui exploitent la forêt de la région depuis une vingtaine d'années. Elles ont cependant

* Augustin Chénier, *Notes historiques sur le Témiscamingue*, Ville-Marie, 1937, p. 95.

ouvert la voie aux colonisateurs. Il va sans dire que les Algonquins ont déjà été refoulés à l'intérieur des terres, plus à l'est.

Quant à mon grand-père, il s'installe à la frontière des cantons de Duhamel et de Laverlochère, près de ses frères et de son père, considéré comme le fondateur de Béarn. Mais Pit n'a pas l'âme d'un défricheur, encore moins celle d'un cultivateur. Pour cultiver, il faut rester en place. La sédentarité, ce n'est pas son fort. Quelques années après son arrivée, il travaille à Ville-Marie, au magasin local, à titre de commis. Il parcourt les seize kilomètres de « trail à lièvres » le long de la Petite rivière Blanche pour venir retrouver sa famille aussi souvent que son travail le lui permet. C'est peut-être là qu'il a pris le goût et le sens du commerce qu'il a gardés toute sa vie et qu'il a transmis à sa progéniture. Ses fils ont tous emprunté cette voie, et même la plupart de ses gendres ont suivi ses traces. À telle enseigne que, plus tard, sa fille religieuse sentira le besoin de justifier le métier de commerçant par quelque parole d'évangile, car le négoce croyait-on, rend la justice plus fragile et les affaires constituent souvent pour ceux qui s'y adonnent des « occasions de péché ». Les curés prenaient parfois leurs distances par rapport aux commerçants, mais parfois aussi, pour ne pas dire bien souvent, ils se retrouvaient à leur table et travaillaient à des projets communs. De toute façon, ensemble ils partageaient avec quelques notables le pouvoir local.

Pit ne reste pas longtemps à Béarn, surnommé alors le « Fort-à-Mélasse ». Il transporte ses pénates à un endroit appelé « Le Coin », futur village de Lorrainville, où il ouvre un magasin en 1896. Il a sûrement flairé que passeraient par là tous les colons s'établissant à l'est du comté. Rapidement, il devient l'homme influent de la

place, tant au point de vue municipal et scolaire qu'au point de vue religieux. Son nom revient souvent dans les registres de l'époque. La première réunion du conseil de paroisse a lieu dans sa maison. Il est maire de l'endroit de 1901 à 1903. C'est lui qui engage la maîtresse de l'École n° 1 en 1900. Douze ans plus tard, on retrouve encore son nom sur le contrat de construction de l'École n° 2, pour un montant de quatorze cents dollars. Il est au cœur des luttes politiques. C'est chez lui que se tient une réunion concernant la séparation du comté avec l'Abitibi. Il dirige les forces d'opposition contre les pères oblats de Ville-Marie pour obtenir de l'évêque que l'église de Lorrainville soit construite là où elle est aujourd'hui, faute de quoi la meilleure partie de la paroisse aurait été intégrée à Ville-Marie. Il tient le bureau de poste. Il est juge de paix. C'est un personnage!

Ses affaires vont bien. En 1905, un relevé de la population indique plus de trois mille habitants dans les diverses localités du comté. Plusieurs d'entre eux sont les clients de Pit Bellehumeur. Il parle anglais depuis son séjour aux États. C'est essentiel pour transiger avec les anglophones des compagnies forestières.

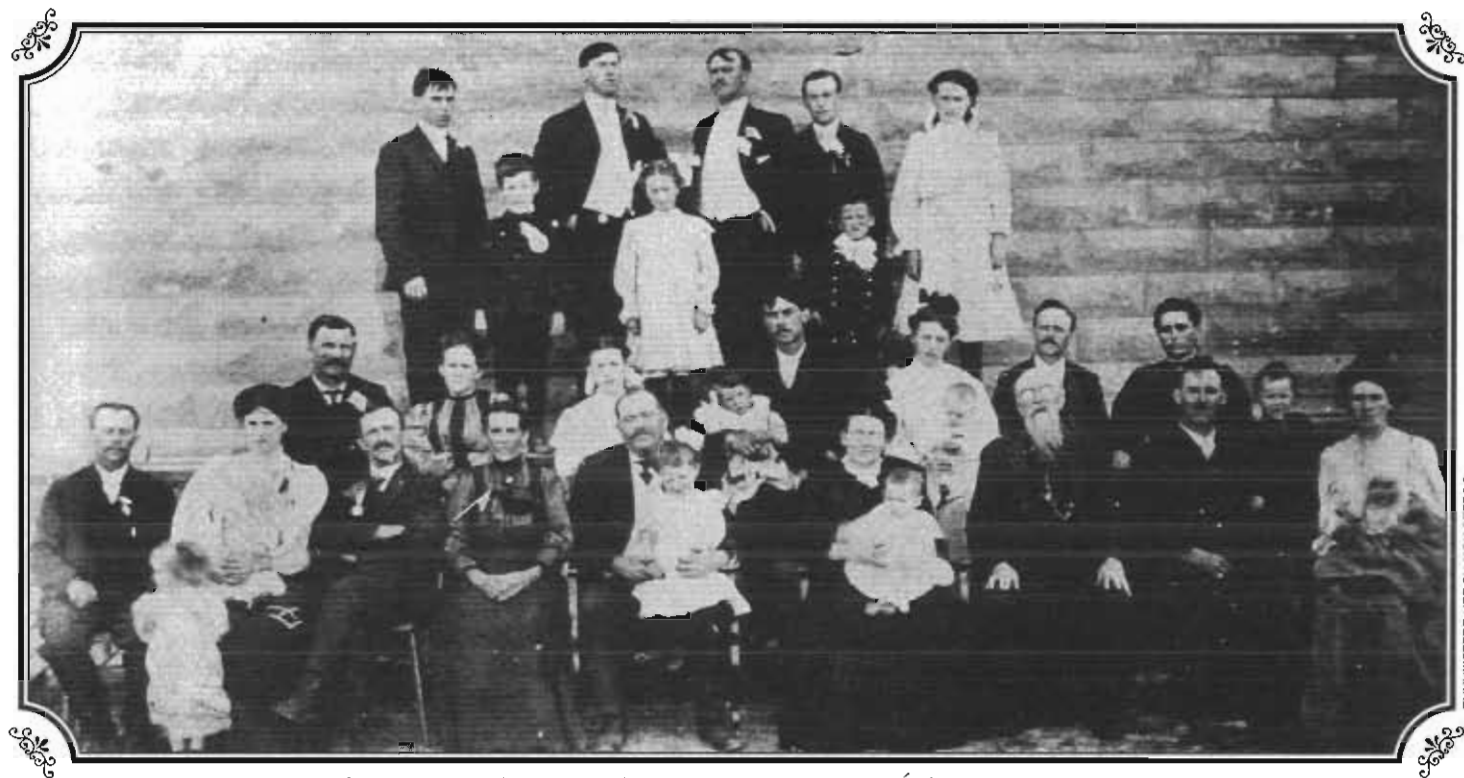
En 1907, Pit installe son commerce dans un tout nouvel édifice qu'il vient de construire, longtemps appelé le « magasin de ciment », avec une finition intérieure et extérieure comme on en voit en ville. De même, il transforme sa maison et en fait une résidence enviée : une grande cave en ciment, des portes à coulisses et de belles pièces au bois teint de diverses couleurs.

Gros Pit circule dans le comté et à l'extérieur. Jovial et de communication facile, il se mêle de beaucoup de choses.

« Il était bien aimé, m'a dit ma mère récemment. Ton grand-père Trudel aimait ça jaser avec lui. »



Joseph (Pit) Bellehumeur et sa femme, Égérie Dufresne, en 1908



25^e anniversaire de mariage de Joseph Bellehumeur et d'Égérie Dufresne en 1908

De gauche à droite: 1^{re} rangée: Welly Bellehumeur, Malvina Clémont et le bébé Éveline sur les genoux; à terre: la petite soeur Étésia, puis Lactance Bellehumeur et son épouse Julie Gaudet, Joseph (Pit) Bellehumeur et bébé Marie-Blanche, Égérie Dufresne (Mme Jos Pit) et le bébé Laurent Bellehumeur, Dieudonné Bellehumeur, Philippe Bellehumeur et son épouse Marie-Anne Brouillard. 2^e rangée: Napoléon Chaumont et son épouse Pamélie Bellehumeur, Eveline Bellehumeur, Alfred Larouche et le bébé Cyriaque, son épouse Éva Bellehumeur et le bébé Marcel, Ambroise Bellehumeur et son épouse Ernestine Martel, et la petite Solange Bellehumeur. 3^e rangée: Alfred Bellehumeur, Marie-Rose Bellehumeur et Léonard Bellehumeur. 4^e rangée en haut: Joseph, Sylvio, Louis et Israël Bellehumeur, ainsi qu'Anna.



Le premier magasin de Pit Bellehumeur à Lorrainville au moment où ses fils en sont propriétaires vers 1909



Le «magasin de ciment» construit en 1907

Farouche partisan de Sir Wilfrid Laurier, on lui prête des ambitions politiques. Toujours « habillé en dimanche », même la semaine : habit gris, chemise blanche, cravate noire et plastron bien empesé. Grand amateur de chevaux et maquignon à ses heures, il prétend posséder le plus bel étalon du comté. On dit qu'« il a dépensé de la belle argent pour le faire soigner quand il a attrapé le souffle et aussi quand il s'est cassé une patte. C'était sa fierté. »

« Bon comme la banque », il avance de l'argent aux colons, et même à Latulipe, pendant tout l'hiver, qui le remboursent après la fermeture des chantiers. Quand il passe dans les hôtels, il paie la traite à ses clients et à ses amis.

Puis, un jour, rien ne va plus. Il doit vendre son magasin en 1911. Le nouveau propriétaire fait faillite et le magasin est récupéré par deux de ses fils, Joseph-Hervé et Sylvio. La maison est vendue et la famille se retrouve locataire. Il doit aussi abandonner sa terre, qu'il avait toujours gardée. Il accumule les dettes.

Au printemps 1914, coincé, il disparaît. Il a alors cinquante-trois ans.

Il n'est pas parti par affaires. Il n'est pas parti à son chantier. Il n'est pas parti en voyage. Il est parti, tout court. On ne croit pas non plus qu'il soit parti au large pour s'enlever la vie. Ce n'est pas son tempérament. Il n'est pas du genre à se renfrogner ni à se décourager. Toutes sortes de bruits courent sur les raisons de ce départ précipité. Les langues se font aller, les commentaires vont bon train, on crie au scandale. Encore aujourd'hui, chez les personnes âgées, on entend toutes sortes d'hypothèses :

« Il avait engrossé une mineure à Lorrainville. »

« Pourquoi a-t-il été exposé dans l'église, après la vie qu'il a menée ? »

« On dit qu'il avait des taies d'oreillers brodées dans son lit, quand ses fils sont allés le voir. Il devait avoir une femme dans sa vie. »

« Il a tué son frère à Joliette. C'est pour ça qu'il est allé vivre dans l'Ouest. »

« Il paraît qu'il aurait eu une autre famille dans l'Ouest. »

« Il vivait avec une Indienne là-bas. »

« Il y aurait eu un jeune homme avec lui, dans sa maison... ».

Chez les siens, à l'époque, on n'a cure des rumeurs et on espère toujours qu'il va donner signe de vie. Ce n'est pas possible, se dit-on, que ce soit le silence à tout jamais! Il finira bien par écrire, par faire un geste pour sortir tout le monde de l'inquiétude, par envoyer de l'argent, par donner des indications à propos de ses polices d'assurance, etc. Mais rien! Toujours rien! Le temps n'apporte pas l'oubli, il avive l'inquiétude.

En dernier ressort, et de plus en plus convaincus que le fugitif doit s'être caché dans l'ouest du pays, les enfants se concertent et confient à Éva, la plus âgée des filles, la mission de le retrouver. Elle écrit, paraît-il, à tous les curés de l'Ouest, pour tenter de retracer son père, plus d'un an après son départ. Pourquoi la filière ecclésiastique? C'est sans nul doute la plus facile, la plus efficace et la moins coûteuse. La fréquentation assidue du clergé dans la famille d'Égérie a certes rendu possible ce recours. Mgr Geoffroy a toujours été un invité chez les parents d'Éva. Elle connaît bien les pères oblats de Ville-Marie, ils ont des liens avec ceux de l'Ouest.

Tous attendent et se croisent les doigts.

La tentative réussit. Enfin une réponse! Elle vient du curé de Morinville, petite localité située à une trentaine de kilomètres au nord d'Edmonton, en Alberta. Il connaît

Pit Bellehumeur, il sait où le rejoindre : dans un chantier à quelque quatre-vingts kilomètres plus au nord.

L'espoir renaît. Éva, au nom de tous, lui écrit. Mais chacun se pose les mêmes questions : « La lettre se rendra-t-elle au chantier ? Pit y sera-t-il encore ? Et surtout, va-t-il répondre ? »

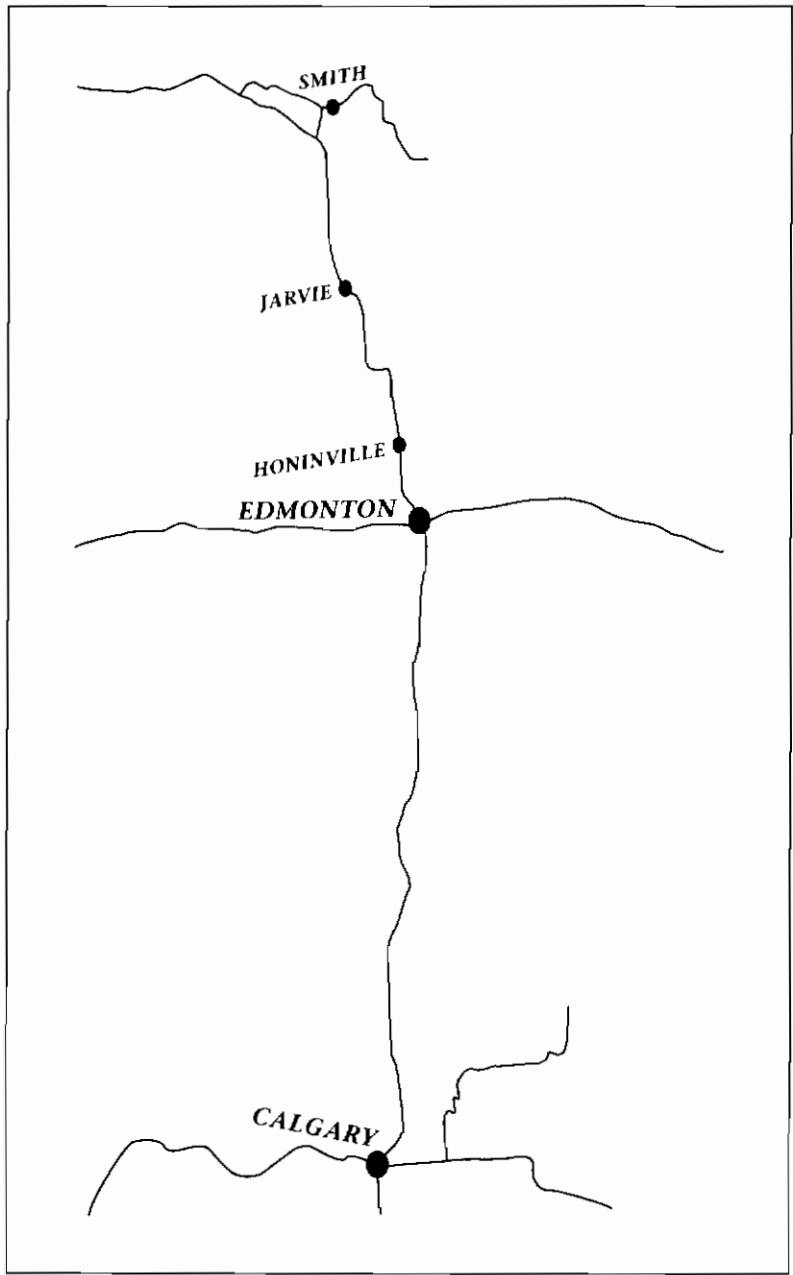
Il a répondu !

Deux lettres. L'une a été perdue, mais on a l'autre, adressée à Éva. Il a d'abord fait un brouillon, sur du papier de la compagnie pour laquelle il travaille, brouillon qu'il a gardé dans une boîte à chaussures.

Les lettres causent un véritable émoi, on peut le deviner. Dans la même semaine, les sept plus âgés des enfants écrivent à leur père. Ce dernier conserve les précieux textes dans sa boîte de carton. Il répond avec attention à chacun, prenant soin de ne pas se répéter, grâce à ses brouillons, une pratique qu'il maintient pendant toute une année. Par la suite, il écrit directement au propre. On distingue les lettres des brouillons par le fait que ces derniers ne portent pas de signature.

Il faut préciser que, après la mort de Pit, on découvrira ces brouillons, de même que les photos et les lettres qu'il recevait. La boîte a vite pris l'allure d'un trésor à conserver. Et à enrichir. Voilà pourquoi on y retrouve les lettres que Pit a expédiées sans faire de brouillon à partir de 1917. Elles ont donc été jalousement conservées par leurs destinataires, puis déposées avec les autres.

Il est surprenant qu'on ait pu constituer ce trésor de famille ; il est encore plus étonnant qu'on ait pu éviter sa perte. Il a échappé à la négligence, à l'oubli, aux incendies, etc. Pourtant, il est resté caché et mystérieux pendant de longues années.



En Alberta

Puisqu'on ne parlait pas de Pit dans la famille, on évitait aussi, semble-t-il, de signaler même l'existence des documents. À un point tel que ma tante Laurette, la dernière-née, âgée de trois ans au moment du départ de son père, se plaignait, adulte, de n'avoir jamais d'informations sur lui. Elle dépassait la quarantaine quand elle a appris l'existence de cette correspondance qu'elle a gardée par la suite quelque temps chez elle, où une cousine en a pris connaissance à l'époque.

Ce paquet d'informations et de souvenirs a probablement été confié à Philippe, le plus vieux des enfants. Une de ses filles en a copié quelques-unes dans un calepin en 1960 et un de ses petits-fils dit avoir fouillé dans ces lettres alors qu'il était adolescent. Un autre oncle les a eues chez lui un bout de temps. Elles s'y trouvaient dans les années cinquante; une cousine, alors adolescente, se souvient d'en avoir lu quelques-unes. Puis, c'est Anna, la plus vieille des filles vivantes à ce moment, qui en aurait été dépositaire. Ma tante Anna n'aurait pas mis ses enfants au courant de ce qu'elle cachait précieusement. Après sa mort, en 1974, la boîte a été déposée, avec d'autres effets personnels, dans le grenier de la maison d'une de ses filles, à Montréal. Puis, tout est rentré dans l'oubli, jusqu'au moment où mon cousin s'est mis à la recherche de cette correspondance, espérant qu'elle n'ait pas été détruite.

On ne possède malheureusement pas la première lettre expédiée par Éva à son père ni non plus la plupart des lettres qu'elle lui a écrites. Il en manque au moins dix, d'après les réponses de Pit. Il semble qu'elle a enlevé de la boîte ce qu'elle voulait garder pour elle-même. Jusqu'à sa mort, elle a caché ces lettres, entourées d'un élastique, dans un tiroir de commode. Ses enfants savaient ces papiers confidentiels et n'y avaient pas

accès. Une de ses filles avoue avoir jeté un coup d'œil sur ces secrets, alors qu'elle était toute jeune, cachée dans une garde-robe. Ils sont disparus à jamais, sans doute dans l'incendie de la maison de Cyriaque Larouche, fils aîné d'Éva*.

* On trouvera à la fin du volume la liste des enfants de Pit Bellehumeur, avec leurs dates de naissance et de décès, ainsi que les noms de leurs conjoints.

III

Première lettre de Pit à Éva

Voici la réponse de Pit à sa fille dont il vient de recevoir la lettre, au chantier. Le brouillon n'est pas daté, mais, d'après les réponses qui suivent, on peut supposer qu'on est à la mi-février 1916.



PREMIÈRE LETTRE DE PIT À ÉVA

«Ma chère enfant,

«Tu m'as dit que votre douleur a été grande lorsque vous avez appris mon départ, et qu'elle l'est encore tous les jours. Je te comprends facilement car à part mon éloignement, il y a le déshonneur pour vous tous, qui restera toujours entaché sur ma famille. C'est regrettable pour vous mes chers enfants puisque aucun de vous n'est l'auteur de mon départ. J'avais tout compris et tout réalisé, les torts et les dommages que mon départ entraînerait à ma famille. J'avais compris que quand bien même ce n'était pas de votre faute, il y aurait toujours des gens, au lieu de vous plaindre, il y aurait toujours des imbéciles qui dans les assemblées, ou rencontres quelconques, vous lanceraient des injures à la figure. J'avais aussi compris que ce serait un grand tort pour mes enfants qui ne sont pas encore mariés. Et qui sait encore

si avec vos conjoints vous qui êtes mariés, si vous n'avez pas quelque chose à souffrir parfois. J'ose espérer que non, sachant que vous avez tous fait d'excellents choix.

« Mais ma chère enfant si mon départ a été pénible pour vous tous, combien ne l'est-il pas cent fois plus pour moi, puisque vous restez encore tous ensemble ; vous avez comme jadis le bonheur de vous rencontrer, vous voir tous les jours et sympathiser ensemble, vous consoler dans vos épreuves et vos peines. Vous n'avez que moi à regretter tandis que moi, j'en ai un grand nombre, et pour lesquels j'ai donné le meilleur de ma vie. J'ai compromis financièrement mon avenir pour vous faire instruire ; ce n'est pas un reproche que je viens vous faire, mais simplement pour vous faire comprendre comme je vous aimais. Et ma chère enfant quand bien même je me suis éloigné de vous, je vous aime encore la même chose, sinon plus. Vieux, sans fortune, éloigné de tout ce qui m'est cher, sans espoir de ne jamais vous revoir... Je n'ai seulement pas le bonheur de posséder une photographie d'aucun membre de ma famille. Tout ce que j'ai de souvenir, c'est la bague qu'Alfred m'a donnée, et que je conserve religieusement.

« Les deux pensées qui m'affligent le plus sont : 1^{er}, c'est que quand je serai au bout de ma course sur mon lit de mort, je ne verrai aucun de vous pour me consoler et me fermer les yeux, et suivre ma dépouille mortelle au cimetière. Peut-être serez-vous longtemps avant d'en être informé. La deuxième, c'est que je n'ai jamais pu voir en esprit ma poulette que j'aimais tant, ma chère petite Laurette. J'ai beau me creuser la tête, jamais je n'ai pu me représenter sa figure. Oh si tu savais comme j'ai souffert, et ce que je souffre encore tous les jours.

« Je ne suis pas ce père dénaturé et sans cœur que l'on pourrait imaginer. Je vous en prie n'entrez pas en

jugement avec moi. Dieu seul connaît mes fautes et le peu de mérite que je peux avoir. Je t'assure que l'on m'a attribué beaucoup de fautes que je n'ai jamais commises. Ce qui vous occupe le plus j'en suis certain, c'est de penser que peut-être je vis dans la débauche, et que je ne m'occupe pas du salut de mon âme. Consolez-vous; sous ce rapport je me conduis mieux que je ne l'ai jamais fait de ma vie. J'ai fait plus de pénitences de toutes sortes depuis que je suis ici que j'en avais fait dans toute ma vie passée, et cela afin de vous revoir au ciel. J'ai toujours senti que vous priez pour moi, et que vous faites prier vos chers petits enfants. Je compte sur ces prières pour que Dieu me donne la force de ne jamais me laisser aller au découragement. En arrivant à Morinville, j'ai suivi une retraite prêchée spécialement pour les hommes. Je n'ai pas manqué un office et j'ai communiqué huit matins de suite avec la plus grande dévotion. J'ai offert à Dieu plusieurs de ces communions pour vous autres, et ensuite je suis parti pour le bois. Il me semblait que je n'étais pas digne de vivre parmi la société. Et là, rendu dans le bois, je me suis mis courageusement au travail, toujours en pensant à vous autres. Tous les soirs en faisant ma prière, je demandais à Dieu de sauver mes chers petits de la misère, et je lui demandais de répandre sur vous tous ses plus grandes bénédictions.

« Il y avait cinq ou six ans que je préméditais ce départ. J'avais à plusieurs reprises arrangé mes affaires pour partir; et toujours quand je réalisais la peine et la douleur que ma famille en ressentirait par la laideur de ce départ, le courage me manquait et je remettais à plus tard. Si j'étais parti plus tôt je n'aurais pas laissé tant de dettes; ou si j'avais retardé mon départ, j'aurais pu payer presque toutes mes dettes puisqu'il m'était dû assez d'argent pour payer presque tout. Mais je vais travailler

tous les jours, aussi longtemps que Dieu m'accordera la santé, et je vais économiser autant que possible et tâcher de payer ces misérables dettes qui sont toujours à obséder ma pensée. Car quand bien même j'ai laissé des dettes je me crois encore un honnête homme, parce que je n'ai jamais volé un seul sou à qui que ce soit. Mais vous direz papa est fou, ne pas payer ses dettes et se croire honnête. Que voulez-vous, quand on ne peut pas.

« J'avais un beau projet de fait ; dans la limite à bois où je travaille, il y a un chemin de fer qui la traverse. À un endroit appelé Jarvie, il y a une station de bâtie. La limite à bois ayant quatre milles de large, pas un colon ne peut prendre ce terrain, quoique tout le terrain est habité en dehors de cela. J'avais acheté pour 100 piastres, de la compagnie, le droit de me bâtir en face de la station, sur une belle terre très facile à défricher, et là je devais ouvrir un petit magasin ce printemps même, en société avec un jeune homme qui a toujours travaillé pour moi depuis que je suis ici, le meilleur jeune homme que je n'ai jamais connu. Et de suite, je me trouvais dans un centre où j'aurais pu faire de l'argent, puisqu'il y a des colons à deux milles chaque côté et quand la compagnie aurait remis ce terrain au gouvernement, ce qui arrivera d'ici peu de temps, j'aurais eu le village bâti sur ma terre. Personne n'aurait pu avoir un emplacement de village sans l'acheter de moi. Ainsi je comptais de ce fait faire de l'argent très vite.

« Mais puisque je suis découvert, je remets ma position d'agent pour les chantiers, et j'abandonne mon projet avec regret, et je vais me pousser plus loin, pour la raison que je ne veux pas être embêté ici. Cependant comme tu m'a promis des nouvelles détaillées de la famille je vais attendre ta réponse pour partir d'ici. J'espère que tu n'en oublieras pas un seul. Écris-moi une

longue lettre, quoique j'étais content de recevoir cette lettre, ce petit papier sur lequel tes petites mains ont glissé pour écrire et que j'ai baisé avec affection. Je n'en ai pas moins éprouvé de la douleur, car ta lettre est entrée dans mon cœur déjà déchiré comme un poignard qui vient ouvrir une vieille plaie.

«Ma chère enfant tu vas peut-être trouver que ma lettre n'a pas de suite, mais je laisse parler mon cœur; pour te dire avec sincérité, je suis si émotionné que je ne sais presque pas ce que je t'écris. Tu ne manqueras pas de communiquer cette lettre à tous mes enfants, car elle est pour vous tous. Je finis en demandant à Dieu encore une fois de vous bénir, et je vous embrasse tous tendrement.

«de ton père»



Je serais tenté de reprendre ici la remarque de Robert Blondin lorsqu'il parle de «ceux qui n'ont pas eu la chance de choisir le crayon plutôt que la pelle à douze ans». Dans son introduction à *Chers nous autres. Un siècle de correspondance québécoise*, il écrit: «Vous identifierez facilement, tout au long de cet ouvrage, ceux qui écrivent avec un crayon et ceux dont la main a dû s'accommoder d'une pelle. Le contenu émotif authentique semble mieux se ramasser à la pelle qu'au crayon * ...»

La lettre qui précède n'est pas signée, comme c'est le cas pour tous les brouillons de Pit. Pour ceux-ci, il utilisait n'importe quel papier qu'il trouvait dans son «office», comme on peut le voir à la page suivante. Les lettres expédiées sont, quant à elles, rédigées sur le papier officiel de la Woodland Lumber Company.

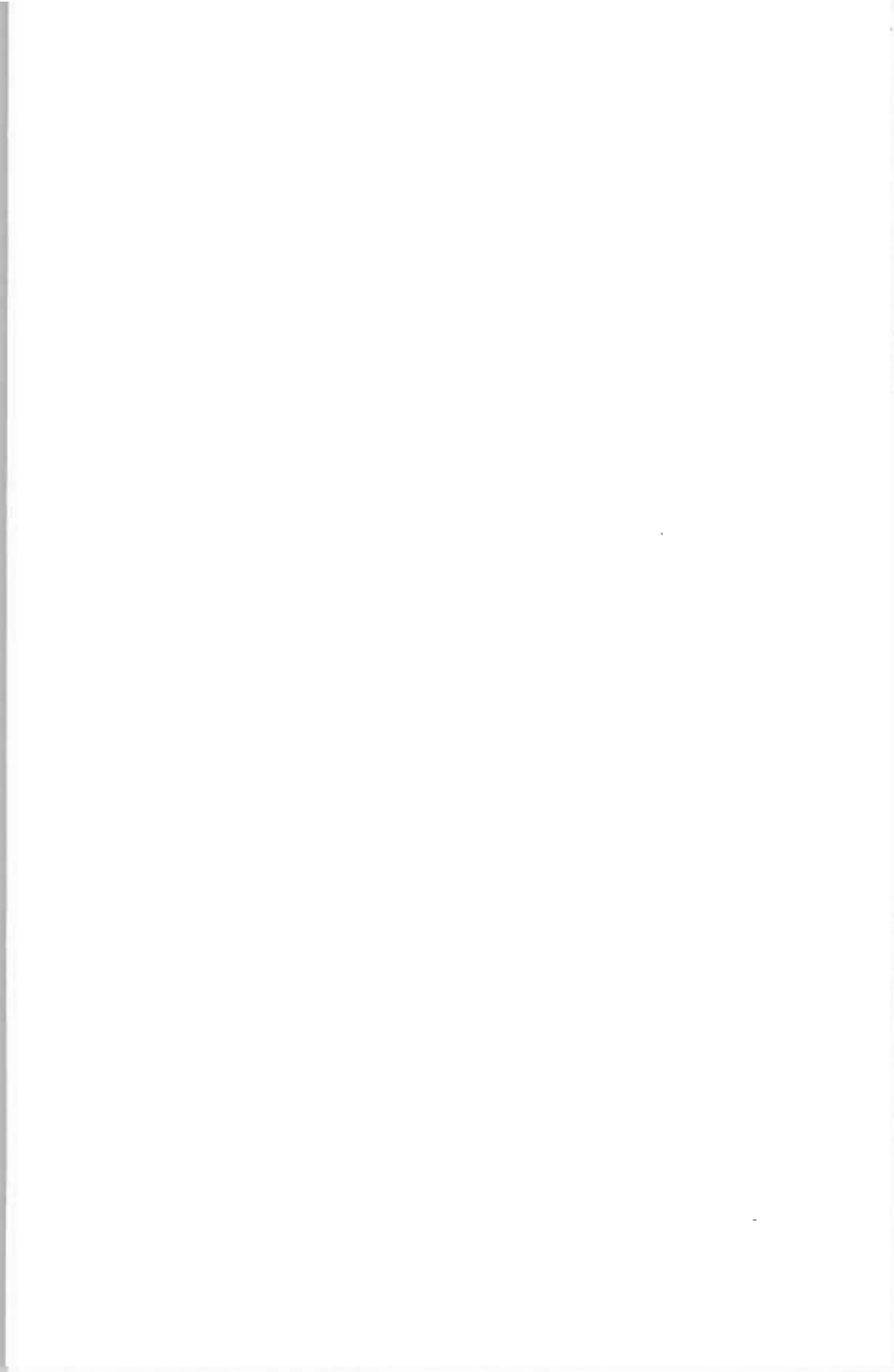
* Robert Blondin, *Chers nous autres. Un siècle de correspondance québécoise*, tome 1, Montréal, VLB éditeur, 1978, p. 14.

DELIVERIES NO. 21
SERIALS AND PAGES AND PAGES NO. 11
DESCRIPTION
FIRST LAST

Première lettre à Eva

Ma chère enfant tu me dis que votre
stadeur a été grande lorsque vous avez
quitté mon départ, et qu'elle l'est encore
tout les jours, je te comprend facilement
car séparé mais éloignement, il y a la
distinction par vous tous qui restez, ^{avec} ~~avec~~ ^{vous} ~~vous~~
toujours entaché sur ma famille, c'est
réjettable pour vous mes chères enfants
puisque aucun de vous n'est le soutien de mon
départ, j'aurais tout compris et tout
réalisé, les torts, et les dommages que
mon départ entraînerait à ma famille,
j'aurais compris que quand bien même ^{et}
si ^{il y avait} ~~il y avait~~ ^{des gens au lieu} ~~des gens au lieu~~
de vous pleurer, il y aurait toujours des
imbéciles qui dans les assemblées, ou
en ville, quel qu'on vous lancerait des
enquêtes à la figure, je n'aurais aucun con-
fiance que ce serait un grand tort pour mes
enfants qui ne sont pas encore mariés,
et qui sait encore si avec vos conjoints
vous qui êtes mariés, ne vous nuient pas
quelques choses à souffrir parfois, j'ose espérer
que non, sachant, que vous avez tout fait

de excellentes choses, mais ma chère enfant
m. mon départ a été terrible pour vous
tous, combien ne l'est-il pas cent fois
plus pour moi, puisque pour vous c'est
encore tous ensemble, vous avez le bonheur
de nous rencontrer vous voir tout les jours
et sympathiser ensemble, vous connaître
tous, nous vos sœurs et vos frères
~~mais moi~~ nous moi que moi à
regretter tandis que moi, j'en ai
un grand nombre, et pour laquelle j'ai
donné le meilleur de moi, j'ai compromis
financièrement mon avenir pour vous
faire instruire, ce n'est pas un reproche
que je vous fais, mais simplement
pour vous faire comprendre comme je vous
aime et ma chère enfant que quand bien
même je me suis éloignée de vous, je n'ai
encore la même chose sinon plus
rien sans fortune éloignée
de tout ce qui



IV

Les sept plus vieux écrivent à leur père

Anna est la première à répondre à son père. Elle a vingt ans. Elle s'est mariée à Joseph Martel peu avant le départ de Pit. Joseph est dans le commerce, mais il est boulanger de son métier et ce sera son gagne-pain la majeure partie de sa vie. Il n'a jamais brassé de grosses affaires. C'est un homme plutôt effacé, qu'on ne voit guère sur les photos de famille. Quant à ma tante Anna, malgré une santé toujours précaire, elle a vécu jusqu'à quatre-vingts ans.



LETTRE D'ANNA À PIT

« Lorrainville, 25 février 1916

« Bien cher papa,

« Quelques lignes pour vous montrer que l'on ne vous oublie pas et que l'on prie beaucoup pour vous, surtout pour vous revoir avec nous tous afin de pouvoir jouir comme les années passées d'un bonheur parfait.

« Le bonheur d'avoir des nouvelles d'un père si aimé et qu'il nous semble est séparé de nous depuis des années et des années, ce bonheur dis-je, quoique bien grand, est encore bien petit à comparer aux douleurs et aux inquiétudes que nous avons tous les jours. Les inquiétudes sont

pour votre santé : que faire si loin pour vous réconforter ? Ah, il ne faut pas trop y penser car le courage manque malgré nous. Papa, bien loin d'entrer en jugement avec vous comme vous dites sur votre belle lettre qui nous fait pleurer rien qu'à y penser, l'on sait apprécier ce que vous avez dû souffrir depuis votre départ. On sait que vous êtes un homme droit devant Dieu et surtout on sait ce que vous avez fait pour nous et on l'apprécie beaucoup. J'espère que Dieu nous permettra de vous remercier autrement que par lettre ; le merci n'est pas aussi franc que l'on voudrait vous le dire.

« Je vais vous donner un peu de détails de ma petite famille, me voici avec deux petites filles à présent, la plus vieille qui porte le nom de Cécile est du 2 décembre 1914 et ma petite Simonne est du 8 décembre 1915. Comme vous voyez, la famille augmente assez rapidement. Elles sont bien toutes les deux ainsi que mon mari et moi. De ce temps-ci la grippe me fait son ravage mais ce n'est rien de dangereux.

« Vous ne connaissez pas beaucoup mon mari ; j'ai à vous dire que c'est un excellent homme, c'est un vrai bon cœur et bien loin d'avoir des mots avec lui à propos de vous, il a toujours su m'encourager en me donnant mille bonnes notes de vous ; il ne fait que vous louer, je suis bien contente car je sais que ce qu'il dit est vrai.

« Vous dites que vous n'avez aucune photographie de la famille. Je vais vous envoyer notre portrait de noces. On voudrait faire poser toute la famille ensemble à la première chance et dans ce temps-là on pourra vous en envoyer une autre. Ce que je sais c'est que les quatre jeunes chez nous vont se faire poser et vous envoyer un portrait ces jours-ci en attendant votre retour, ce qui j'espère ne se fera pas trop attendre. Votre petite poulette est toujours gentille pareille, elle va à la classe cette

année, et si elle continue elle pourra avant bien longtemps vous écrire une petite lettre elle-même; elle est tellement fine et jolie qu'on pourrait la croquer. J'espère avoir une réponse avant longtemps. Si vous n'aimez pas adresser vos lettres venant à Lorrainville, adressez-les à mon oncle Albert, il pourra nous les transmettre facilement et aussi garder le secret car vous n'êtes découvert que par la famille. Aucun étranger sait où vous êtes, ils ne vous croient pas là du tout; c'est à force de recherche qu'on est venu à déclarer votre séjour. Je ne crois pas utile de vous donner des nouvelles du reste de la famille car ils doivent tous vous écrire.

« Tant qu'au commerce, ça va bien, l'hiver est plus tranquille que l'été mais tout de même on fait bien notre affaire. Ce qui nous peine le plus sur votre lettre c'est que vous dites que vous n'avez aucun espoir de nous revoir. Je me crois trop jeune pour vous donner un conseil, mais je ne puis pas comprendre pourquoi vous ne reviendriez jamais; c'est une chose que je ne puis pas me mettre dans la tête. J'espère que vous changerez d'idée, car je crois que vous vous imaginez que votre position serait plus difficile qu'elle le serait par ici.

« Je termine en vous disant au revoir et en vous embrassant bien fort.

« Joseph se joint à moi pour vous saluer.

« J'espère que vous écrirez, j'aurais trop de peine si j'avais pas de nouvelles.

« Un doux baiser.

« Joseph Martel et Anna »



Le lendemain, Éva écrit aussi. Elle parle de deux lettres de son père. Pourtant, nous n'en avons qu'une, présentée

précédemment sous le titre « Première lettre de Pit à Éva ». Je suppose donc que la première s'adressait à tous. Ce serait conforme à sa manière de faire, surtout que sa fille avait dû écrire au nom de tous.

Éva s'est mariée à Alfred Larouche à dix-sept ans. Elle en a vingt-neuf quand elle écrit à son père. Sa lettre ne nous est pas parvenue au complet. Dommage, Éva s'apprêtait peut-être à nous dire des choses intéressantes. Elle a possiblement supprimé elle-même le dernier bout, comme elle a gardé cachées ses autres lettres.



LETTRE D'ÉVA À PIT

« Lorrainville, 26 février 1916

« Bien cher père,

« Vous ne sauriez croire quelle joie nous avons éprouvée en recevant vos deux belles et bonnes lettres. D'un autre côté, la dernière nous a saigné au cœur en nous disant les dures souffrances que vous éprouvez dans votre exil. Pas un seul n'a lu votre lettre sans en éprouver une grande émotion et sans que d'abondantes larmes coulent de ses yeux ! Je l'ai fait voir à tous excepté Philippe, Sylvio et Alfred Bellehumeur qui sont à Haileybury depuis lundi et ne reviendront que samedi soir ; alors je leur montrerai. Tous les autres m'ont dit qu'ils devaient vous écrire immédiatement. Alors je ne m'attarderai pas à vous parler longuement de chacun d'eux en particulier puisque eux-mêmes vous diront bien mieux que moi ce qui en est de chacune de leur famille... Cependant, je vous dirai qu'ils sont tous bien et qu'ils vous remercient de tout cœur pour les bons sentiments que vous leur témoignez. Tous se sont sentis bien

soulagés, car quelques personnes ici disaient que vous leur aviez dit avant de partir que vous finiriez par partir d'ici parce que vos enfants étaient tous trop sans cœur pour vous, ce qui nous avait fait beaucoup de peine.

« Cher père, sur mon autre lettre je ne vous ai pas parlé de ce qu'il était advenu de maman après votre départ... D'abord, comme mon oncle Chaumeau* a de suite repris possession de sa maison, elle se trouvait dehors avec ses petits enfants. Alors Jos et Sylvio ont immédiatement fait mettre en liberté leur maison voisine du magasin et l'ont emmenée là... elle y est restée depuis... Jos lui paye une pension et fait travailler Alfred au magasin avec lui et lui paye salaire. Ce sont là, à part les cadeaux qui lui viennent des autres membres de la famille, ses moyens de subsistance. Elle a voulu travailler pour les autres, mais nous nous y sommes fortement opposés car après avoir passé par tous les troubles et les épreuves qu'elle a dû subir elle aussi, sa santé s'est tellement affaiblie qu'elle a plus qu'elle ne peut supporter d'entretenir les sept enfants qui lui restent. À part Alfred et Jos tous les autres vont à l'école, jusqu'à la petite Laurette. Elle a commencé au mois de septembre et déjà elle lit couramment passablement bien.

« Cette pauvre petite s'est beaucoup ennuyée après votre départ. Elle disait que vous restiez bien longtemps parti à Haileybury et à toutes les fois que Jos attelait pour aller à Ville-Marie ou ailleurs elle lui demandait « s'il s'en allait chercher papa ».

« Quoique maman se soit trouvée bien blessée de ce qu'il n'y avait aucune mention pour elle dans votre lettre, elle doit envoyer ses cinq derniers enfants à Ville-Marie, demain, pour les faire photographier et vous envoyer leur portrait puisqu'il vous fait plaisir de les avoir.

* Il s'agit probablement de Napoléon Chaumont, le mari de la sœur de Pit.

« Bien cher père, vous nous dites que vous allez abandonner votre position d'agent de chantier et quitter l'endroit où vous espériez faire de l'argent parce que vous êtes découvert, d'après nous [...] »



Philippe est le plus vieux des enfants. Il a trente et un ans à l'époque. Son union à Marie-Anne Brouillard en 1905 lui a déjà donné six rejetons. Il brasse des affaires lui aussi, mais c'est plutôt un manuel. Il tient un marché, fait du transport de marchandises, prend des petits contrats de toutes sortes, surtout dans le bois. Mon oncle Philippe, avec quinze bouches à nourrir, n'a jamais été riche, mais sa maison est toujours grande ouverte. Ses enfants ont constamment des amis à table.



LETTRE DE PHILIPPE À PIT

« Lorrainville, 29 février 1916

« Bien cher père,

« J'ai été très surpris et très content en même temps, comme vous pouvez le penser, lorsque je suis arrivé de Haileybury et qu'on m'a appris que vous aviez écrit. Vous comprenez que je n'ai pas retardé à aller prendre connaissance de votre lettre. J'en ai été vivement touché, et je comprends facilement les tortures que vous devez endurer, car connaissant par expérience ce qu'est le cœur d'un époux et d'un père de famille, je n'ai pas de misère à concevoir l'ennui que vous éprouvez.

« Votre départ m'a beaucoup surpris et affligé comme tous les autres de la famille du reste. En apprenant la triste

nouvelle que vous étiez parti de Ville-Marie en disant que vous vous poussiez au loin, je suis immédiatement parti avec Jos pour Haileybury et Cobalt, espérant vous rejoindre là. Mais déjà il était trop tard, vous aviez pris le train. Il nous a fallu s'en revenir avec la triste pensée que vous n'étiez plus parmi nous, et peut-être pour longtemps. Nous sommes alors revenus vers maman pour essayer de la consoler et s'occuper de voir à ses affaires. Je suis allé voir le notaire Pellerin et il m'a dit que les premiers droits revenaient à Mr. Chaumeau. Le notaire Albert Guay ayant fait saisir le piano et le set de salon, ils ont été vendus et l'argent en est retourné à mon oncle Chaumeau. Avec quelques meubles et effets divers que nous lui avons passés, il se trouve entièrement payé de son loyer.

« Ensuite nous avons déménagé maman chez Sylvio et Jos dans leur maison près du magasin. Elle vit là avec Jos qui est bien dévoué pour elle et qui sert vraiment de père aux enfants. Il lui paye \$ 16. par mois de pension pour qu'elle ne se sente pas trop à charge, puis il pourvoit de plus à tous ses besoins, et s'occupe de tout ce qui la regarde. Cette pauvre mère a été très affectée par votre départ et par le trouble qui s'en est suivi. Elle a contracté une maladie de cœur qui la mine rapidement et qui nous a fait craindre pour sa vie même. À présent elle paraît être un peu mieux portante. Vous aimeriez peut-être à avoir des détails sur les affaires de votre chantier...

« Les compagnies ont versé le montant nécessaire pour payer tous les hommes et tous ont été payés à l'exception d'Israël et un des Mr. Gingras je crois. La drave a été entreprise par Mr. G. Jaudoin qui y a travaillé au printemps dernier, mais n'a pas encore réussi à la sortir. Il espère terminer au printemps.

« Vous nous faites remarquer que nous avons dû souffrir de votre départ à cause des insultes que

pouvaient nous lancer les étrangers. Jusqu'à présent nous n'avons pas eu cette douleur à ajouter aux autres et quant à ma femme elle sympathise avec moi; au lieu de m'être une cause de trouble elle est aussi affectée que moi...

« Vous nous dites aussi que vous devez quitter l'endroit où vous êtes parce qu'on vous a découvert... Je n'y vois aucune nécessité puisque personne ne paraît vouloir courir après vous pour se faire payer; et d'ailleurs les étrangers ne sont pas renseignés sur votre adresse. Mr. Régis Alice s'est beaucoup occupé de vous retracer parce qu'il aurait voulu vous faire signer certains papiers pour prendre possession de sa terre. Il se trouve dans l'impossibilité de la vendre. Il a voulu même me faire signer ces papiers en votre nom. Je n'ai pas voulu n'ayant pas été autorisé par vous.

« Avant de terminer, je vous dirai que si vous veniez à être malade ou dans le besoin de quelque façon que ce soit, faites-nous-le dire et nous tâcherons d'aller vous voir et si nous ne pouvons pas y aller, au moins nous vous secourrons de notre mieux.

« Veuillez agréer nos amitiés et nous croire

« Vos enfants respectueux,

« Marie-Anne et Philippe

« P.-S. C'est avec une grande hâte que nous attendrons votre réponse. »



Deuxième fille de Pit, Éveline a vingt-trois ans. Elle est mariée à Joseph Legault depuis quatre ans. Elle mourra à quarante-quatre ans, quelques mois après avoir donné naissance à son vingt et unième enfant. Son mari, discret et affable, a toujours tenu un magasin à Laverlochère. Sa

prospérité lui a permis de payer, au plein tarif, un total de cent dix ans de pensionnat à ses enfants.



LETTRE D'ÉVELINE À PIT

« Laverlochère, 29 février 1916

« Mon bien cher père,

« Oh ! papa, croyez-moi, votre lettre a été pour tous et pour chacun de nous une surprise à la fois consolante et plaisante. Oui que cette lettre nous sera bien chère, bien consolante dans l'avenir, si comme vous le dites vous ne nous reverrez jamais... Mais non je ne veux pas cela, non bien sûr que je ne veux pas. Je demande et j'espère que le Dieu qui gouverne tout nous fera le bonheur de vous posséder encore au milieu de nous.

« Le lendemain de la réception de votre lettre, nous nous sommes tous réunis chez maman et là tous ensemble aussi nous avons pleuré notre cher père disparu mais non oublié ; et nous avons pu constater que dans ce cœur de père « que nous avions cru pour un moment dénaturé », il y a encore du beau et du bon. Oui papa, pour la première fois vous nous avez ouvert votre cœur et nous y avons vu de belles choses, et permettez-moi de vous le dire, plus belles que je n'avais pensé et je crois qu'elles partent d'un cœur vraiment sincère.

« Oui mon cher papa s'il faut en croire notre cœur vous avez dû souffrir vous aussi car, pour moi, il s'est ouvert une plaie dans mon cœur le jour que j'ai appris votre départ et cette plaie ne se cicatrisera qu'à votre retour. Dites donc papa, pourquoi ne jamais revenir?... Si vous ne le pouvez pas maintenant, ne dites pas jamais ; ce sera peut-être un grand sacrifice, une bien grande humiliation,

mais le repentir sincère est plus beau aux yeux du Bon Dieu que l'innocence, parce que celui qui ne manque jamais n'a que de la gloire et pas d'humiliations.

« Vous nous dites avoir changé de vie et mener une vie exemplaire maintenant. Ah ! tant mieux ! Pour ce qui regarde votre devoir envers nous vos enfants, nous n'avons absolument rien à vous reprocher. Vous nous avez laissé fréquenter que des gens honnêtes et pour mieux dire, vous nous avez fait éviter toutes les occasions de péchés. Mais malheureusement cette maudite boisson vous aurait-elle fait faire quelques petits manques, mais dans tous les cas ce n'est pas à nous vos enfants qu'il appartient de vous faire de réprimandes ; vous avez assez de vos peines et de vos croix à supporter sans qu'on vienne les rendre plus lourdes et plus cruelles. Et pardonnez-moi même de vous en faire la remarque. Vous nous dites avoir suivi une retraite et avoir communiqué quelques fois ; comme nous avons été contents et faites-le souvent ; c'est ce qui vous aidera à supporter la rude épreuve du temps. C'est bien une épreuve que le Bon Dieu nous envoie à tous pour que nous goûtions ensuite des jours meilleurs. Je demande au Bon Dieu de veiller sur vous, de vous conserver la santé et de vous conserver aussi le naturel d'un père pour ses enfants, pour que vous continuiez à nous écrire de temps à autre pour nous consoler et nous réjouir de la lecture de vos bonnes pensées. Et papa je sollicite une lettre écrite de votre main et adressée à mon nom à moi ; ce sera pour moi un souvenir des plus précieux que je conserverai comme un trésor sacré. Pauvre papa, comme j'aimerais à me trouver avec vous pour quelques heures au moins, comme j'en aurais des choses à vous dire et à vous demander, mais en attendant ce bonheur je me contenterai de vous demander si vous avez de la rancune contre quelqu'un de nous autres et même contre maman. Pauvre mère, elle a bien pleuré en lisant votre lettre et elle a

trouvé étrange que vous ne mettiez aucun mot pour elle. Et si dans le cours de ma lettre j'ai pu vous blesser je vous en demande pardon. J'ai laissé parler mon cœur et un cœur trop aimant dit quelquefois des choses qu'il ne devrait pas dire. Encore une fois je vous demande une réponse et bien longue, et ne nous oubliez pas et surtout n'oubliez pas le Bon Dieu qui est le Père tout-puissant.

« Si vous restez encore quelque temps à Eunice comme nous l'espérons bien, nous vous enverrons une de nos photographies avec nos petits enfants si vous le voulez. J'ai eu des jumeaux le 27 décembre dernier mais ils sont morts. Je malle moi-même votre lettre à Haileybury, je vais me faire faire un dentier. Au revoir; un filial baiser accompagne ma lettre que j'ai arrosée de larmes. Joseph vous offre ses salutations les plus affectueuses. Au revoir encore une fois et écrivez-moi bientôt et longuement. Je vous donnerai si vous le voulez plus de nouvelles à la prochaine lettre.

« Votre enfant
M. Éveline »



Mon oncle Sylvio est le troisième des enfants. Il a vingt-huit ans. Il a uni sa destinée à Germaine Farley, cinq ans auparavant. Comme son père, il aime les affaires et la politique. Plein de générosité, il est toujours en train d'échafauder des projets.



LETTRE DE SYLVIO À PIT

« Bien cher papa,

« À mon passage à Lorrainville jeudi dernier, Éva m'a

causé une grande surprise en me faisant lire vos deux lettres. Quoique le contenu de votre dernière m'a été droit au cœur et m'a fait pleurer amèrement, je n'ai pas moins éprouvé une certaine joie en apprenant où vous êtes, ce que vous faites, et surtout que vous êtes en bonne santé.

«Oui cher papa, votre départ m'a causé une grande douleur, et m'en cause encore tous les jours, comme vous disait Éva, puisque je vous ai eu dans mon esprit, je pourrais dire jour et nuit, depuis que vous êtes parti. Je ne pourrais vous dire combien de fois j'ai rêvé à vous. Je vous ai vu de toutes les manières, pauvre, riche, etc. Ce ne sont pas le déshonneur ni les dommages que vous m'avez causés qui me font de la peine. Ah non, à cela, je n'y ai jamais pensé. La principale cause de mes douleurs, c'est de vous voir à l'âge que vous avez, seul, obligé de gagner votre vie, si éloigné de nous; ensuite c'est quand je vois ces pauvres petits enfants; que vont-ils faire? La mère n'est plus ce qu'elle était pour les élever; elle a tant eu de chagrin. Pas de père, et nous nous n'avons pas assez d'autorité sur eux pour en faire ce que nous voudrions. Votre chère poulette, elle nous a fait pleurer souvent. Lorsqu'on entrait à la maison elle s'informait de vous souvent; elle trouvait que vous étiez parti longtemps cette fois. Elle disait, quand va-t-il venir papa, ça fait longtemps qu'il m'a pas donné une cenne blanche; maintenant, elle commence à vous oublier. Cependant, quand elle veut avoir des cennes, elle va trouver Jos, et lui dit: Papa lui, quand il y était, il m'en donnait des cennes. Oui cette pauvre Laurette, elle est belle et intelligente; je voudrais que vous la verriez, quand elle est frisée, et qu'elle a une robe neuve, je vous assure qu'elle fait sa grande.

«Comme vous nous dites, vous en avez un grand nombre à regretter, et nous, nous n'avons que vous. Il

est vrai, mais n'est-ce pas ce qui nous est de plus cher, notre père, celui qui nous a fait ce que nous sommes, surtout nous les garçons; les filles sont portées à avoir autant de naturel pour leur mère; mais pour nous, plus de bonheur familial, plus ce bonheur que jadis nous ressentions, lorsque nous nous rassemblions tous à la maison paternelle.

« Non papa, pour l'amour du Bon Dieu, ne vous éloignez pas davantage, ne renouvelez pas nos souffrances, nos inquiétudes. Nous tenons à savoir où vous êtes, afin de pouvoir vous secourir, dans la maladie. Vous savez, à votre âge, cela peut arriver, que vous soyez malade. Je vous trouve bien vieux pour penser à travailler, à essayer de payer vos dettes. Vous savez le Bon Dieu ne demande pas l'impossible. Mettez donc un peu cet orgueil de côté, venez donc finir vos jours avec nous. Je comprends que ce serait humiliant pour vous de revenir par ici, mais soyez certain que toute votre famille vous recevrait à bras ouverts. Je comprends parfaitement ce que vous avez fait pour moi, ainsi que pour tous vos enfants; si nous pouvons faire notre chemin assez facilement dans le monde, Dieu merci, nous vous le devons. C'est par l'instruction que vous avez su nous donner.

« Comme vous nous dites, que vous vous conduisez bien, il me fait bien plaisir de savoir cela; c'est comme cela que le Bon Dieu vous donnera la force et le courage de supporter vos peines et vos douleurs et vous fera réussir dans vos entreprises. Mais ne croyez-vous pas que vous auriez autant de mérite en venant prendre votre place à la tête de votre famille, en continuant à faire la vie que vous faites, leur donner le bon exemple; cela nous donnerait bien plus de courage, à tous. Tant qu'à moi je serais bien prêt à vous aider, non seulement je serais prêt mais il me ferait plaisir de pouvoir vous rendre

un peu ce que vous avez fait pour moi. Et j'en suis sûr je ne serais pas le seul.

« Je ne suis pas riche, mais mes affaires se sont améliorées, un peu, depuis votre départ. De ce temps-ci je m'occupe de vendre des produits, surtout du foin et des patates ; je voyage dans l'Ontario ; depuis trois semaines, j'ai fait environ \$ 3500.00 d'affaires dans ces lignes.

« Je continue ma lettre, j'ai été obligé d'arrêter à Haileybury pour prendre le train ; je suis à South Porcupine ce soir. Je viens de vendre un char de patates et cent tonnes de foin à Mrs. Reamsbottom & Edwards, cie. Comme vous voyez, ça va bien dans ces lignes. C'est assez tranquille au magasin, c'est pourquoi je m'occupe en dehors. Jos reste au magasin, l'argent est toujours de plus en plus difficile à faire, par ici ; il faut le gagner.

« Je dois vous dire que je me suis acheté une terre. J'ai échangé ma maison privée pour la terre de Jos Frappier. J'ai payé la terre \$ 4600.00 avec le roulant et j'ai vendu ma maison \$ 2800.00. Je dois la donner à ferme, ce printemps, en y mettant 6 vaches, 10 moutonnes et 2 truies. Je suis bien content de mon marché.

« J'aurais encore bien des choses à vous dire, mais il faut que je termine, il se fait tard. Encore une fois, s'il vous plaît, ne changez pas de place. Comme vous nous dites, vous avez de beaux projets, en changeant de place, cela serait perdu. Il n'y a que la famille qui sait où vous êtes, et nous en garderons le secret. Je ne crois pas que personne oserait vous faire de trouble non plus, quand bien même ils sauraient où vous êtes. Votre départ en a fait parler quelques-uns, mais maintenant tout est mort. Ceux qui nous parlent de vous nous disent tous qu'ils seraient contents de vous revoir, pour parler d'affaires

avec vous. Si vous restez à la place où vous êtes, peut-être que, dans un avenir prochain, un de la famille ira vous trouver, s'il vous convient; cela vous désennuierait et vous rendrait la vie plus agréable.

« Je ferme ma lettre en vous donnant une bonne poignée de main, et en demandant au Bon Dieu de vous donner tout le courage nécessaire pour supporter vos épreuves; soyez sûr que je ne vous oublie pas, surtout dans mes prières. De votre enfant qui vous aime et qui a plus d'affection que jamais pour vous.

« Sylvio

« P.-S. J'attendrai une réponse de vous sous peu; adressez comme je vous dis. Vous pourriez peut-être adresser vos lettres à mon nom, au soin de l'Hôtel Attorney, Haileybury, en ayant soin de les mettre dans une grande enveloppe. Je pourrais m'arranger avec le commis pour qu'il ouvre cette enveloppe et les malle à Haileybury, comme cela personne ne saurait d'où elles viennent. »



Il semble que les lettres de Pit ont transité par Haileybury. Les premières tout au moins. Il ne fallait pas qu'au bureau de poste local on en détecte la provenance. Ce qui est certain, c'est que les lettres en partance du Témiscamingue ont été longtemps expédiées depuis les bureaux de poste ontariens. On voulait éviter que le destinataire ne soit repéré. Cette procédure a créé des embêtements. Pour se rendre du côté ontarien, il fallait traverser le lac Témiscamingue, sur une distance de vingt kilomètres, entre Ville-Marie et Haileybury. On devait attendre les occasions et

confier les lettres exclusivement à la parenté immédiate. Et comme on n'utilisait pas les bureaux de poste locaux, toute correspondance devenait impossible pendant les périodes de gel et de dégel.



Joseph-Hervé a fait quelques années de pensionnat au collège de Joliette avec Sylvio. Il a par la suite obtenu son diplôme commercial à l'université d'Ottawa. C'est le plus instruit des garçons. Il a vingt-sept ans quand les liens sont rétablis avec son père. Après la maladie et la mort de sa fiancée, il se consacre à ses affaires, à sa mère, à ses jeunes frères et sœurs. Il ne se mariera qu'en 1918. Il a certes beaucoup déboursé pour assurer la survie de la famille. Il a même payé deux années de pensionnat à mon père, Laurent. Il semble que c'est surtout à lui que s'en remet mon grand-père pour le remplacer. La correspondance entre eux est plus formelle.



LETTRE DE JOSEPH-HERVÉ À PIT

«Lorrainville, 2 mars 1916

« Bien cher père,

« Les vôtres reçues il y a quelques jours ont causé une grande surprise à toute la famille. Car depuis votre départ nous avons sans succès cherché l'endroit où vous étiez.

« Inutile de vous raconter toutes les inquiétudes et les regrets que nous a causés votre silence depuis deux ans! Vous les connaissez, comme nous connaissons nous-mêmes ce que vous avez pu endurer.

« D'abord nous vous croyions parti pour quelque temps afin de laisser passer la crise et que vous reviendriez après que les affaires seraient réglées. Ceci pourrait encore très bien se faire. Une personne n'est pas obligée de s'exiler parce qu'elle doit. Nous voyons très souvent des gens faire perdre de bien plus gros montants que ceux-là et qui ne passent pas pour moins honnêtes.

« D'ailleurs personne ne va vous demander un sou aujourd'hui.

« Comme nous avons continué à payer vos assurances dans la St. Joseph et la North American Life Assurance Co., vous auriez un joli montant à recevoir dans quelques années, ce qui vous permettrait de vivre à l'aise. À ce sujet il serait très important que nous connaissions votre nouvelle adresse si vous changez de place comme vous le dites sur la vôtre car si vous ne nous laissez pas à espérer que vous reviendrez, il nous serait inutile de payer ces primes.

« Je tiens à vous dire que dans n'importe quelles circonstances que ce soit si vous avez besoin d'argent ou autre chose je me ferai un plaisir de vous aider autant que je le pourrai.

« Votre fils très reconnaissant

« J. H. Bellehumeur

« J'écris ceci à la course

« Sont disparus depuis votre départ M. Louis Brunet, Louis Pilon père, Frs. Morin père et autres. »



Israël, vingt-cinq ans, est le septième à répondre à son père. Lui aussi a fait quelques années d'études à l'extérieur. Il a fréquenté le collège de Sainte-Thérèse, comme son frère Alfred par la suite. Il s'est marié à Diana

Trudel peu après le départ de Pit. Il sera tour à tour commerçant, cultivateur, hôtelier, etc.



LETTRE D'ISRAËL À PIT

«Lorrainville, 2 mars 1916

« Bien cher père,

« J'espère ne pas être trop en retard avec ma lettre pour que vous la receviez. J'aurais désiré vous écrire plus vite moi aussi mais je n'ai pas été capable. Comme vous devez bien le penser, votre départ m'a beaucoup surpris, moi encore plus que les autres parce que je venais de vous voir la veille, et vous ne m'avez pas parlé de rien.

« Je suis bien peiné, comme tous les autres, de votre si longue absence, et j'espère bien que cela ne durera pas toujours.

« Il s'est fait beaucoup de changements pour moi depuis que vous êtes parti. D'abord, le premier été, j'ai travaillé chez Alfred tout l'été et je me suis mis un peu d'argent de côté. Au mois de juillet je me suis marié avec Diana Trudel que vous connaissez. À l'automne je me suis mis à commercer sur la viande et à aller au marché. Ce que j'ai toujours fait depuis. Seulement jusqu'à l'automne dernier j'étais à loyer, tandis qu'à présent je suis propriétaire. J'ai acheté de M^{me} Brunet (Mr. Brunet étant mort l'année dernière) la maison que Philippe avait autrefois, et je tiens boucherie. J'ai payé \$ 1500.00 et je viens à bout de mes paiements... Je fais assez bien mon affaire. Vous allez peut-être trouver ça curieux que j'ai acheté cette maison puisque quand vous êtes parti, j'avais acheté la terre de Louis Dupuis. Mais j'ai essayé d'en prendre possession et comme la première vente n'avait pas été bien faite je n'ai

jamais pu me la faire livrer. Après avoir dépensé beaucoup d'argent je me suis décidé de tout abandonner et faire autre chose. Elle a été vendue deux ou trois fois depuis et enfin elle appartient à Mr. St-Pierre du rang 8. Nous avons un jeune bébé de cinq mois, qui est bien gentil et bien éveillé. J'aurais aimé à vous envoyer son portrait avec le mien et celui de ma femme, mais je n'en possède aucun. Je n'ai qu'un petit portrait sur carte postale. Je vous l'envoie toujours quand bien même il n'est pas bien posé.

« J'espère bien que si vous veniez à avoir besoin de secours, de quelque façon que ce soit, vous nous le ferez dire afin que nous puissions vous secourir, car quand bien même nous ne sommes pas riches, nous partagerons jusqu'à la dernière bouchée avec vous plutôt que de vous laisser avoir de la misère, et ce ne serait qu'un faible tribut de reconnaissance pour tous les sacrifices que vous avez faits pour nous élever et nous faire instruire.

« Quoiqu'il nous ferait bien plaisir de vous voir revenir parmi nous, nous comprenons que c'est presque impossible pour vous de revenir dans le moment; mais nous espérons que vous nous donnerez de vos nouvelles de temps en temps et que avant bien des années vous reviendrez au sein de votre famille, qui serait si contente de vous posséder.

« Je ne vous donne pas de nouvelles de maman puisque je sais que les autres vous en ont parlé avant moi.

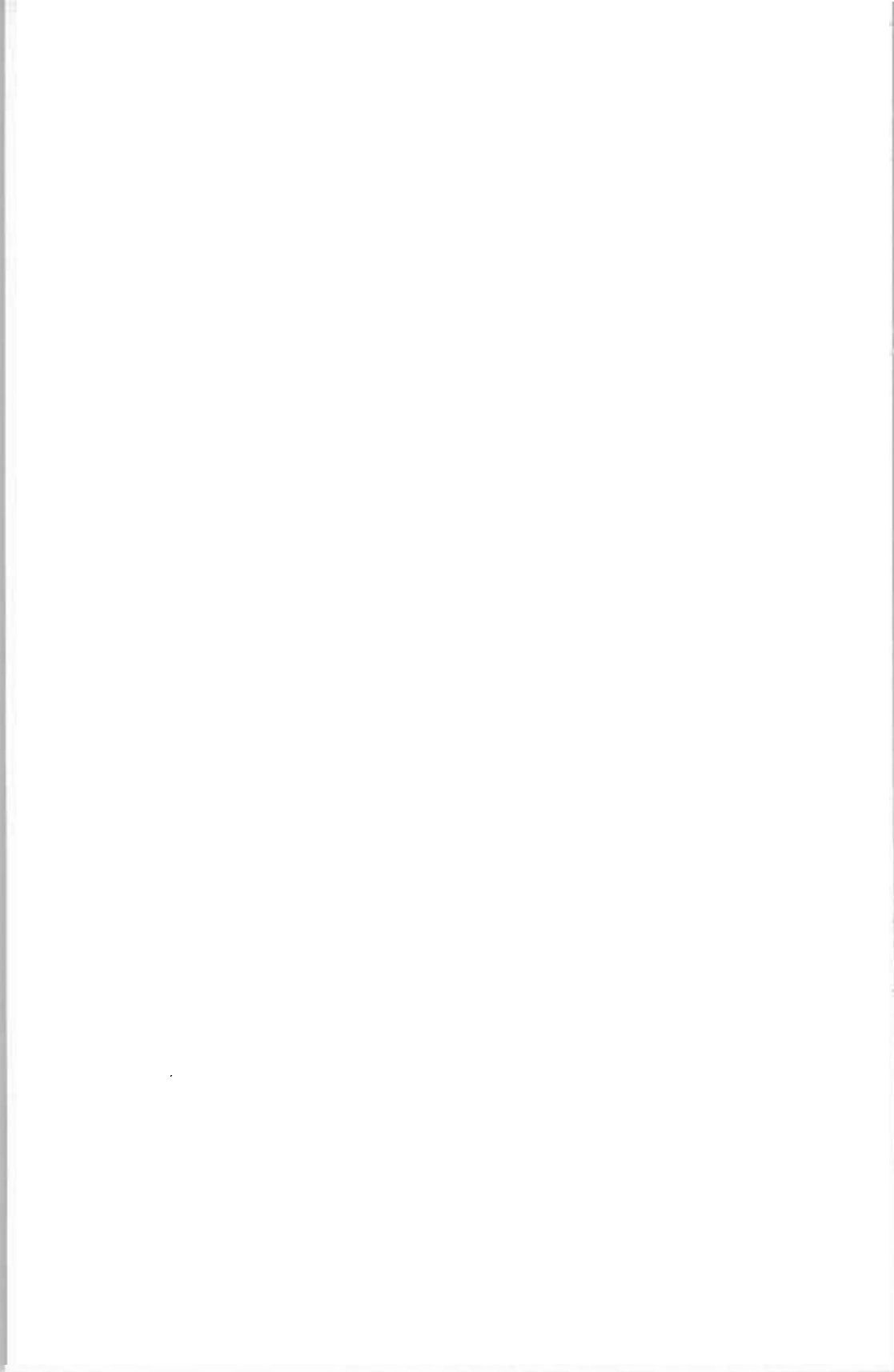
« Je vous quitte avec l'espoir de recevoir de vos nouvelles bientôt et je me souscris

« Votre fils respectueux et reconnaissant

« Israël

« Votre nouvelle bru vous envoie un tendre baiser. »





Pit répond aux sept plus vieux

Les enfants, on le voit, n'ont pas tardé à écrire à leur père. Il est évident qu'ils ont hâte d'entrer en contact avec lui. Toute la parenté est en émoi. Seule Égérie garde ses distances. Il ne la salue pas; elle ne lui écrit pas. Certes, elle conserve un fort ressentiment contre Pit. Quelques-uns tentent délicatement d'amadouer ou d'attendrir le paternel. C'est probablement la seule façon de préparer un retour souhaité. Ses enfants, en tout cas, semblent prêts à l'accueillir à bras ouverts.

La plupart réclament une réponse personnelle et rapide. On sent qu'une nouvelle relation s'établit. Sûrement meilleure qu'avant son départ.

Les réponses se font attendre. Pit a dit qu'il s'en irait plus loin, *maintenant qu'il est découvert*, mais pas avant d'avoir eu des nouvelles de tous. Pour l'instant, il est dans le bois, il forme celui qui lui succédera comme agent de chantier.

Puis, entre le 21 mars et le 16 avril, il répond aux sept plus vieux par ordre d'âge. Éveline fait exception, pour la raison qu'il donne avant de signer.



LETTRE DE PIT À ÉVELINE

« 21 mars

« Ma chère Éveline,

« Tu me demandes une longue lettre écrite par moi-même. Impossible ici de faire écrire par d'autre personne, puisqu'il n'y a que moi ici qui écris le français. Mais cette lettre que tu insistes tant à avoir et que tu me dis que tu garderas comme un précieux souvenir, et tu as été encore plus loin en disant comme un trésor sacré; quelque chose de sacré ma chère enfant doit être beau; mais comment le faire, puisque comme tu le sais je n'ai jamais eu le bonheur d'aller à l'école et même j'ai été élevé par des parents aussi ignorants que moi. Cependant ils étaient bons, ils ne m'ont jamais donné de mauvais exemples et ne m'ont jamais laissé fréquenter que des gens honnêtes. Comme je pleure aujourd'hui de leur avoir fait tant de peines sur leurs vieux jours, en me conduisant comme je le faisais; cette bonne mère qui a tant veillé sur moi, et qui était toujours prête à donner sa vie pour moi; ce bon vieux père qui s'est imposé tant de sacrifices et qui a tant travaillé pour m'élever et faire de moi un homme; il me semble aujourd'hui que je les ai négligés et que j'ai beaucoup manqué d'égards envers eux. Non pas que j'ai été impoli pour eux, mais en manquant de les visiter souvent dans leur vieil âge; et que de petites douceurs j'aurais pu leur procurer; souvent il faut si peu de chose pour faire plaisir à ces pauvres vieux qui ne vivent que pour leurs enfants. Mais que faire aujourd'hui si ce n'est que de prier pour eux, chose que je fais tous les jours.

« Comme tu le vois, Dieu dans sa divine bonté, en me donnant de bons parents pour me guider, m'avait aussi

doué d'une intelligence ordinaire, m'a donné une compagne que j'ai toujours adorée pour sa beauté et surtout sa bonté et ensuite une nombreuse famille très intelligente et bonne, possédant tous des cœurs d'or. Oh, j'en ai encore une preuve aujourd'hui plus grande que jamais auparavant. Comme vous me faites tous plaisir, vous ne sauriez le croire, de me montrer que vous m'aimez encore et qu'au lieu de m'en vouloir, vous avez encore pour moi de l'amour. Comme il faut que vos cœurs soient bons et nobles! Tâchez de toujours les conserver de même et le seul moyen qu'il y a pour cela c'est de toujours vous conduire bien et de toujours bien prier le Bon Dieu.

« Car Dieu m'avait à moi aussi donné un bon cœur et malheureusement je ne l'ai pas conservé comme vous le faites. Mais tu ne saurais jamais croire comme je paie cher aujourd'hui pour cela. Je ne dis pas cela pour me plaindre, loin de là, je veux souffrir encore plus, autant qu'il plaira à Dieu. Il me faut faire beaucoup de pénitence pour être pardonné car je veux à tout prix être avec vous autres au ciel. Comme je me sens malheureux. Tu me dis dans ta lettre que lorsque vous avez appris mon départ, il s'était ouvert une plaie dans ton cœur. Je te crois facilement, et je n'ai pas de doute qu'il en a été de même pour tous mes enfants. Comme il est malheureux pour de bons enfants comme vous tous d'être déshonorés de la sorte par leur père. Je vous demande à tous pardon, et loin d'avoir de la rancune contre mes enfants et votre mère comme tu me le demandes dans ta lettre, je n'en ai que contre moi-même, puisque c'est moi seul qui suis la cause de mes propres peines et des vôtres. Puisse le ciel faire en sorte que au moins mes malheurs servent d'exemple à tous mes enfants et à tous mes frères et à tous ceux-là qui m'ont connu.

« Si je n'ai pas mentionné le nom de ta mère dans ma première lettre, c'est que je croyais qu'elle serait plus contente vu que j'étais certain qu'Éva lui avait dit qu'elle m'écrivait, et ne m'en a pas dit un seul mot. Avant de te quitter, je te prie d'offrir à ton bon mari mes meilleures amitiés, et sois toujours bonne pour lui et tu seras heureuse. Embrasse tous tes chers petits pour moi, et envoyez vos portraits. Je t'écris à toi la première, parce que tu es la championne de mes filles, je crois, pour la fécondité; il n'y a que toi qui aies donné naissance à des jumeaux; je regrette beaucoup que tu les aies perdus.

« J'écirai aux autres prochainement. »



LETTRE DE PIT À PHILIPPE

« 30 mars 1916

« Mon cher fils,

« Je profite des quelques instants que j'ai de disponibles pour répondre à ta bonne lettre. J'espère que tu seras pas fâché si j'ai écrit à Éveline avant toi; il est vrai que tu es le plus vieux, mais cette chère petite a fait un si bon coup que je voulais lui payer un tribut de reconnaissance.

« Mon cher enfant je suis très sensible aux bonnes dispositions que vous avez pour moi et je vous remercie tous de bon cœur pour les bonnes offres que vous me faites au cas où je viendrais à être malade ou dans le besoin quelconque; mais sois assuré d'une chose, il me faudrait avoir beaucoup de misère. Je ne sais pas ce que le Bon Dieu fera de moi à l'avenir, mais je suis bien décidé

de jamais rien vous demander puisque je trouve que vous avez assez de vos familles à supporter et d'aider à votre mère à élever le reste de ma famille. Cependant si je peux me partir quelque chose je me propose de vous aider au moins à élever les miens. Ma santé est bonne et je suis encore beaucoup plus capable que vous le pensez peut-être. Je te surprendrais si tu travaillais à mes côtés pendant une semaine.

«Je dois te dire que immédiatement après avoir reçu la première lettre d'Éva j'ai de suite remis ma position d'agent de chantier qui est maintenant passée par un autre, car ces positions-là ne restent pas longtemps sans que quelqu'un les recherche. Mon bon jeune ami qui devait prendre magasin avec moi est parti rejoindre ses parents aux États-Unis quand je lui ai dit que je partais. Comme tu vois, je me trouve pour le moment vis-à-vis de rien. Mais je comprends qu'en changeant de place, ça me prendrait encore deux ou trois ans avant de me faire connaître.

«Je refuse une position de l'honorable P. E. Lessard d'Edmonton pour être gérant d'un magasin aussi gros que celui que je possédais dans mon meilleur temps. Ceci est un endroit appelé St-Paul de Mitis. C'est un centre canadien-français; il me donnerait de bons gages mais je ne veux pas y aller. Je ne veux plus m'exposer. Je veux vivre dans le bois. Je préfère avoir plus de misère et de vivre seul que d'être parmi le monde.

«Tu ne pourrais jamais t'imaginer comme je me sens bien depuis que je ne prends plus de cette maudite boisson et comme je trouve mon cœur d'antan. Je peux penser et méditer comme un homme. Comme il y avait longtemps que je ne savais pas ce que je faisais. Ce n'est pas croyable comme la boisson rend un homme fou et brutal. Toi, Éva et Éveline me disiez sur vos lettres que j'ai dit à quelqu'un avant de partir que je me poussais parce

que mes enfants n'avaient pas assez de cœur pour moi. Je ne me rappelle pas avoir dit cela mais si j'ai été assez malheureux pour ajouter cela à vos peines, soyez assurés que ce n'est pas moi qui ai dit cela mais la maudite boisson peut avoir parlé par ma bouche; car je me suis toujours félicité d'avoir de bons enfants et j'ai toujours senti que vous m'aimiez. Vous m'en avez toujours donné la preuve par votre obéissance, votre soumission et votre politesse; tous vous m'avez fait plaisir en vous empressant de m'écrire, nouvelle marque d'amour filial. J'ai été tellement touché quand j'ai reçu vos lettres qui toutes étaient très belles que j'ai été une semaine sans dormir du tout. Je me couchais le soir très fatigué et je me repassais vos lettres dans l'esprit et je ne pouvais pas dormir du tout. Ma joie a été telle que je croyais devenir fou. J'ai lu et relu vos lettres assez de fois que je les sais toutes par cœur.

« Comme il n'y a pas de ciel sans nuages, j'éprouve encore de la peine. Je crois avoir fait assez pour Alfred et Marie-Rose, puisque je porte encore sur ma conscience une dette de 30 piastres aux sœurs de Ville-Marie et l'année complète de collègue d'Alfred pour qu'ils se donnent la peine, comme vous l'avez fait les sept plus vieux, de m'adresser au moins quelques mots. Comme j'aurais été content si Alfred m'avait dit au moins un bonjour et Marie-Rose m'avait envoyé un baiser. Personne ne m'en a dit un seul mot. Je comprends que les autres petits ne peuvent pas écrire mais ces deux-là peuvent le faire si facilement.

« Je devais partir d'ici il y a déjà quelque temps mais j'ai toujours attendu vos portraits et celui de ma poulette. Tu me ferais bien plaisir si tu m'envoyais mon livre de messe ou un autre si le mien est perdu. Je suis loin des églises, et le dimanche je lirais la messe et il me semble que cela m'aiderait à avoir de bonnes pensées.

« Depuis quelque temps, j'ai marché dans le bois pour montrer au nouvel agent où il doit faire chantier l'hiver prochain. C'est ce qui explique le retard que j'apporte à répondre à vos lettres. Comme j'essaie de ne pas écrire la même chose à chacun de vous, vu que ce ne serait pas intéressant pour vous, je vous conseillerais de vous communiquer mes lettres les uns les autres.

« Je ne suis pas encore décidé de ce que je vais faire. La compagnie serait bien aise de me garder encore, soit pour mesurer le bois ou soit comme commis. Chose certaine que je pars pas avant d'avoir reçu tous vos portraits si vous êtes pour me les envoyer. Ta lettre m'a beaucoup intéressé. Je ne doutais pas que les compagnies payeraient les salaires des hommes puisqu'ils me devaient trente-trois cent piastres. Mais je suis surpris qu'Israël n'ait pas été payé ainsi que Gingras puisqu'il y avait assez d'argent pour payer la drave et tous mes hommes. Je suis content que Chaumeau soit payé en entier. N'oublie pas de me rappeler au souvenir de Marie-Anne, elle qui a toujours été si polie pour moi. Jamais je ne pense à toi sans penser à elle. La même chose, embrasse-la bien fort pour moi ainsi que tous tes petits enfants et garde pour toi mes meilleures amitiés. Réponds-moi bientôt et donne-moi des nouvelles de tout le Témiscamingue. Tu trouveras inclus dans la présente mon portrait que j'ai fait poser avec des peaux de renards croisés que je venais d'acheter. Tu vas remarquer que j'ai la bouche creuse mais je venais de faire extraire mes dents et je n'avais pas encore reçu mon dentier.

« de ton père
Jos. Bellehumeur »



Le père est un peu amer envers Alfred et Marie-Rose qui n'ont pas encore écrit. Ils ont respectivement dix-huit et seize ans et ils demeurent encore à la maison. Je soupçonne qu'ils se sentent gênés d'écrire au vu et au su de leur mère. À l'époque, les maisons ne laissaient guère d'intimité, et Égérie avait la haute main sur tout ce qui se passait chez elle. Dès qu'ils auront quitté le foyer, ils commenceront à correspondre.



LETTRE DE PIT À ÉVA

« 2 avril 1916

« Ma chère Éva,

« Tu vas peut-être trouver que je suis lent à répondre à ta lettre du 26 fév. dernier, mais j'ai expliqué à Philippe la raison de ce retard. Tu m'as dit que ta mère restait dans la maison de Jos [illisible] chose mieux c'était l'idée que j'avais fait avant de partir et tout est arrivé comme je le pensais; et je pensais aussi qu'ils emploieraient Alfred au magasin. Je savais que avec vous autres elle serait bien mieux qu'avec moi. Tu m'as dit que ta mère, quoiqu'elle se trouve bien blessée de ce qu'il n'y avait aucune mention pour elle dans ma lettre, m'enverrait tout de même les portraits de mes cinq derniers enfants. Je ne sais pas si ces portraits ont été envoyés, mais je ne les ai pas encore reçus.

« Cependant, je ne vois pas que ta mère puisse être blessée de ce que je n'ai pas parlé d'elle sur ma lettre, puisque ce n'est pas moi qui ai écrit le premier. Je suis convaincu que lorsque tu m'as écrit tu lui avais dit, et cependant elle n'a pas jugé à propos de me dire un mot sur ta lettre. Ce n'est pas un reproche que je lui fais,

remarque-le bien, car je comprends qu'après l'avoir abandonnée comme je l'ai fait, elle n'a plus d'amour pour moi. Et comment pouvais-je lui adresser quelque chose sans savoir si elle l'aurait accepté? Mais puisque tu me dis qu'elle a été blessée de ne pas avoir été mentionnée dans ma lettre, j'en conclus qu'elle a conservé encore quelque chose pour moi. Si oui, dis-lui que si elle désire avoir de moi une lettre, qu'elle m'écrive elle-même quelque chose et je serai trop heureux de lui répondre.

« Comme il me fait plaisir d'apprendre que notre bon curé s'intéresse à moi et surtout qu'il prie pour moi. Comme j'aimerais à le rencontrer pour causer avec lui; j'aimerais à aller à la messe pour l'entendre prêcher. Je le vois souvent en esprit. Comme il est bon. Il me semblait que lorsqu'il célébrait un office quelconque, son air bon donnait un éclat de sainteté. Je l'aimais beaucoup, et je souffre aussi beaucoup d'être privé de le voir souvent. J'ai été peiné d'apprendre l'accident qui est arrivé à Alfred. J'espère qu'il est bien guéri à présent, et qu'il ne se sent plus de cette cassure mais ton pauvre petit, lui, son œil est perdu pour toujours. Espérant que Dieu lui donnera d'autres choses pour compenser cet œil qu'il lui a ôté si jeune. Comme j'aimerais être à une veillée avec vous autres. J'aimerais à voir tes petits et faire danser ton petit danseur et surtout ton mari, que j'aimais tant. Comme il me semble que je lui donnerais une dégelée aux cartes.

« Ma chère enfant, je tiens à te faire remarquer que quand je vous parle des souffrances que j'endure, je ne souffre pas du nécessaire à la vie, mais je souffre moralement, je souffre d'être privé de vous voir et surtout de vous avoir fait tant de peine; et je suis certain que c'est de même que vous le comprenez aussi. Je crois que ces souffrances sont plus dures qu'aucune chose que l'on peut endurer. Je savais que je vous aimais, mais je ne

croyais pas vous aimer autant comme je vous aime. Il faut être privé de quelque chose qu'on aime pour savoir combien on l'aime. Je suis obligé de fermer ma lettre parce que j'ai une occasion pour l'envoyer à Edmonton, et le monsieur qui l'apporte est très pressé. Je te remercie pour ton portrait, mais j'aimerais bien à avoir celui d'Alfred et de tous tes enfants. Je vous embrasse tous, je t'écrirai plus longuement la prochaine fois.

« De ton père »



LETTRE DE PIT À SYLVIO*

« Cher Sylvio,

« Il me fait bien plaisir de répondre à ta lettre dans laquelle tu me montres tant d'affection et de reconnaissance pour l'instruction que j'ai pu te donner. Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est que je constate par ta lettre que tu en profites puisque tu me dis que tes affaires vont bien. Cependant, permets-moi de te dire que j'entretiens des craintes sur toi. Je te trouve bien exposé aux dangers, à voyager comme tu le fais, surtout si tu prends un tant soit peu de boisson aux bars. Et mon fils je te parle avec expérience et surtout avec amour paternel. Sois assuré que je ne voudrais pas te faire de peine; ma plus grande ambition est de te faire plaisir et surtout tout le bien qu'il m'est possible de te faire.

« À l'âge de 36 ans je n'avais pour ainsi dire jamais pris de boisson, si ce n'était qu'une couple de fois. Il me semble que j'étais bon citoyen, bon époux, bon père de famille, et je vivais heureux, en faisant tout en mon

* Lettre non datée, mais probablement du 9 avril 1916.

pouvoir pour rendre aussi mon entourage heureux. Et là j'ai eu le malheur de commencer à prendre ce maudit poison que d'ailleurs je n'aimais pas. Je faisais de l'argent, j'avais un cœur large et généreux, il me semblait que je devais payer la traite à mes clients et mes amis quand l'occasion se présentait. Ça en a été fini de moi. J'ai commencé à prendre le goût de la boisson, et je m'en apercevais très bien. Mais je me disais comme bien d'autres pauvres malheureux comme moi : je pourrai toujours arrêter quand je voudrai, car pour moi, ce n'est pas naturel. Il était trop tard. Tu ne saurais croire tous les sacrifices que j'ai fait pour arrêter. Je réussissais parfois pendant quelque temps, mais au bout d'un certain temps, je retombais de nouveau. On se croit fort, on se dit : moi je peux bien prendre quelques verres, et aussi : quand j'en ai assez je suis assez homme pour m'arrêter. Ce n'est que la première période de l'ivrognerie et il arrive toujours infailliblement que le démon de l'ivrognerie nous roule.

« Pour l'amour du Bon Dieu ne prends jamais de boisson, ni au bar, ni chez toi, ni ailleurs. Il me semble que tu as sous les yeux un exemple qui devrait te déterminer à ne jamais boire. Non seulement toi mais tous mes fils. Toute la peine que j'endure, et tout ce que je fais endurer aux autres n'est dû qu'à la boisson. Tu me dis dans ta lettre que tu m'as vu dans tes rêves de toutes sortes de manières, pauvre, riche, etc. Tu ne me dis pas que tu m'as vu en boisson. Je comprends que tu es trop délicat pour me dire cela, mais ce etc. me le dit à moi ; et tu as dû trouver cela dégradant. Encore une conclusion de plus à tirer pour toi.

« Tu me dis aussi quand tu vois ces pauvres enfants, que vont-ils faire ? Comme je trouve que tu as raison. Oui, que vont-ils faire, ces chers petits ? Ils sont ma plus grande préoccupation. Je les ai toujours présents à l'esprit

et je prie le Bon Dieu tous les jours afin qu'il me donne quelques moyens de les protéger.

« Tu me dis aussi que tu me trouves bien vieux pour travailler à payer mes dettes, de mettre cet orgueil de côté; si j'essaie, ce n'est pas par orgueil, mais parce que Dieu a dit: nul n'entrera au ciel...

« Si j'avais tout l'argent que j'ai dépensé pour la boisson, certain au moins un millier de piastres par année pendant dix années consécutives, imagine-toi, avoir acheté mes marchandises avec de l'argent comptant, avoir pris mes escomptes, je n'aurais jamais failli. Et je serais riche pour pouvoir faire instruire tous mes petits et leur partir à chacun un bon commerce. Le Bon Dieu me donnait les moyens de faire de l'argent et quand je voyais quelqu'un qui économisait je le trouvais avare et gratteux; comme j'étais fou. Ceci était encore l'effet de la boisson. Il est de notre devoir à tous d'économiser tout l'argent que l'on gagne sans cependant être des avares, car il est aussi de notre devoir de contribuer à toutes les bonnes œuvres que l'on peut. Cela on ne le regrette jamais. Mais tout l'argent que l'on dépense à s'amuser ou inutilement comme on le regrette.

« Tu me dis que si je ne change pas de place peut-être un membre de la famille viendra me trouver; oui, cela me rendrait la vie bien agréable, mais je ne veux pas inviter personne avant que d'avoir un chez-moi. Je ne voudrais pas avoir un de vous autres ici pour travailler à la journée. Quand je serai bien parti et capable d'établir un membre de ma famille convenablement, j'en inviterai un de vous certainement. Et s'il ne veut pas toujours rester ici, il pourra vendre à ma mort ce que j'aurai et s'en retourner. Je suis dans un beau pays ici, je t'en parlerai à la prochaine lettre. »



Pit attribue tous ses malheurs à son penchant pour la boisson. Il ne veut plus vivre « parmi le monde » pour éviter les occasions. Sans doute le « fort » se vendait-il très cher au Témiscamingue à cette époque. Mais quand même ! Mille dollars, cela équivalait aux deux tiers de ce qu'il en avait coûté pour construire la petite école de rang à Lorrainville en 1912. Pendant dix ans ! Le problème était sérieux.

D'autant plus qu'on ne parlait pas d'alcoolisme en ce temps-là ; le buveur n'était pas un malade qui pouvait compter sur des institutions, des soins, de la compréhension. C'était un ivrogne, un des pires pécheurs. À la petite école, on apprenait au catéchisme que « l'ivrognerie rend l'homme semblable à la bête et souvent le fait mourir ». Les campagnes de tempérance étaient alors à leur meilleur, et les retraites pour hommes portaient sur les trois vices propres aux Canadiens français : « les créatures, la champlure et la sacure », selon les prédicateurs populaires de l'époque.



LETTRE DE PIT À JOSEPH-HERVÉ

« 11 avril 1916

« Mon cher Jos,

« J'arrive d'une petite tournée dans les bois jusqu'à l'heure du dîner, et comme le moulin doit commencer à scier demain matin, et qu'il faut que je sois là, j'ai quelques heures à moi cet après-midi et j'en profite pour répondre à ta lettre du 2 mars dernier. Je vais d'abord te parler d'affaires, puisque tu m'as un peu parlé d'affaires sur ta lettre. Comme tu me disais que vous me croyiez parti pour quelque temps seulement, afin de laisser

passer la crise de mes affaires et ensuite retourner, je dois te dire avec peine que je suis parti pour toujours, car il me serait impossible de retourner et côtoyer les gens que j'ai connus au Témiscamingue, quand bien même j'aurais de l'argent pour payer toutes mes dettes. Tu vas peut-être trouver que c'est de l'orgueil, mais il me serait impossible de le faire.

« Ce que je regrette le plus, c'est d'être parti si tôt. J'aurais pu collecter encore beaucoup d'argent que je n'ai pas collecté puisqu'il m'en était dû encore beaucoup, et arranger un peu mes affaires avant de partir. Je n'aurais pas laissé autant de dettes et surtout j'aurais payé au moins l'argent que je devais à mes enfants. Mais si le Bon Dieu me laisse la santé comme je l'espère, je crois que je pourrai vous payer dans un avenir assez rapproché.

« Tu me dis que vous avez continué à payer mon assurance dans l'union St-Joseph du Canada. Puisque vous pouvez le faire sans trop d'inconvénients, j'en suis très content, mais je ne m'en servirai pas sur mes vieux jours comme tu me le suggères dans ta lettre. Il y a encore 10 ans à payer à \$ 28.40 par an, ce qui fait un montant de \$ 284.00 encore à payer, ce qui fera un total de \$341.60 plus les intérêts. Alors vous pourrez déduire ce montant que vous fournissez, ainsi que l'intérêt de votre argent et donner le reste de l'argent à votre mère. Ceci est si je vis, et si je meurs avant, eh bien, comme tu connais les règlements de la société, vous n'aurez plus à payer, et vous pourrez retirer de suite après ma mort. Je crois que ma police est payable à ta mère; dans tous les cas, vous devez l'avoir en main, vous n'avez qu'à la lire [...] pour ce qui est de la North American [...] elle est payable à moi en 1919 [...] je suis certain qu'il y aurait moyen de retirer 300 ou 400 piastres, cela vous aiderait beaucoup. Je crois aussi qu'il y aurait moyen de retirer de

Alice au moins 100 piastres puisque j'ai fait pour plusieurs centaines de piastres d'improvement sur sa terre, et qu'il veut la reprendre. Je ne suis pas décidé de lui laisser reprendre cette terre sans qu'il verse à ta mère au moins 100 piastres [...]. Je comprends que vous faites tout en votre pouvoir pour donner le nécessaire à votre mère et mes petits, mais leurs habits des dimanches doivent s'user et il y aurait peut-être quelques choses qu'ils aimeraient à avoir, pour renouveler leur vieux linge. Et puisque cet argent m'est dû honnêtement, il vaut mieux que ma famille en jouisse [...] ce sera autant que vous n'aurez pas à fournir, en attendant que je puisse faire mieux.

« En te parlant de police d'assurance, il y a ma nomination, comme commissaire pour l'érection civile des paroisses, c'était dans le même gros portefeuille que mes polices ; puisque cela est inutile pour vous, et que ça pourrait me valoir à moi beaucoup dans l'avenir, je te serais très reconnaissant de me l'envoyer ainsi qu'une copie de l'adresse que le curé Beauchamp a lue aux noces d'argent, ce serait pour moi un précieux souvenir. Je suis seul ici et je n'ai absolument rien pour me désennuyer.

« Je lis à la fin de ta lettre ceci, je tiens à vous dire que dans n'importe quelle circonstance que ce soit, si vous avez besoin d'argent ou autre chose, je me ferai un plaisir de vous aider autant que je le pourrai. Comme tu es généreux, je te remercie du fond de mon cœur pour ce beau geste de générosité, mais mon cher enfant, je crois que tu fais assez, faire ce que tu fais, et je demande au Dieu tout-puissant de te donner les moyens de te faire faire de l'argent, pour te récompenser de tous tes sacrifices, et de te donner encore une plus grande récompense dans le ciel. Et sois assuré que si je fais de l'argent, je te rembourserai moi-même. Je désirerais beaucoup avoir le

portrait de ta mère qui est avec le mien, celui-là sur lequel vous avez fait copier le grand portrait que vous nous avez présenté à nos noces d'argent. Et fais donc ton possible pour que j'aie le portrait de mes petits et le tien.

« De ton père »



Les conseils de Pit à Sylvio au sujet de la boisson comportent une note de repentir. Dans les recommandations qui suivent à ses deux enfants mariés depuis peu, Israël et Anna, on peut deviner, dans les mots de l'homme esseulé, autant de regrets.



LETTRE DE PIT À ISRAËL

« 15 avril 1916

« Mon cher Israël,

« Comme je suis content de te voir marié avec Diana. Lorsque je suis parti, je croyais te faire beaucoup de dommages, pour ton mariage. Je craignais que ses parents ne la laisseraient pas se marier avec toi. Oui, je suis content parce que je crois que c'est la femme qu'il te faut, surtout qu'elle appartient à une très bonne famille, tous de bons travailleurs, et tous économes. Elle te sera d'un grand secours dans la vie.

« Comme je n'ai pas pu te faire de recommandations avant ton mariage, et que c'est la première fois que je parle avec toi depuis, je vais en profiter pour te donner quelques conseils. Sois toujours bon pour ton épouse et tâche de toujours prévoir ses besoins. Sers-toi toujours de paroles douces et polies pour elle. N'oublie jamais que vous devez

passer le reste de votre vie ensemble et s'il arrive parfois que vous ayez quelques petites disputes de ménage, ne sois pas boudeur ni rancuneux. Tâche de t'habituer à ne jamais voir de défaut chez elle et si tu voyais qu'elle ferait quelques petites choses qui te déplairaient, c'est toujours par la douceur que tu gagneras à ce qu'elle fasse à ton goût. Ne sois pas trop exigeant pour elle, car il faut que dans toute circonstance tu te rappelles que tu n'es pas parfait et que tu as des défauts et qu'elle aussi doit t'endurer. Ensuite tâche que tes défauts ne soient pas trop grands. Quand elle te fera remarquer quelque chose chez toi qu'elle n'aime pas, eh bien, au lieu de te fâcher, tâche plutôt de te corriger et faire autant que possible pour lui plaire toujours; aussi longtemps que tu pourras conserver son amour et sa confiance pour toi, tu seras toujours heureux mais si tu perds cela tout est perdu. Il n'y aura plus de bonheur pour toi ici-bas, ni pour elle. Comme tu le vois c'est l'affaire la plus importante pour vous deux.

« Il y a beaucoup plus de mariés que d'heureux. Mais si on s'aime en se mariant, et si on travaille toujours pour ne jamais se faire de peine l'un l'autre, on est toujours heureux. C'est en travaillant toujours réciproquement à se faire plaisir que l'on conserve le respect et l'amour l'un pour l'autre, et sans cela c'est le désespoir.

« Je suis très content que tu fasses ton affaire à vendre de la viande et que tu viennes à bout de faire tes paiements de maison. C'est à peu près ce que tu pouvais faire de mieux dans les circonstances. Mais si tu avais pu avoir ta terre, je l'aurais beaucoup préféré. Il me semble que l'on s'habitue moins à dépenser quand on est cultivateur que dans les affaires. On fait l'argent plus facilement en affaires, et on la dépense plus facilement aussi. Tâche d'avoir pour principe de ne jamais dépenser pour rien. Crains de dépenser de l'argent que quand il le faut

absolument. La vie est si courte que si on ne met pas tout l'argent que l'on gagne dans notre jeunesse de côté, on est vite arrivé à la vieille âge et on a rien pour s'épargner la misère sur nos vieux jours.

« Je te remercie de vos portraits, ils sont très bien. Sois assuré que je les conserverai le mieux possible; ce sera pour moi toujours une grande consolation de les avoir. Avec mes meilleures amitiés pour toi et ta jeune épouse, je finis en vous souhaitant tout le succès possible.

« de ton père. »



LETTRE DE PIT À ANNA

« 16 avril 1916

« Ma bonne Anna,

« Comme c'est toi qui es la plus jeune de mes enfants qui m'ont écrit, j'ai attendu d'avoir écrit aux autres plus vieux que toi pour t'écrire, non pas que je ne t'aime pas autant que les autres; on garde toujours les mets délicieux pour notre dessert. Ainsi j'ai fait de même; sois assurée que tu n'as pas la plus petite place dans mon cœur. Oui ma chère enfant je me rappellerai toujours comme tu as été bonne pour moi, en étant toujours obéissante et polie, tu as toujours eu toutes sortes d'égards pour moi, tous ces petits services que tu me rendais et que j'ai tant appréciés, jusqu'à frotter mes chaussures le dimanche matin, et nettoyer mes habits quand tu t'apercevais qu'ils étaient sales. Tu n'as jamais été exigeante pour moi, c.-à-d. que jamais tu ne me demandais rien.

« Ainsi Dieu te récompense aujourd'hui, puisque tu me dis dans ta lettre que ton mari est un excellent homme et qu'il possède un bon cœur. C'est comme cela que je le pensais aussi. Ils sont assez rares les garçons qui sont élevés seuls, orphelins comme lui, et qui apprennent un métier et se font un chez-soi. Il m'avait l'air bien taillé pour faire un bon époux et un bon père de famille. Si je l'avais pensé autrement, je me serais opposé à ton mariage.

« Ainsi tâche de toujours le conserver bon ; c'est en l'entourant de toute ta sollicitude que tu lui feras aimer son chez-lui, en lui faisant toutes sortes de petites choses pour lui faire plaisir, et surtout en tâchant de te mettre et de conserver dans ton idée qu'il est supérieur à tous les autres hommes. C'est en l'aimant toujours et en lui en donnant des preuves tous les jours que tu conserveras son amour, et sois assurée d'une chose, il n'y a pas de plus grand bonheur sur cette terre pour des époux que de s'aimer. Prends pour devise de ne jamais souffrir personne dans ta maison qui dirait du mal de ton mari. Écarte-les comme des serpents venimeux. Il n'y a rien d'aussi dangereux que ces personnes qui cherchent à mettre la discorde dans les ménages ; il y a des gens qui nous paraissent payés pour faire ce sale métier.

« Je suis bien content d'apprendre que tu es mère de deux petites filles. Seulement il ne faut pas que tu penses qu'à toi seule ; il faudrait à ton Joseph un petit garçon ; il vous faudrait à l'avenir tourner votre traversin de bord.

« Je te remercie beaucoup pour vos portraits ; ils sont très beaux et je les regarde souvent. J'ai enfin reçu le portrait de mes petits lundi soir, et mardi matin à 5 heures le bureau de poste brûlait de fond en comble. Si le hasard n'avait pas permis que un de nos hommes ait été chercher la malle ce soir-là, ils seraient brûlés car toute la malle est brûlée. Tu peux t'imaginer comme je

suis content de les avoir reçus avant le feu. Comme ma poulette paraît gentille ainsi que Laurent, il fait un très bon portrait. Ma chère petite Blanche paraît avoir envie de rire. Je suppose qu'elle pense à moi en se faisant poser. Et comme Léonard me paraît avoir grandi. On dirait qu'il commence à prendre l'air d'un grand garçon. Comme j'aimerais à avoir aussi le portrait de Marie-Rose et celui d'Alfred. J'aimerais beaucoup que tu me parles d'eux à ta prochaine lettre; personne ne m'en a dit un mot, et eux n'ont pas jugé à propos de m'écrire, ou en ont été empêchés.

« Réponds-moi bientôt au cas où je partirais d'ici. Présente mes amitiés à ton Joseph et embrasse tes petites pour moi, et un beau baiser pour toi. N'oubliez pas de prier pour moi tous les jours,

« De ton père, Jos Bellehumeur »



En transcrivant sa lettre, Pit a ajouté, de travers en haut de la deuxième page, la taquinerie suivante: *J'ai oublié de te dire que je fais du beau pain comme pas un boulanger de Lorrainville.* On se souviendra que le mari d'Anna exerce ce métier depuis quelques années.



LETTRE DE PIT À ÉVELINE

« 25 avril 1916

« Ma chère Éveline,

« Tu me dis dans ta lettre du 10 avril courant: nous sommes dans le St temps du carême, temps de pénitence. Pour moi le carême est commencé lorsque je suis parti et

a toujours duré depuis. Tu me dis aussi : ici tout le monde a fait ses Pâques, et là-bas, est-ce qu'il y a des catholiques. Eh bien, où je me trouve actuellement, nous sommes que quelques catholiques, et tous sont comme moi, des voyageurs, de sorte qu'il y a pas de prêtre. L'automne dernier, il nous est venu un missionnaire d'Edmonton, et il m'a dit que, si nous nous établissions une douzaine de catholiques, il viendrait nous faire la mission à toutes les deux semaines. Si je m'étais placé ici, j'aurais vite fait de commencer une paroisse canadienne-française, car une dizaine se placeraient avec moi de suite, et ceux-là en feraient venir d'autres. Mais je ne sais pas encore ce que je ferai.

« Tu m'as dit aussi offrir pour moi plusieurs prières, mortifications, et que tu espérais qu'elles me porteraient leurs fruits. Je dois te dire avec bonheur que vos prières tous ensemble ainsi que vos communions offertes pour moi ont porté leurs fruits, puisque mardi dernier le 18 courant, le Bon Dieu m'envoyait une petite indisposition par le mal de dos dont je suis atteint depuis environ treize ans. Mais cette fois-ci plus forte qu'auparavant, puisque j'ai tenu le lit pendant deux jours. Vendredi étant le Vendredi-saint, je me sentais capable de marcher, mais non capable de travailler. Je me sentais poussé par un élan auquel je me sentais incapable de résister de descendre à Morinville pour faire mon devoir pascal. Alors j'ai pris le train et je suis descendu à Morinville, distance de 54 milles, spécialement pour faire mes Pâques, le jour de Pâques matin. Mais rendu là, mes idées ont changé. Non pas que je ne voulais pas faire mes Pâques, mais il m'est venu à l'idée que mardi était le 25 avril, le jour de ma naissance, et j'ai décidé de fêter le jour de ma naissance. Je n'avais jamais songé à fêter cette fête de naissance les deux années passées, parce que je

me croyais seul ici. Mais cette année, j'ai pensé mieux. J'ai pensé que je n'étais pas seul puisque Dieu est ici comme ailleurs. J'ai pensé que je pourrais fêter cet anniversaire de naissance avec le Bon Dieu, et j'ai assisté à la sainte messe et aux vêpres du jour de Pâques, et j'ai eu l'occasion d'entendre un beau sermon et mardi matin j'avais le bonheur de faire mes Pâques et me rendre chez moi le même soir. Comme tu le vois, je suis privé de bien des plaisirs, mais je ne me prive pas de prier le Bon Dieu, et de faire mes devoirs religieux de temps en temps.

« La paroisse de Morinville est très bien organisée. Ils ont une église plus spacieuse qu'à Lorrainville, deux prêtres canadiens-français puisque la paroisse est presque toute canadienne-française et catholique; nous entendons le français comme chez nous. Il y a aussi un couvent possédant 14 religieuses toutes canadiennes-françaises aussi. Comme tu le vois, quand on va là, il est facile de faire ses devoirs religieux, aussi bien que dans n'importe quelle partie de la province de Québec.

« Ma joie était grande comme tu peux le penser, puisque tu me dis que le sentiment du devoir accompli est bien doux. Et le soir une autre joie m'attendait. Je recevais une lettre de Marie-Rose, une de Léonard et une de Marie-Blanche. Imagine-toi comme mon bonheur était grand. Je répondrai à ces chers petits bientôt, car je ne travaille pas encore, et j'ai tout mon temps à ma disposition. Cependant, je ne souffre plus. Je te remercie du portrait de tes petits, il est très bien; et je te remercie aussi de ton image, elle est très bien appropriée et je la conserverai. »



VI

Au tour des plus petits

Parmi les bribes d'informations que j'ai pu obtenir sur mon grand-père, il y a celle-ci : « Le grand-père adorait les enfants. » Pas surprenant qu'il se languisse des nouvelles de ses petits à la maison. Heureusement que Léonard et Marie-Blanche répondent sans tarder à cette attente. Le premier a douze ans et sa sœur suit d'un an.

À noter que la lettre de Léonard, la réponse de son père, de même que deux autres lettres plus tardives n'étaient pas dans le paquet retrouvé à Montréal. Elles ont été découvertes récemment dans les effets personnels de ma tante Aldéa (la femme de Léonard) après son décès.



LETTRE DE LÉONARD À PIT

« Lorrainville, 17 avril [1916]

« Cher papa,

« Je ne suis beaucoup capable d'écrire, mais je veux toujours essayer à vous écrire quelques mots pour vous dire ce que je fais. J'avoue je suis un peu paresseux, mais je vais essayer de me forcer d'apprendre pour pouvoir correspondre avec vous moi aussi, je traie et je soigne la vache, j'entre le bois et l'eau avec Laurent, dans les vacances l'été dernière, j'ai travaillé au foin et a arraché

des patates j'ai gagné assez pour m'acheter un habit et une à Laurent ce sont les habits que nous avons sur notre portrait nous nous ennuyions beaucoup de ne pas vous voir nous ne comprenons pas pourquoi vous vous êtes éloigné autant que cela de nous autre il y a bien de mystère en ce monde.

« Laurent se joins à moi pour vous embrassez bien fort nous vous envoyons chacun une petite image comme un souvenir de nous. Je vous embrasse bien fort moi aussi.

« De votre petit fils
Léonard Bellehumeur »



LETTRE DE MARIE-BLANCHE À PIT

« Lorrainville 18 avril 1916

« Cher Papa

« Vous désirez avoir une lettre de tout vos enfants moi comme je suis encore bien jeune je ne peut pas exprimer mes sentiment je peut toujours vous dire que je M'ais toujours ennuyer et je m'ennuye encore. si vous s'aviez comme comme j'ai hate de vous voir, je peut vous dire encore que votre petite Poulette Laurette à fait sa première communion cette semaine je fini en vous disant que je vas encore à l'école et j'apprend l'anglais et le français. Nous prions tous pour vous et nous vous envoyons chacun baiser et chacun souvenir. Une réponse si je le mérite. J'ai oublié de vous dire que j'ai été bien malade cette Hiver et j'aitait pour être Administrer. De votre petite fille.

« Marie-Blanche Bellehumeur »



LETTRE DE PIT À MARIE-BLANCHE

« Eunice, Alberta, 28 avril 1916

« Ma chère petite Marie-Blanche,

« Comme tu es fine de m'avoir écrit cette belle petite lettre, qui m'est arrivée le jour de ma naissance. Comme je ne m'attendais à avoir de lettre de toi avant longtemps encore puisque tu es si jeune, imagine-toi comme j'étais content. Cependant tu es assez vieille j'espère pour te rappeler très bien de moi, et moi de mon côté, je t'ai toujours présente à mon esprit. Je te vois toujours voler au-devant de moi quand j'arrivais à la maison. Cours-tu encore aussi fort comme tu courais dans ce temps-là? Je crois que tu dois courir encore plus fort, puisque tu es plus grande aujourd'hui.

« Je suis bien content que tu ailles à l'école et que tu apprennes le français et l'anglais. Si je ne meurs pas bientôt, quand tu seras grande, tu sauras assez l'anglais pour venir me voir. Continue toujours à prier pour moi; à chaque fois que tu prieras le Bon Dieu pour quelque chose ou quelqu'un, ne m'oublie pas, et surtout quand tu communieras, ne m'oublie pas. J'ai beaucoup besoin de vos prières.

« Il m'a fait peine d'apprendre que tu as été malade l'hiver dernier. J'espère que tu es très bien à présent, et je vous remercie, toi et Laurent et Léonard pour vos belles petites images que vous m'avez envoyées. Je t'assure que je les conserverai. Tous les soirs quand j'arrive de l'ouvrage je les regarde, et cela me fait penser à vous autres. Aussi je lis ta petite lettre tous les soirs.

« De ton père qui t'aime toujours,
Jos Bellehumeur »





LETTRE DE PIT À LÉONARD

« Eunice, Alberta, 28 avril 1916

« Mon cher Léonard,

« Comme tu es aimable de m'avoir écrit ta petite lettre. Vraiment je ne te croyais pas capable d'écrire aussi bien que tu l'as fait. Tu me dis être un peu paresseux; comme je suis content au moins que tu aies le courage de l'avouer; ceci me montre qu'il y a chez toi de la franchise et de l'honnêteté; et comme tu me dis que tu veux t'efforcer à l'avenir d'apprendre pour pouvoir correspondre avec moi, ceci est de nature à m'encourager, car ça me fait espérer que tu ne veux plus être paresseux à l'avenir.

« Je suis bien content d'apprendre que tu trais la vache et que tu entres le bois et l'eau avec ton petit frère Laurent. J'ose espérer que tu ne le chicanes pas trop, puisqu'il est plus jeune que toi. C'est un devoir pour toi de te montrer bon pour lui et de toujours le protéger puisque tu es plus vieux et par conséquent plus fort que lui. Rappelle-toi que quand vous serez grand il se souviendra toujours comme tu l'auras bien traité dans sa jeunesse et il t'aimera toujours.

« Tu m'as bien fait plaisir en me disant que tu as travaillé dans les vacances pour te gagner des habits ainsi qu'à ton petit frère. À ton âge, moi, je travaillais dans les factories de coton tous les jours pour aider à mes parents à habiller et à nourrir leurs petits. Remercie le Bon Dieu tous les jours de ce qu'il te donne l'avantage d'aller à l'école, malgré que tu sois privé du bonheur d'avoir ton père avec toi pour te protéger. Et surtout ne manque pas de remercier ton frère Jos pour tout ce qu'il fait pour toi; et fais tout en ton pouvoir pour profiter des avantages qu'il

te donne en te faisant instruire. Bientôt tu seras un homme, et si tu t'efforces bien d'apprendre à l'école tu pourras alors profiter de l'instruction que ton frère veut bien te donner. Rappelle-toi qu'il fait pour toi des sacrifices tous les jours, et si tu apprends bien à l'école il se sentira content et satisfait pour les sacrifices qu'il veut bien s'imposer pour toi. Sois bien obéissant pour lui puisqu'il te tient place de père et surtout sois bien poli et obéissant pour ta bonne mère, fais toujours tout ce que tu pourras pour lui faire plaisir et alléger ses peines et ne manque pas quand tu auras la chance de l'embrasser bien fort, et mords-là un peu, mais ne lui dis pas que c'est pour moi.

« de ton père qui t'aime beaucoup
Jos Bellehumeur »



Pit est suave quand il s'adresse aux petits à qui il répond toujours, comme aux plus grands. Même à la petite Solange, dix ans, la plus âgée chez Philippe, dans un mot non daté, mais qui a dû être joint à la lettre adressée à ce dernier le 19 septembre 1916: *Dis-moi si tu as bien grandi et si tes dents sont poussées; tu dois être belle à présent avec des dents.*

Plus qu'habile, il est peut-être un peu retors sur les bords. À l'époque on l'aurait dit « ratoureux ». La fin de sa lettre à Léonard est un message à sa femme, et il sait bien qu'il ne peut manquer sa cible. Égérie lit les lettres qui entrent à la maison, à plus forte raison celles qui viennent de son mari. Je le sais par ma mère, car après lui avoir fait état de mes découvertes dans ces lettres, j'ai eu droit à quelques informations dont cette anecdote:

Égérie était en visite chez son fils Alfred, à Fugèreville, chez qui travaillait Marie-Blanche depuis quelques mois.

Ma mère s'y trouvait aussi. Or, Alfred a rapporté du bureau de poste une lettre qu'il a remise à Marie-Blanche : c'était son fiancé qui lui écrivait. Égérie a enlevé la lettre des mains de sa fille, l'a ouverte et l'a lue avant de la lui remettre !

Marie-Blanche a commencé tôt à correspondre avec son père qui lui a beaucoup manqué. Elle a été parmi les plus fidèles à lui écrire. De santé toujours précaire, elle a épousé Eugène Boucher et est décédée à l'âge de trente ans. Quant à Léonard, il semble n'avoir écrit qu'une autre lettre tardive dans laquelle il demande la permission de se marier. Il se dit paresseux pour écrire, mais, au fond, il n'y tient pas vraiment. Il n'a jamais digéré, dit-on, le départ de son père.

VII

Été 1916: Pit doit prendre une décision

Pit Bellehumeur est encore à Eunice. Partira, partira pas? Il hésite à tout recommencer à neuf ailleurs. Est-ce encore nécessaire? La correspondance transite toujours par Haileybury, avec les conséquences inévitables: [...] *quand j'ai reçu votre lettre, nous ne pouvions pas traverser sur la glace; le bateau qui voyageait, le Météor, a commencé que le 19 mai, alors nos gens iront au marché et nous pourrons faire poster nos lettres normalement*, explique Anna dans une lettre du 2 juin 1916.



LETTRE D'ALFRED À PIT

« Lorrainville, 10 mai 1916

« Bien cher père,

« Je trouve très étrange de n'avoir pas encore reçu de réponse à ma lettre, puisque vous avez répondu à tous les autres, jusqu'à Léonard et Marie-Blanche. J'en conclus que ma lettre doit s'être égarée, vu que vous dites à quelqu'un de la famille que je ne vous ai pas écrit et que personne ne vous parle de moi. Outre que je vous exprimais mes sentiments de sympathie et de profonde gratitude pour tout ce que vous aviez fait pour moi, je vous demandais une grande faveur, c'était la permission de me

marier. Je vous vois d'ici lever les épaules et vous écrier : mais mon cher enfant, tu es trop jeune ! Mais tout de même, j'ose affronter les soucis et les responsabilités du mariage, espérant pouvoir y faire face avec la grâce de Dieu. Je n'ai aucun argent devant moi à part les dépenses occasionnées par mon mariage, puisque jusqu'à présent je n'ai pas gagné un très gros salaire et que je devais aider à supporter maman. Mais après mon mariage, je dois entrer comme commis chez Jos Legault au prix de \$ 25.00 par mois net, c'est-à-dire que nous serons nourris tous les deux ainsi que logés et chauffés, de sorte que si je puis garder cette place longtemps, comme je l'espère, je pourrai me mettre un peu d'argent de côté.

« Je prends pour épouse une demoiselle Boucher, arrivée dans Lorrainville depuis un an, elle est âgée de 19 ans, c'est une jolie et gentille jeune fille. Elle est très sage et joint aux qualités physiques les vertus morales, si précieuses pour toute bonne épouse. C'est pourquoi, n'ayant pas encore reçu votre consentement, Mr. le Curé et maman n'ont pas hésité à me laisser fixer la date de mon mariage au 15 de ce mois [...]. Croyez cher père à la reconnaissance et à l'affection sincères de votre fils (affectueux) respectueux,

« Alfred »



Il y a eu des élections au Témiscamingue. Il en est question entre Pit, Philippe, Joseph-Hervé et Sylvio.



LETTRE DE PHILIPPE À PIT

« Lorrainville, 16 juin 1916

« Bien cher père,

« [...] Vous ne devez pas ignorer que nous avons eu des élections dernièrement. Mr. T Simard s'est présenté contre Mr. Bastien conservateur et naturellement c'est Mr. Simard qui a été élu par une majorité de 548 voix. J'ai travaillé selon la mesure de mes capacités à le faire élire et je ne le regrette pas. Je crois qu'il fera son possible pour nous obtenir tout ce qu'il pourra; déjà nous avons plusieurs centaines de piastres; moi de même, je dois avoir \$ 300.00 à dépenser au fourneau à chaux, là où vous aviez obtenu \$ 400.00 déjà. Mr. Simard me disait lors des élections et presque tous les principaux: Ah! si Pitre Bellehumeur était ici, c'est lui qui serait notre candidat aujourd'hui et certainement notre député demain et je pense bien que ç'aurait été vrai. Car les hommes capables de remplir cette charge étaient rares comme vous le voyez. Une autre et grande raison pour le Parti libéral c'est que le curé Geoffroy et tout le clergé étaient avec nous cette année... [...]

« Je pensais vous envoyer les portraits de ma petite famille; elle est augmentée de deux, une fille et un garçon; c'est ces deux petits-là qui nous ont retardé à se faire poser; il y en avait toujours un qui avait le visage croche soit une poque ou quelque chose semblable; mais cela se passe et nous irons nous faire poser au plus vite, car les enfants ont bien hâte; ils étaient si contents lorsqu'ils ont vu le portrait de leur grand-père; ils pensaient tous qu'il était arrivé; mais non c'était seulement son portrait. Vous sauriez trop croire comment cela nous a fait plaisir.

Je vous voyais souvent en rêve ou en imagination, mais jamais aussi naturel. Je vous enverrai le nôtre si possible dans une couple de semaines. Je vais terminer car j'ai de l'encre qui a gelé et une bien mauvaise plume. Je ne sais si vous pourrez comprendre ces griffonnages. Marie-Anne, qui est en bonne santé, me prie de vous présenter ses amitiés et vous assure de son constant souvenir. Les petits-enfants vous envoient chacun un gros bec et vous font dire qu'ils ont bien hâte de revoir leur grand-père.

« Votre fils respectueux et reconnaissant.
Philippe »



LETTRE DE SYLVIO À PIT

« Lorrainville, 18 juin 1916

« Bien cher père,

« Vous devez sans doute me trouver sans cœur de ne pas vous avoir répondu avant aujourd'hui, après m'avoir écrit une si belle lettre, si touchante, me donnant de si bons conseils, que j'ai déjà commencé à mettre en pratique, quoique je n'ai pas de reproche à me faire par rapport à la boisson; un conseil de père ne nuit jamais et je vois que je peux m'améliorer encore un peu. Je vous demande bien pardon d'avoir été si négligent. J'ai eu bien des occupations depuis que j'ai reçu votre lettre; nous avons fait beaucoup d'affaires ce printemps au magasin, ensuite, ma terre m'a donné assez de trouble; le mariage d'Alfred nous a aussi dérangé; ce pauvre Alfred, il est bien jeune; je regrette beaucoup qu'il ne vous ait pas écrit avant de se marier, c'est-à-dire, il vous avait écrit et il avait

confié sa lettre à Jos, pour la faire maller à Haileybury, et Jos l'a oubliée. Lorsqu'il s'est aperçu de cela, il était trop tard pour que vous la receviez avant son mariage. Je n'ai pas eu l'occasion de lui en parler depuis; il doit vous avoir écrit, je suppose. Il a pris une bonne personne; comme il était un peu éveillé, je crois qu'il fera mieux comme cela; il travaille maintenant chez Jos Legault, on a dû vous l'apprendre; il a l'air à bien s'y plaire.

« Je voyais sur une lettre, écrite à Éveline, je crois, que vous aviez été malade, comment êtes-vous maintenant? Bien j'espère; je comprends qu'à votre âge vous devez être souvent indisposé, surtout si vous travaillez fort. Vous êtes toujours employé pour votre même compagnie, je suppose; j'espère qu'ils ne vous donnent pas trop de misère.

« [...] Ma Germaine est allée se promener chez ses parents qui demeurent toujours aux États. Elle est partie du 6 juin et doit revenir vers le 15 juillet; cela va lui faire une belle promenade, elle a bien gagné cela; elle a été bien raisonnable. Je suis content de lui payer ce voyage; elle a amené avec elle sa petite Sylvia. Nous avons maintenant trois petits, Lucien, Sylvia et Henri; ils ont tous une bonne santé. Je voudrais que vous soyez proche, pour venir les voir, ils vous feraient certainement de belles caresses, puisqu'ils sont bien affectueux. J'étais si pressé la dernière fois que je vous ai écrit que j'ai omis de vous parler de ma femme et des enfants. [...]

« J'allais fermer ma lettre sans vous parler des élections que nous avons eues le 22 mai dernier. Nous avons souvent entendu nommer votre nom pour quelque temps. Si vous aviez été ici, et ne pas boire, vous auriez certainement été le député du Témiscamingue pour Québec. C'est Mons. T. Simard et J. D. Bastien de Ville-Marie, que vous avez très bien connus, qui ont fait la campagne. Comme

Mons. Simard était le député du gouvernement, il a été élu avec une grosse majorité. D'après ce que nous avons pu voir, si vous aviez été ici, vous auriez été élu par acclamation [...] et les électeurs des paroisses, excepté que Ville-Marie, ne voulaient pas d'un homme de Ville-Marie, ce qui vous aurait donné un grand avantage sur eux.

«Eh bien, cher papa, je vais fermer ma lettre; j'aurais encore bien des choses à vous dire, mais il se fait tard et il faut que je me lève matin. Je vous prie d'excuser ma lettre, j'écris à la hâte; il y a des fautes, et peut-être des erreurs; mais attendre d'avoir le temps d'écrire une bonne lettre, je ne pourrais pas écrire. Donc au revoir, et bon courage; je prie toujours le Bon Dieu pour vous afin qu'il vous conserve la santé et qu'il vous ramène auprès de nous avant longtemps.

«De votre fils affectueux.
Sylvio»



LETTRE DE JOSEPH-HERVÉ À PIT

«Lorrainville, 28 juin 1916

«Bien cher père,

«Je fus très heureux de recevoir la vôtre du 11 avril. Je suis un peu en retard pour y répondre. Nous avons été assez longtemps sans communications le printemps dernier et nous ne voulions pas maller nos lettres ici.

«Inutile de vous dire que nous fûmes très surpris et peïnés de voir que vous ne voulez pas revenir au Témiscamingue. Je vous assure que les gens sont bien loin de vous garder rancune car tous ceux avec

lesquels nous avons parlé de vous vous sont très sympathiques.

« Au sujet de ce que vous deviez aux membres de la famille, je vous prie de ne pas vous fatiguer avec cela car pour ma part je ne vous ai jamais compté en dette envers moi, bien loin de là. J'aurai beaucoup à faire pour remettre ce que j'ai reçu et je crois tous les autres comme moi. Quoiqu'ils aient d'assez nombreuse famille ils ne manquent pas d'occasions d'aider suivant leurs moyens; moi je suis encore garçon et les affaires vont assez bien de sorte que je puis faire plus qu'eux.

« Parlons de ces assurances, j'attendrai d'avoir une réponse avant de vous envoyer ces polices ainsi que les autres papiers que vous m'avez demandés. Car si vous étiez changé de place ceci pourrait s'égarer [...].

« Espérant vous lire sous peu je demeure votre fils très affectionné.

« Joseph-Hervé »



LETTRE DE PIT À SYLVIO

« 17 septembre 1916

« Mon cher Sylvio,

« Vous devez me trouver bien sans cœur d'être si longtemps sans vous donner de mes nouvelles, mais ceci est dû à ce que je pensais toujours partir d'ici, et j'attendais que ma décision soit faite pour vous écrire. Je dois te dire d'abord que le printemps dernier j'ai été malade pendant au-delà d'un mois, j'ai été un mois et demi sans travailler. Mon mal était dans le dos. Vers le

15 mai, j'ai repris le travail à mesurer les billots et mesurer le bois de sciage et en faire l'expédition toutes les semaines, et j'étais aussi conducteur du travail de chargement du bois. Je n'ai pas perdu une heure depuis, mais je suis toujours fatigué et ma plus grande fatigue se fait toujours sentir dans le dos et les jambes. Je persiste toujours à travailler pour m'amasser un peu d'argent pour me faire un chez-moi pour mes vieux jours. Je crois que, avant longtemps, je travaillerai pour moi-même; je préfère faire un effort à présent avant que d'être trop vieux, et ensuite avoir fini de servir les autres, et être mon maître chez moi.

«Je te ferai part de mes projets plus tard, quand tout ce que je projette sera réalisé. Tu trouveras dans la présente le chèque que tu m'as envoyé, signé à ton nom afin que tu puisses le retirer et en donner le produit à ta mère. Je l'ai signé de mon nom tout court parce que, vu que la cie Bellehumeur Limitée n'existe plus, j'ai cru que je ne devais pas mettre sa signature, mais si toutefois tu ne pouvais pas le retirer avec ma signature, tu m'en enverras un autre et je le signerai au nom de la compagnie.

«Pour ce qui est de Régis Alice, tu lui diras que je t'ai écrit et que j'ai parlé de sa terre, et que je t'ai dit que s'il voulait donner \$ 100.00 à ta mère, que j'étais prêt à lui remettre [...] et s'il se décide tu feras préparer les papiers nécessaires par le notaire Pellerin, et tu me les enverras toi-même. En faisant préparer ces papiers par le notaire, fais-les préparer comme si ma demeure était à Edmonton, Alta., car je ne veux pas que ni Alice, ni le notaire, ni personne d'autre sache où je suis. J'irai les signer à Edmonton.

«Germaine doit être de retour de sa belle promenade depuis déjà longtemps; j'espère qu'elle a eu bien du plaisir, ce sera pour elle un voyage dont elle se souviendra tout le reste de sa vie. Je suis bien content

que tu lui aies payé ce voyage ; peut-être que dans quelques années, si ce n'est pas bientôt, vous vous payerez un voyage ici tous les deux, toi et elle, si tes affaires continuent à bien aller. Je t'assure que ce serait aussi un voyage qui vaut la peine d'être fait par un jeune homme, et surtout pour un homme d'affaires.

« Tu me dis que tes affaires vont bien ; j'aimerais savoir si vous venez à bout de faire vos paiements au Dr. Aubin régulièrement. Philippe vient-il à bout de ses paiements de terre ? Aussi Alfred Larouche. Édouard Coutu est-il encore sur sa terre ? Est-il encore obligé de faire vivre ta tante Julienne, comment s'arrangent ses enfants ? Élie Bellehumeur est-il encore à Lorrainville ? Louis fait-il encore son métier de cordonnier ? Viateur reste-t-il sur son lot sur le chemin des Quinze ? Ce sont autant de choses que j'aimerais savoir.

« J'ai demandé à Jos certaines petites choses et à toute la famille vos portraits. Je trouve comme sœur Anne que tout prend bien du temps à venir, quoique je vous remercie beaucoup pour le portrait de vos deux petits ; ils ont l'air bien charmants ces chers petits ; mais j'aimerais bien à avoir les vôtres aussi, ainsi que ceux de toute ma famille ; je vois que c'est un sacrifice que je vous demande à tous, mais ce n'est pas une dépense si grande je crois pour que vous ne vous rendiez pas à mon désir. Cependant si je ne les reçois pas bientôt, je serai forcé à mon grand regret de cesser mes demandes.

« J'avais vu par les journaux le résultat de vos élections, et je peux te dire avec peine pour vous que je ne vous trouve pas riche en représentant au Québec. Cependant vous êtes encore mieux avec lui qu'avec Mr. Bastien parce qu'il est du côté du Gouvernement, mais à part cela [...]. Procule Ranger aurait renoncé à ses anciennes amours ; il avait déjà commencé avant mon

départ. Le comte de St-Laon doit être retourné en France, je suppose. Qui est à la tête du parti maintenant? Je t'assure que, quand bien même je serais encore au Témiscamingue, avec les idées que j'ai du monde aujourd'hui, et qu'on m'aurait offert la candidature, je les aurais tous remerciés. Je ne voudrais pas être député pour aucun argent quand bien même on m'élirait par acclamation; les honneurs sur cette misérable terre valent absolument rien, plus on en a plus c'est difficile de sauver son âme.»



LETTRE DE PIT À PHILIPPE

« 19 septembre 1916

« Mon cher Philippe,

« Tu me disais dans ta lettre du 16 juin dernier que tu avais été très longtemps sans m'écrire; tu vas peut-être penser que c'est pour me venger que moi aussi j'ai attendu trois grands mois pour y répondre; mais non, je ne suis pas vengeur du tout, c'est que j'ai été chargé d'ouvrage plus que je ne pouvais en faire depuis le printemps dernier; j'étais toujours si fatigué le soir que je ne pouvais pas me décider d'écrire et surtout que c'est assez difficile pour moi de le faire; quand bien même j'ai ma petite office à moi-même pour faire mes écritures, je ne sais pas si je suis trop aimable ou trop bon pour les hommes, tous les soirs mon office se remplit à tel point que je peux à peine faire les écritures nécessaires pour remplir mes devoirs d'état. Les veillées sont si longues ici l'été à la fin de juin, on peut lire nos journaux à 11 heures du soir à la clarté du jour, et toujours quand mes visiteurs se décident

d'aller se coucher, il est aussi temps pour moi de prendre mon repos. Mais chose curieuse, l'hiver les jours sont plus courts que chez vous. À l'heure actuelle, les jours sont à peu près de même durée que chez vous. Quand il est midi chez vous, ici il n'est que 10 heures du matin; peut-être ces quelques renseignements t'intéresseront.

«Tu me dis avoir semé 108 minots de grains en bonne condition; tu devrais achever de faire tes récoltes à présent; j'espère qu'elle est abondante. Chose certaine, le prix des grains sera très élevé cette année. Gardes-tu encore beaucoup de bêtes à cornes? As-tu de bons chevaux? Élèves-tu plusieurs cochons? Il s'en élève beaucoup par ici autour de Morinville. Les cultivateurs qui vendent 100 à 150 cochons par an ne sont pas rares. De ce temps-ci, les cultivateurs vendent 10 3/4 ¢ la livre sur pieds; leurs terrains se prêtent très bien à l'élevage du cochon; c'est presque toute de la terre noire à une profondeur de un à quatre pieds. Ils ont des charrues qui labourent de 18 à 20 pouces de large et à 2 oreilles; ils mettent de 4 à 8 chevaux. Tu peux t'imaginer s'ils virent un morceau par jour. Comme cette terre est trop riche pour toutes les sortes de grains, ils sèment beaucoup d'avoine et d'orge, et c'est avec cette orge qu'ils font leurs engrais. Il se récolte du foin, du mil aussi en abondance, mais je n'ai pas vu de trèfle du tout, ni de pois. C'est curieux comme les légumes viennent gros: les patates, les choux, les carottes, les betteraves, les oignons et les choux de siam ou les navets.

«Je change de sujet un peu vite, dis-moi donc quand tu m'écriras si Ben Boulianne tient encore son petit magasin; il commençait à traîner les ailes quand je suis parti; a-t-il encore toujours son fils avec lui? J'ai vu par les journaux qu'Albert Guay avait été nommé agent des terres de la Couronne. Que fait Tremblay à présent? J'ai aussi lu dans les journaux le grand feu du nouvel Ontario, j'ai vu qu'il y

avait beaucoup de monde de brûlé; comme je sais qu'il y a plusieurs membres de la famille Larouche de l'autre côté du lac, j'entretiens des craintes sur eux. J'ose espérer que personne d'entre eux n'a trop souffert de ce grand feu...»



LETTRE DE SYLVIO À PIT

«Lorrainville, 8 octobre 1916

«Bien cher papa,

«Je réponds à votre lettre qu'il m'a tant fait plaisir de recevoir, car je commençais à perdre espérance; mais quelle joie lorsqu'en revenant d'un voyage dans l'Ontario, Jos m'apporte cette lettre. [...]

«Je ne suis pas allé à Haileybury depuis que j'ai reçu votre lettre, pour faire changer le chèque que vous m'avez signé. Je crois qu'il est correct.

«J'ai vu Mons. R. Alice, et lui ai proposé le marché en question; il ne s'est pas fait prier pour accepter. Quoiqu'il ne me l'a pas dit, il m'a paru bien content. Il voudrait bien que vous lui écriviez vous-même; en attendant, il me prie de vous offrir ses plus sincères sympathies. Je vous envoie en même temps que cette lettre l'acte que j'ai fait préparer par le notaire Pellerin, tel que vous me l'avez demandé. Je n'ai donné aucune adresse, comme cela vous pourrez aller le signer où vous voudrez. Je vous assure que maman n'est pas fâchée, cela va lui aider à habiller ses petits enfants, car quoique elle a tout ce qu'elle veut au magasin, elle est toujours gênée.

«Germaine est de retour de son voyage depuis le 6 août; elle a fait un beau voyage; elle a ramené avec

elle sa sœur Rosia ; elle enseigne la classe dans le rang 8. Maintenant, ce sera à mon tour d'aller faire un voyage, et je me propose bien d'aller vous voir, lorsque mes moyens me le permettront. Je ne sais quand, car nos dépenses sont bien fortes, et avec les paiements que nous avons à faire, il faut toujours y penser.

« [...] Les affaires en général vont bien, tout se vend bien cher ; les cultivateurs ont tous de l'argent. Ce qui nous cause plus de difficultés, c'est nos communications ; nous avons toutes les misères à faire traverser nos produits, ce qui nous nuit beaucoup, dans notre commerce.

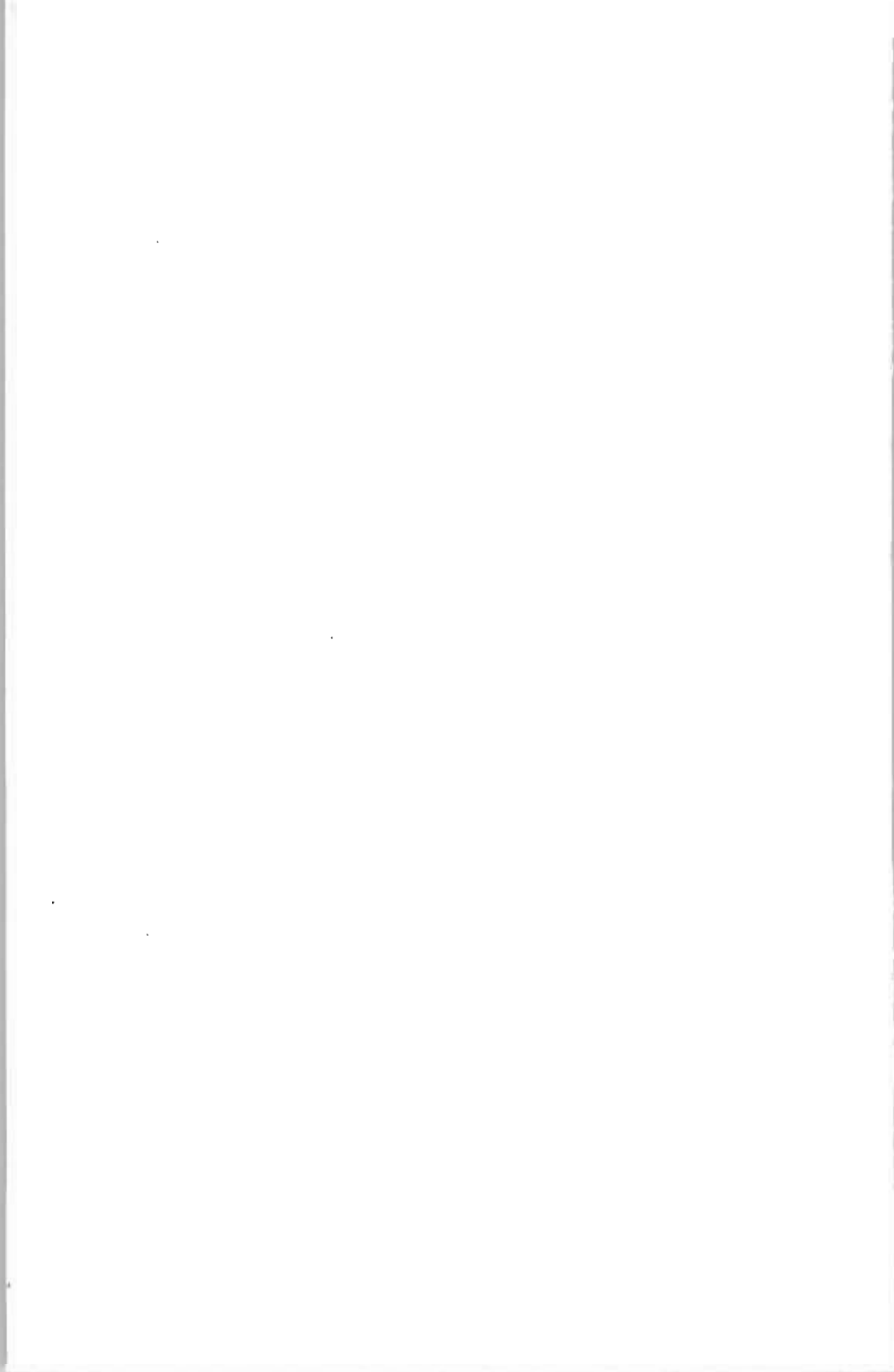
« Maintenant, il faut que je vous parle de notre député Mons. Simard ; il a bien fait son devoir depuis qu'il a été élu, il nous a obtenu assez d'argent. On parle d'avoir des élections, pour Ottawa, bientôt. Je ne sais pas qui nous allons avoir pour député ; je crois que c'est Mons. Cahil, on dit que c'est l'homme du gouvernement. P. Ranger ne s'occupe de rien. C'est Mons. A. Grignon qui est président de l'association libérale, et Mons. Jules Dumais secrétaire. Que pensez-vous de cela ? Ne croyez-vous pas que c'est une honte pour le parti ?

« Mons. de St-Laon est toujours en France. Tant qu'à moi, je n'ai aucune position publique et je ne veux pas en avoir. J'ai assez de mes affaires à moi.

« [...] Je suis obligé de terminer, il faut que j'aille prendre le bateau pour Haileybury ce soir, et je voudrais maller cette lettre. Je vous prie d'excuser l'écriture et les fautes. J'oublie certainement des choses que j'aurais voulu vous dire, ce sera pour une autre fois. Germaine se joint à moi pour vous présenter ses meilleures amitiés.

« De votre fils affectueux,
Sylvio. »





VIII

Pit s'installe

Pit n'a pas encore reçu toutes les photos des siens, même s'il revient régulièrement à la charge. Il faut se souvenir que les gens ne possédaient pas d'appareils photo à l'époque. Ils devaient donc se rendre en famille à Ville-Marie, chez le seul photographe du comté qui parfois n'était pas chez lui. Et tout cela en voiture à cheval, évidemment.

Au cours de l'été, Pit a mijoté des projets dont il n'a pas voulu parler tout de suite. Puis, il fait part de ses réalisations dans une lettre à Éva, à la fin de novembre. Il a l'air tout heureux dans ses nouveaux quartiers, en attendant la période plus nostalgique des Fêtes.



LETTRE DE PIT À ÉVA

« Eunice, Alberta 26 novembre 1916

« À ma chère Éva,

« [...] la nomination de votre vénérable curé comme vicaire général du diocèse de Témiscamingue a été pour moi une agréable surprise. Ce bon prêtre est véritablement taillé pour faire un saint évêque; et je crois que dans un avenir assez rapproché, le vicariat apostolique du Témiscamingue, allant en s'agrandissant d'année en

année, sera de nouveau divisé en deux parties: le côté d'Ontario restera à Mgr Latulipe et le côté de Québec sera l'héritage de Mgr Geoffroy. Si tu savais comme je vous trouve tous heureux d'avoir un pareil curé.

«Je passe de ce sujet à un autre; tu me demandais une longue lettre, jusqu'à présent il ne m'était pas facile d'écrire longuement sans toujours écrire la même chose, mais cette fois-ci, j'ai du nouveau à t'apprendre. Je t'écris de chez moi, c.-à-d. dans ma maison à moi-même. J'ai abandonné la compagnie à bois le 9 octobre au soir, et j'ai engagé quatre hommes, un cuisinier et deux menuisiers, avec un autre homme, et je me suis bâti une belle petite maison, bien couverte en bardeaux de première classe, avec cheminée en brique, et très bien finie tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Le dehors est fini en clapboard, et le dedans est fini comme votre presbytère, bien crépi, avec plancher doublé en bois franc comme était mon magasin; belle porte et beaux châssis. Je n'ai plus que la peinture à mettre pour qu'elle soit entièrement finie; elle est très chic et très chaude. Je me suis fait faire une armoire comme celle que j'avais dans mon ancienne cuisine, ainsi qu'un bureau de toilette. Je me suis creusé une belle cave, et ajouté à cela un bon puits à environ 30 pieds de la maison, avec la meilleure eau du Canada. Je me suis aussi bâti une écurie en bois rond de 14 x 20 pieds bien éclairée et bien ventilée, dans laquelle je garde 18 poules. C'est pour moi un grand désennui. Je me suis acheté tout ce qu'il me fallait comme ménage dans la maison ainsi que tous les ustensiles nécessaires à la cuisine. Depuis que je suis parti, j'ai toujours couché sur le dur, j'ai maintenant un lit simple à spring avec matelas, et enfin tout l'outillage nécessaire à un colon qui ouvre une terre. Bien entendu je n'ai pas encore de chevaux ni de machines agricoles puisque je

n'en ai pas encore de besoin. Tu ne saurais jamais croire comme je me trouve heureux. Je suis entré dans ma nouvelle demeure le 2 novembre au soir, et depuis je reste seul. Je croyais beaucoup m'ennuyer, mais on s'habitue vite. Si je n'étais pas privé de vous voir, mon bonheur serait parfait. Cela me rappelle le temps que j'ai ouvert ma terre au Témiscamingue. Je travaille quand je veux, mange ce que je veux et quand je veux et personne à plaire ni à déplaire...

« Je réussis très bien à préparer mes aliments culinaires; il n'y a que la viande à tourtière que je ne sais pas assaisonner. Je voudrais bien que tu me le dises sur ta prochaine lettre et comment préparer une farce pour mettre dans une volaille. J'ai aussi une autre faveur à te demander, pas vos portraits car ce serait en vain, mais bien celle de me préparer un arbre de famille: les dates de naissance de chacun de mes enfants, dates de la mort si tu peux me la donner des petits disparus ainsi que la date de mariage de ceux-là qui sont mariés, et tâche donc de m'écrire bientôt et souvent. Tes lettres sont si bien écrites que j'aime à les lire; je ne reçois pas de lettres souvent des membres de ma famille; il me semble que vous ne devez pas attendre chacun une réponse avant de m'écrire; du moment que j'écris à l'un de vous ça doit comprendre toute la famille. J'ai écrit à Israël le 15 avril dernier et il ne m'a pas encore répondu. J'ai aussi écrit à Marie-Rose le 27 avril et elle non plus ne m'a pas répondu. J'écrivais la veille c.-à-d. le 26 avril à cette pauvre Éveline, mais elle a été si malade cette chère petite que je ne peux pas la blâmer de ne pas avoir répondu. Cependant, comme on me dit qu'elle prend du mieux, il me semble qu'elle pourrait bien écrire à présent. Dis-moi donc sur ta prochaine lettre quelle a été sa maladie; on m'a dit qu'elle était malade, mais jamais ce

qu'elle avait. Espérant que vous jouissez tous d'une bonne santé et qu'Alfred fait toujours de l'argent, de ton père qui vous aime toujours,

«Jos Bellehumeur»



LETTRE DE PIT À ANNA

«Eunice, Alberta, 17 décembre 1916

«Ma bonne Anna,

«Comme il est bien doux pour moi de pouvoir m'entretenir avec toi pour quelques instants sur ce papier. Jamais tu ne pourras comprendre ce que sont des enfants bien-aimés au cœur d'un père. Il est vrai que je me suis très éloigné de vous, mais mon cœur est toujours avec vous; il me semble vous avoir tous présents à mon esprit, à chaque instant du jour. Je vous vois tous tour à tour, grands comme petits; je vois ces jeunes faisant leurs petits gestes enfantins, et les grands, il me semble m'entretenant avec eux souvent sur différents sujets, surtout à l'approche de ce beau jour qu'on appelle le jour de l'an, que toutes les familles s'unissent pour se réjouir.

«En jetant les yeux sur les années passées, quand le jour de l'an matin je vous voyais tous assis à ma table, la figure rayonnante de joie, tantôt conversant ensemble, tantôt chantant gaiement, comme mon bonheur était grand, comme les choses ont bien changé, et comme il faut payer cher ses égarements. Si tu savais ce qu'il faut de courage pour supporter toutes ces choses-là; il me semble qu'il y a au-delà d'un siècle que je suis séparé de vous; cependant mon amour pour vous tous est plus ardent que

jamais ; tous les battements de mon cœur ne sont que pour vous. Pour la troisième fois depuis mon départ je vois l'approche de ce beau jour avec peine, car pour moi c'est le jour le plus triste de l'année. Les deux jours de l'an passés, le matin en m'éveillant j'offrais mon cœur au Bon Dieu et même avant de faire ma prière du matin, je vous bénissais tous du fond de mon pauvre cœur, et je demandais au Dieu des miséricordes de répandre ses plus grandes bénédictions sur vous tous, de vous faire la grâce de réussir dans toutes vos entreprises, de bien vous accorder ensemble comme vous l'avez toujours fait dans le passé, d'être bons pour votre mère, comme vous l'avez toujours été et que vous fassiez toujours tout en votre pouvoir pour la rendre heureuse. En un mot que vous soyez avant tout de bons chrétiens charitables pour les pauvres, et reconnaissants pour tous vos bienfaiteurs.

« Et ensuite je passais le reste de la journée plongé dans la douleur et accablé de remords, je voyais tout l'argent que j'ai dépensé follement pour cette maudite boisson. Ah ! si j'avais écouté les avis salutaires que me donnait notre bon clergé, je ne serais pas dans la position où je me trouve. Il n'y a plus rien d'attrayant pour moi sur cette terre. Je peux à peine sourire ; souvent quelqu'un me parle, et je ne sais quoi leur répondre, parce que je ne porte pas d'attention à ce qu'ils me disent ; et vous qui avez toujours été bons, je sais ce que vous devez souffrir aussi de votre côté ; mais comme il y a pas de votre faute, je vous prie de me ranger dans l'oubli, au moins pour ce grand jour de fête pour les familles canadiennes et catholiques, et de vous réjouir autant que vous le pourrez.

« Comme c'est la coutume de se faire réciproquement des étrennes ce jour-là, je demanderais à tous les membres de ma famille, qui auront le bonheur d'assister à la sainte messe le jour de l'an matin, de faire pour moi

au moins une petite prière et de demander au Bon Dieu qu'il me donne les moyens de faire de l'argent pour payer ces misérables dettes et surtout pour qu'il me pardonne mes fautes passées afin qu'au moins, si je n'ai pas le bonheur de vous revoir sur la terre, je puisse vous revoir au ciel.

« En te parlant d'étrennes, comme il y a déjà longtemps que je n'ai pas donné les cinq sous traditionnels à mes petits, j'aimerais beaucoup qu'ils aient quelques sous sur l'argent que vous devez recevoir d'Allice, et cela en souvenir de moi, afin qu'ils sachent que je ne les oublie pas. Je serais bien peiné si Sylvio consentait à accepter moins que \$ 100.00 d'Allice car pour faire signer des témoins devant un notaire, j'ai dû aller à Edmonton, voyage qui m'a coûté \$ 12.00 en argent à part mon temps. Avant de te quitter, je tiens à te dire que je réitère mes souhaits des années passées [...]. J'ai été obligé de t'écrire au crayon, mes plumes sont toutes rouillées et inserviables.

« De ton père qui vous aime toujours. »



La vie reprend son cours

La solitude de sa nouvelle maison pèse lourd au vieil homme retiré dans l'Ouest, surtout durant le temps des Fêtes. Il ne peut guère en être autrement: quel contraste avec les grandes et multiples rencontres familiales qu'il a connues! Comme j'aurais le goût de lui tenir compagnie! Il était tellement avide des lettres de ses enfants que j'aurais envie de lui écrire à mon tour. Et pourquoi pas?

Cher grand papa,

Vous ne me connaissez pas, mais moi je viens de vous découvrir et je ne peux m'empêcher, à travers le temps et l'espace, de vous dire combien vos lettres et votre vie m'ont atteint. Et si c'était possible, j'aimerais vous apporter un peu de réconfort.

Vous avez l'air de trouver le temps bien long, seul dans votre maison, en plein mois de décembre. Autant ce devait être une grande joie d'entrer dans votre petit home, au début de novembre, de coucher enfin dans un vrai lit, de faire votre popote à votre goût, de manger quand ça vous plaît, sans avoir à supporter toujours plein de gens autour, autant vous devez vous sentir isolé, une fois l'hiver bien installé, à deux milles du premier voisin.

La description que vous faites de votre nouvelle maison me fait deviner jusqu'à quel point vous avez dû

trouver pénible de n'avoir pas de chez-vous, de n'avoir que l'« office » du chantier comme lieu de séjour, après avoir vécu dans une si belle maison à Lorrainville.

Même si vous aviez laissé votre poste d'agent de chantier, j'ai soupçonné rapidement que vous ne vous sauveriez pas plus loin. D'abord, quand vous avez dit que vous attendriez de recevoir les photos de tous les enfants, puis quand vous avez écrit à tous et que les échanges de lettres ont commencé sans que cela pose problème. Maintenant que vous avez bâti maison, je suis sûr que vous allez rester là assez longtemps, le temps de donner de la valeur à votre terre, pour vous construire un bon capital.

Ce doit être une grande satisfaction pour vous d'être parvenu où vous en êtes, après être arrivé là à moitié défait, obligé de tout recommencer à zéro. En deux ans et demi, se faire un nom, gagner la confiance de la compagnie et des hommes, s'établir sur une terre et bâtir sa maison, l'équiper et pouvoir attendre la fin de l'hiver avant de reprendre le travail, et ce sans contracter aucune dette... Chapeau!

Mais chapeau surtout pour être parti. Après avoir nagé dans l'argent, après avoir connu la considération de l'entourage et le sentiment d'exercer une influence sur le cours des événements dans la communauté, se sentir peu à peu dégringoler sans être capable de réagir, alors que tout le monde autour condamne l'individu qui manque de volonté, qui n'a pas de cœur, qui abandonne sa famille dans la misère, qui n'a plus le sens de l'honneur, etc. Un tunnel sans issue. Et vous en êtes sorti.

Le remords semble vous ronger encore; le remords d'avoir gaspillé tant d'argent, le remords d'avoir terni votre réputation, d'avoir brisé votre vie familiale, tout cela vous poursuit encore.

Mais savourez plutôt la satisfaction d'avoir remonté la pente. Savourez les nouveaux liens établis avec vos enfants, même s'ils vous manquent beaucoup. Dites-vous que vous leur laissez probablement beaucoup plus que vous ne le pensez.

Grand-papa, vous dites: *Ce qui vous occupe le plus, j'en suis certain, c'est de penser que peut-être je vis dans la débauche.* Ce que je comprends, c'est que vous n'avez pas toujours été un ange. Je soupçonne que vous aimiez la vie et ses plaisirs. Et je soupçonne aussi que des mauvaises langues ont rapporté à Égérie toutes sortes d'écarts de conduite, réels ou inventés, que vous auriez commis.

Mais dites-vous bien que, même si je ne vous connais que par ces lettres, j'éprouve les mêmes sentiments que vos enfants envers vous. Tout le monde vous aime. À part Égérie peut-être ? Ça, il faudrait en reparler.

J'espère qu'Éva vous a dit comment assaisonner votre viande à tourtière. Sinon, je pourrais vous dépanner. J'ai commencé à cuisiner un peu il y a quelques années. Il me semble qu'un homme devient plus autonome quand il réussit de façon convenable à se débrouiller dans un domaine si vital. Je pourrais vous suggérer beaucoup d'autres recettes, même si les habitudes alimentaires ont passablement changé depuis votre temps. Pour ce qui est de la farce pour la volaille, je n'en ai jamais fait encore. Je trouve que vous êtes bien précautionneux. Ce doit être parce que vous avez l'intention d'inviter des gens chez vous à l'occasion des Fêtes et que vous voulez être à la hauteur. On aurait du plaisir à préparer cela ensemble.

Je ne peux terminer sans penser aux Fêtes que vous passerez encore seul pour la troisième année, en vous imaginant les rencontres familiales passées et celles qui se tiendront cette année. Je vous comprends, car j'ai connu cela aussi, et à plusieurs reprises. Vous savez, j'ap-

partenais jadis à une congrégation religieuse et, à Noël, j'allais aider les autres prêtres dans les paroisses. Après d'interminables et ennuyeuses séances de confession, parce que le curé de la place s'esquivait pour faire tout autre chose et parce que les gens en profitaient pour venir vider leur sac auprès d'un étranger, après un sermon que plusieurs n'avaient guère envie d'écouter, après deux messes d'affilée avec du chant qui s'étirait, je me retrouvais au presbytère avec pour seule compagnie un vieux curé fatigué lui aussi qui enfilait son morceau de tourtière et qui allait se coucher parce qu'il avait encore des messes à dire le lendemain matin. Les Noëls étaient la plupart du temps les jours les plus pénibles de l'année. J'imagine ce que vous allez encore vivre sous peu, seul dans votre cachette en Alberta, loin de tous les vôtres qui célèbrent les Fêtes.

Je sais bien que vous ne me répondrez pas, que vous ne me lirez même pas, mais j'avais quand même le goût de vous causer un peu.

À bientôt.



Dans sa lettre du 10 janvier 1917, Éveline évoque ce qui s'est passé dans la famille.



«[...] D'abord, à Noël nous sommes allés à la messe à Ville-Marie et avons pris le dîner chez monsieur Bastien où toute la famille Legault était rassemblée. Au jour de l'an nous sommes allés prendre le dîner chez maman, il n'y avait que chez Sylvio qui manquait; le mercredi, c'est-à-dire le 3, chez Alfred Larouche donnait le souper,

toute la parenté des deux côtés y était, à l'exception de Sylvio encore, et le jour des Rois, c'était bien à notre tour à recevoir les autres, n'est-ce pas? Et nous avons encore été plus chanceux que les autres, car personne ne manquait. Nous avons eu une belle partie de Euchre, du chant, des jeux et tout le monde est retourné à leur demeure vers trois heures du matin. »



Après les Fêtes, Marie-Rose est entrée au couvent. Elle avait obtenu son diplôme élémentaire d'enseignante, avait exercé son métier quelques mois à Lorrainville, puis à dix-sept ans, elle s'en est allée à Ottawa, chez les sœurs grises de la Croix, où elle fera une longue carrière en enseignement du piano et du chant. Elle avait écrit une première lettre que son père avait reçue le jour de sa fête, le 25 avril 1916. À la fin de décembre, elle lui annonce son entrée au couvent et lui écrit de nouveau du noviciat, le 31 janvier. On apprend cela dans les lettres de Pit aux autres membres de la famille. On y apprend aussi que Rose lui a écrit souvent. Pourtant, de toute cette correspondance, on n'a qu'une lettre sans importance, de Pit à sa fille. Je suppose que ma tante Rose a retiré ses lettres de la boîte de carton de son père et qu'elle a tout détruit. Jusqu'à sa mort, elle a été très préoccupée du «salut de l'âme de son père», «pour qui elle a offert sa vie», disait-elle. Plutôt curieuse et hardie dans ses inquisitions, je ne serais pas surpris qu'elle ait posé bien des questions à son père et qu'elle ne souhaitait pas que ces lettres circulent dans la famille.

La vie reprend son cours normal. Pit a enfin le temps d'écrire à Alfred, à Sylvio, à Joseph-Hervé, etc. On voit que le commerçant refait surface.



LETTRE DE PIT À ALFRED

« Eunice, Alberta, 11 janvier 1917

« Mon cher fils,

« Tu dois bien me trouver sans cœur de ne pas t'avoir écrit plus tôt. Comme tu le sais, j'ai passé l'été dernier engagé à un travail qui était au-delà de mes forces, je pourrais dire ; je ne pouvais pas écrire facilement, et ensuite comme tu dois l'avoir appris, je me suis bâti une maison, bien décidé d'ouvrir une terre. J'ai toujours été très occupé depuis ; une autre raison qui me faisait retarder, c'est que j'attendais d'être bien décidé à bâtir avant de t'écrire, vu que la coutume, quand un père marie un de ses fils, est de lui offrir un cadeau, si je n'avais pas bâti, je t'en aurais certainement fait un, ainsi qu'à cette chère petite Marie-Rose qui doit partir très pauvre pour s'en aller au couvent. Mais à mon âge, quand on est obligé de gagner l'argent à travailler à salaire, et surtout que j'ai mal au dos continuellement, cela m'occupe et me fait penser que je peux manquer d'un jour à l'autre et devenir incapable de gagner ma vie, la prudence me force à garder le peu que je gagne pour mes vieux jours. Si je n'avais pas bâti, j'aurais certainement fait quelque chose pour toi et Rose. Cependant si Dieu me conserve la santé, peut-être que plus tard je pourrai vous aider parce que je crois avoir une place d'avenir, c.-à-d. qui va prendre de la valeur très vite : imagine-toi, une très belle terre de 160 acres, pas trop difficile à défricher et à 100 pas d'une station de chemin de fer, proche d'une belle rivière très poissonneuse, et à proximité de la capitale de notre province, il ne peut se faire autrement que la place va prendre de l'importance

très vite. J'aurais pu prendre une terre en prairie si j'avais voulu aller quatre milles plus loin, mais j'ai préféré défricher celle-là et être près des chars, c'est sur la ligne la plus importante de l'Alberta, je crois.

«La nouvelle de ton mariage m'a en effet beaucoup surpris; j'étais loin de m'attendre à pareille nouvelle. Je ne savais seulement pas si tu avais cessé de porter la culotte courte, et faire le grand garçon; tout de même, puisque tu as trouvé la personne qui te convenait, tu as bien fait de ne pas perdre l'occasion. J'ai toujours été d'opinion qu'un garçon pauvre devait se marier jeune; ça lui ôte l'idée de voyager, et par conséquent, en restant toujours à la même place, et en travaillant toujours, et en économisant son argent, on arrive toujours à se faire un chez-soi. Tu as l'avantage que bien d'autres jeunes gens n'ont pas, tu possèdes un peu d'instruction, et un peu d'expérience dans le commerce, cela te donne l'avantage de gagner ta vie sans être assujéti au travail lourd, comme bien d'autres jeunes gens sont obligés de le faire. Si tu te conduis bien et que tu es honnête dans toutes les transactions, tu finiras par avoir la confiance de tes patrons et des clients, chose indispensable pour un homme d'affaires, et tu pourras pas faire autrement que d'arriver à ton but. Regarde quand je suis arrivé au Témiscamingue, je n'avais pas un sou et trois enfants à nourrir, et les temps étaient bien plus difficiles qu'à présent. Tout ce qu'il te faut, c'est du courage; être économe, prudent et honnête, et dans quelques années, tu pourras certainement partir un magasin à ton compte.

«J'ose espérer que ta réponse ne se fera pas trop attendre et que tu m'enverras vos portraits, afin que je puisse voir la figure de la compagne que le Bon Dieu t'a donnée. Quoique je n'ai pas le bonheur de la connaître, ne

manque pas de lui dire qu'elle a déjà une place dans mon cœur et ne manque pas non plus de l'embrasser bien fort pour moi et lui présenter mes meilleures amitiés ainsi qu'à toi-même. Veuillez agréer mes meilleurs vœux pour votre bonheur et vos succès d'avenir; je n'ai pas oublié le jour que j'ai appris que tu te mariais de demander à Dieu de veiller sur vous et de répandre ses plus grandes bénédictions sur vous et votre postérité, qu'il vous fasse la grâce de toujours vivre en paix et en harmonie; c'est le plus grand bonheur que des époux peuvent avoir sur cette terre.

« Dis donc à cette pauvre Éveline qu'elle m'écrive si elle peut le faire. Si elle ne peut pas, eh bien, qu'elle fasse écrire son mari. J'aimerais avoir de ses nouvelles, j'espère qu'elle prend toujours du mieux. De ton père qui vous aime.

« Jos Bellehumeur

« P.-S. Veuillez présenter à Jos Legault ainsi qu'à Éveline mes meilleurs souhaits de bonne année ainsi que mes meilleures amitiés. »



LETTRE DE PIT À SYLVIO

« Eunice, Alberta, 21 janvier 1917

« Mon cher fils,

« En réponse à ta lettre en date du 8 octobre dernier et à celle du 5 janvier courant dans laquelle je m'attendais d'avoir des nouvelles d'Alice, as-tu fait le contrat avec lui? A-t-il versé les \$ 100.00 à ta mère et à quelle date l'a-t-elle eu avant le jour de l'an? Tu ne me parles pas

non plus du chèque que je t'avais envoyé; as-tu retiré cet argent? Ce sont des choses que j'aimerais bien à savoir. Tu me dis être rendu à Haileybury pour l'hiver et peut-être y rester, es-tu là seulement pour vendre du foin et autres produits des cultivateurs ou bien tiens-tu une épicerie pour vendre aux gens du côté de Québec? Tu ferais certainement de l'argent.

« Tu me dis avoir besoin de quelques chars d'avoine; je regrette beaucoup de ne pas avoir su cela avant de dépenser mes économies sur ma terre. J'avais assez d'argent d'amassé que j'aurais pu moi-même acheter de l'avoine et te l'expédier, il y en a beaucoup autour de Morinville, et elle t'aurait coûté beaucoup moins cher que d'acheter des compagnies, qui prennent toujours de gros profits. Il en serait de même pour le poisson, il se vend très bon marché ici; le poisson blanc qui est de qualité supérieure, je suis certain que, en faisant tes tournées, tu pourrais en vendre de très grandes quantités ainsi que du brochet. Il est trop tard pour cette année, vu que ça prendrait un peu de temps pour s'organiser, mais une autre année, si tu penses que tu pourrais en placer un char, tu pourrais me le laisser à savoir assez à bonne heure, et je pourrai m'avoir un associé qui a de l'argent et nous pourrions te fournir toute l'avoine et tout le poisson que tu auras de besoin; quand bien même tu ne prendrais pas un char de poisson, au moins tout ce que tu penseras vendre; on pourra te l'envoyer par aussi petite quantité que tu le voudras. À propos, demande donc à l'agent de votre station combien serait le fret par 100 livres pour du poisson gelé qui serait mis dans des boîtes de bois, et disons qui serait expédié d'Edmonton. Voici l'adresse des élevateurs où tu peux t'adresser pour avoir de l'avoine: Gillespie Elevator, Co., Edmonton, Alta., et

The Alberta United Farmers Cooperative Elevator, Co., Alberta. L'avoine est coté à Edmonton de 38 1/2 à 44 1/2 suivant sa qualité. En sachant combien coûte le fret, tu pourras te rendre compte combien ils prennent de bénéfices sur toi. Il y a un Canadien français à Morinville que je connais très bien et est très honnête, qui a expédié plusieurs chars d'avoine à Montréal l'automne dernier; il se nomme Joseph Gibeau, c'est le beau-frère de mon premier bourgeois dans l'Alberta; tu pourrais peut-être t'adresser à lui; mais pour que ça aille plus vite, si tu achetais de lui, tu pourrais lui demander son prix, à Morinville, car je ne crois pas qu'il soit renseigné sur le prix du fret. Tu le saurais à Haileybury. Morinville n'est qu'à 22 milles d'Edmonton. Si tu la veux dans des sacs et pesée, il faudrait aussi lui demander cela, en lui écrivant; ça peut faire une différence dans le prix, vu qu'il faut acheter des sacs et les remplir.

«Tu me disais dans ta lettre du mois d'octobre dernier qu'à présent, ça serait à ton tour de faire un voyage et que tu te proposais de venir me voir. Je serais bien content, mais quand bien même j'ai bien hâte de te voir, je préférerais que tu ne viennes pas avant l'été de 1918, vu que je crois être obligé de travailler en dehors de chez moi encore l'été prochain. Il me faut me gagner des chevaux et des bêtes à cornes si je veux faire un cultivateur, et je serai mieux en mesure de te recevoir; tout de même, viens quand tu voudras, tu comprends que je serai toujours des plus heureux d'avoir la visite d'un membre de ma famille.

«Je compte recevoir vos portraits par le retour de la malle, vous n'avez plus d'excuses à présent que vous restez à Haileybury. Mille baisers à ta femme et tes petits et recevez mes vœux les plus sincères de santé, de progrès

et de bonheur, pour l'année qui vient de commencer. De ton père qui vous aime toujours.

« Jos Bellehumeur »



LETTRE DE PIT À JOSEPH-HERVÉ

« Eunice, Alberta, 1^{er} février 1917

« Mon cher fils,

« [...] Je prends un repos bien mérité; comme j'ai un chez-moi à présent, là où je me plais beaucoup et vu que les froids d'hiver sont si durs à supporter pour un homme de mon âge, j'ai pensé que je passerais l'hiver chez moi. Je ne fais absolument rien. J'ai fait mon bois d'hiver l'automne et maintenant j'ai qu'à l'entrer dans la maison pour me chauffer et faire ma petite cuisine, et soigner mes poules qui m'ont déjà pondu 45 œufs depuis le jour de l'an. Cela me fait une grande douceur. Je suis tellement gras que je ne sais pas comment je ferai pour reprendre l'ouvrage au printemps. J'ai intention de recommencer à travailler au moulin vers le 1^{er} mars, et y passer l'été, voilà trois fois qu'ils viennent pour me chercher depuis deux mois. J'aurai plus cher cette année que l'an dernier; je compte travailler encore là tout l'été et je crois que si rien ne m'arrive, ça sera le reste de mes misères; ensuite je compte ne plus servir les autres, je crois que je pourrai faire une bonne vie tranquille chez moi. J'ai déjà quelques acres de terre prêtes à ensemercer au printemps; l'argent que je vais gagner est pour m'acheter des animaux. J'ai refusé plusieurs bonnes chances, si j'avais voulu me mettre encore dans le

commerce, mais à quoi bon me donner tant de troubles et d'inquiétudes, tandis que je peux vivre très bien et si tranquille. On m'a offert de tenir le bureau de poste à Jarvie là où j'ai ma terre; c'est à huit milles d'Eunice. Mais j'ai refusé. Peut-être qu'une autre année si l'occasion m'est encore offerte, je l'accepterai. Cela seul me ferait vivre presque. Je prendrais la malle aux chars et l'apporterais chez moi, distance de 100 verges, mais qui est toujours considérée comme un mille vu que les postillons n'ont pas de fractions de mille. Alors j'aurais pour cela et tenir le bureau qui ne serait pas important pour quelques années \$ 100.00 par année, et cela ne m'empêcherait pas de faire mes petits travaux sur ma terre.

«Je change de sujet. Sylvio ne m'a pas parlé d'Allice du tout. [...] cela me paraît tout à fait curieux que Sylvio abandonne le magasin; il me semble que ça devrait être sa plus grande préoccupation, vu que votre magasin est assez important pour vous employer tous les deux avec avantage, il me semble. Je t'écris un peu à la hâte, car je dois partir pour Morinville à chaque instant; j'attends les chars qui sont dus maintenant. Tu embrasseras toute la maisonnée pour moi. Avec mes meilleurs souhaits de bonne année.

«Je demeure pour la vie,
ton père.»



X

L'hiver est tranquille, mais...

C'est le premier hiver que Pit passe seul. Il savoure sa tranquillité. Mais la solitude semble propice aux états dépressifs. Il se vide le cœur dans une lettre à Éva.



LETTRE DE PIT À ÉVA

«Eunice, Alberta, 20 février 1917

«Ma chère Éva,

«Comme j'étais heureux de recevoir ta belle lettre du 27 décembre dernier. Elle m'est arrivée le jour des Rois au soir, en même temps que celle de Marie-Rose, qui me faisait part de ses projets d'avenir, qui sont déjà réalisés. Elle m'a écrit du noviciat le 31 janvier dernier [...]. Je dois quitter ma demeure vers le 15 mars prochain pour aller travailler dans un moulin à scie à un endroit appelé Smith, à une distance d'environ 60 milles de chez moi, mais sur la même ligne de chemin de fer (nous faisons le trajet en char dans l'espace de quatre heures), pour être le grand commis pour les chantiers et le moulin. Si j'ai ce travail j'aurai \$ 4.00 par jour et nourri. Le bourgeois pour qui j'ai travaillé l'an dernier est venu plusieurs fois pour que je retourne travailler pour lui; mais comme l'autre compagnie est beaucoup plus grosse et plus riche,

et qu'ils me donnent un meilleur salaire, je change de place. Je crois que si je passe l'été là, je resterai sur ma terre, je n'aurai plus de besoin de travailler pour personne ensuite.

« À présent, il me faut répondre à ta question pourquoi cette si cruelle séparation s'est-elle réalisée. Je sais que je suis accusé par tout le monde d'avoir lâchement abandonné ma famille; eh bien, tous sont dans l'erreur. Je n'ai pas abandonné ma famille. Je l'ai laissée parce que j'ai été chassé de mon foyer. Il y avait plusieurs années que ta mère ne m'aimait plus et elle faisait tout en son pouvoir pour se débarrasser de moi. C'est la raison qui me faisait vous dire dans ma première lettre qu'il y avait cinq ou six ans que je préméditais ce projet. J'avais commencé par vous dire la vérité et toute la vérité en vous disant que j'avais été accusé de bien des fautes que je n'avais jamais commises et ensuite, j'ai pensé qu'il valait autant ne pas parler de ces choses et depuis j'ai toujours rejeté le blâme sur moi-même pour tout ce qui est arrivé. Je prenais de la boisson, il est vrai, mais comment pouvais-je faire autrement, ou comment pouvais-je me corriger? Il y avait des ans que ta mère ne m'avait pas souri lorsque je suis parti; et à propos de tout et à propos de rien elle me tombait dessus et m'invectivait de la pire façon. Elle avait un chapitre qui commençait par des reproches pour le temps avant notre mariage, et qui d'une fois à l'autre allait toujours en s'allongeant, de paroles les plus blessantes et toujours dites avec rage, et comme mon caractère ne se prêtait pas à ces disputes interminables, je lui disais parfois: je vais sacrer mon camp, je partirai d'ici et je m'en irai assez loin pour que tu n'entendes plus parler de moi. Et elle de me répondre: tu n'as pas assez de cœur, tu n'es pas

assez homme pour partir, mais si tu ne pars pas, moi je vais partir. J'ai fini par me dégoûter de cette vie et je suis parti. Elle n'a pas de besoin d'être surprise que je ne la mentionne pas dans mes lettres, après m'avoir déclaré qu'elle ne m'aimait plus et qu'elle ne voulait jamais entendre parler de moi. C'est la raison pour laquelle je ne vous écrivais pas.

« Si vous m'attendiez pour passer les Fêtes avec vous autres, c'était bien pour rien, car jamais je n'irai vivre comme le vieux X, avec un membre de sa famille et ma femme avec. J'ai commencé à gaspiller tout mon argent. Je voulais dépenser avant de partir; j'ai perdu toute ambition et le goût du travail et j'ai tout laisser aller comme tu sais. Quand je te disais que si ta mère voulait avoir une lettre de moi, qu'elle m'écrive et que ce serait pour moi un bonheur de lui répondre, je savais très bien qu'elle ne m'écrirait pas. Elle était si contente d'être débarrassée de moi! Je n'ai pas de doute qu'elle a peur que je retourne, mais elle peut se consoler, car je suis certain qu'elle ne me verra plus, et moi de mon côté, je l'aime encore comme je l'ai toujours aimée, malgré qu'elle m'a dit ne pas m'aimer. Mais je préfère m'en-nuyer d'elle et de tous mes enfants que j'aimais tant et dont j'étais avec droit si fier. Oui je préfère tout souffrir que de recommencer à endurer ce que j'ai enduré par le passé. Dans toutes mes peines et mes souffrances, je suis encore moins malheureux que de vivre avec une femme que j'aimais, et de me savoir détesté d'elle. J'avais de grands défauts, il est vrai, mais le proverbe qui dit qui se ressemble se rassemble était bien vrai pour nous. Je ne valais pas mieux qu'elle, mais elle ne valait pas mieux que moi elle non plus. La différence qu'il y avait entre nous deux, c'est que moi je lui pardonnais tout et elle ne me pardonnait rien. Je crois t'en avoir dit assez, quand

bien même je parlerais pendant tout un jour, cela ne remédiera pas à nos malheurs.

« De ton père qui vous aime toujours et vous a toujours présents à l'esprit,

« Jos Bellehumeur »



Le chat est sorti du sac ! La nouvelle version des motifs du départ de Pit est assez claire, mais on n'a que la sienne. Il reste que les témoignages recueillis récemment sont unanimes à dire qu'Égérie « ne devait pas être facile à vivre ». Elle était « très catholique ». D'autres disent plutôt qu'elle était très scrupuleuse. D'après certaines allusions dans les lettres, elle nourrissait beaucoup d'aigreur. Mais il faut souligner qu'elle s'est mariée à seize ans, qu'elle a donné naissance à seize enfants en vingt-six ans, et cela dans des conditions pas toujours faciles. Par ailleurs, comme la religion prenait beaucoup de place dans sa vie, il est possible que la peur du péché mortel que constituait l'« empêchement de famille » l'ait troublée, comme ce fut le cas pour beaucoup de femmes de son époque. Elle devait en outre se croire, en son âme et conscience, obligée de satisfaire les désirs de son mari. Les confesseurs du temps utilisaient cette consigne : « Considérez, ma très chère sœur, qu'un mari qui chérit sa femme et ressent pour elle une grande passion ne peut garder la continence. Vous êtes tenue, sous peine de très grave péché, de lui ouvrir vos bras et de donner toute satisfaction à ses sens... et si vous refusez de le recevoir, il ira répandre son sperme dans un autre vase que le vôtre, et vous porterez le péché de son incontinence* . »

Éva a-t-elle transmis au reste de la famille cette lettre incriminante, comme elle faisait pour les autres ? On

* *Manuel secret du parfait confesseur*, cité dans Robert Blondin, *Chers nous autres. Un siècle de correspondance québécoise*, Montréal, VLB éditeur, 1978.

pourrait croire que non, puisque, dans la correspondance qui suit, il n'est pas fait mention des faits rapportés ici. Néanmoins, Éva a quand même déposé ce texte dans la boîte après la mort de son père. J'imagine qu'avec le temps les explications de Pit ont fait le tour, du moins chez les plus vieux de la famille.

Et moi, je sais enfin ce qui est arrivé ! En partie cependant.



Grand-papa,

Je viens de terminer la lecture de votre lettre à Éva où vous dites pourquoi vous êtes parti. Il s'agissait donc d'une malheureuse histoire d'amour. Tout le reste alors s'explique. Mais d'entrée de jeu, une telle raison ne se dit pas. Elle ne se dit pas parce qu'elle est synonyme d'échec, parce que la séparation et le divorce sont condamnés à votre époque, parce qu'il n'était pas question que la femme quitte le foyer avec ses petits, parce que c'était à l'homme à « faire un homme de lui ».

Je vous assure que j'ai relu cette lettre plusieurs fois. Vous dites que vous aimez encore votre femme. Dans ce cas, la blessure doit faire encore plus mal. Et quel mélange d'amour et de ressentiment il doit en résulter !

Je ne vous apprends rien, j'imagine, en vous disant que vous n'êtes pas un cas isolé. Pour combien d'autres, comme vous, la seule solution fut de partir. Et combien d'autres aussi, même parmi ceux qui vous ont blâmé peut-être, vous ont envié secrètement parce que, eux, ils n'avaient pas le courage de partir.

Partir. Partir pour éviter la dérive. Partir malgré l'entourage. Partir par fidélité à soi-même, pour se retrouver soi-même. Partir seul. Tout laisser derrière soi, tourner la

page et repartir à zéro, naître à une nouvelle vie, avec pour unique bagage les expériences de la vie que l'on a accumulées. Non seulement travailler pour se bâtir, mais pour se rebâtir soi-même, colmater toutes les brèches pour faire face à une tout autre réalité.

Je vous en parle parce que j'ai vécu une situation semblable. En quittant le clergé, j'ai dû affronter à peu près les mêmes difficultés. Une décision, et surtout une action, que l'on retarde tant qu'on peut tellement elle est grave et bouleversante. Une décision qui met tout le monde dans l'embarras ; que tous les proches, parents et amis, ne peuvent comprendre, qui les peine, les déçoit et les gêne, qui est un grand déshonneur et qui ouvre la porte à tous les commérages, à toutes les interprétations : « Il est tombé dans les bras d'une femme et il ne peut s'en sortir », « Il a trahi sa vocation », « Il a dû mettre une fille enceinte », etc.

La vraie raison n'était pas facile à dire, car elle provoquait autant d'incompréhension : je ne croyais plus à ce que je faisais. Une défaillance de la foi et, en plus, un amour qui m'attendait... Et je suis parti. J'étais plus jeune que vous, évidemment. Mais aussi démuni. Aussi défait. Et plein de pans de moi-même à replâtrer. Une autre vie à apprendre.

Je vous dis tout cela pour que vous vous sentiez moins seul, et surtout pour que vous sachiez que votre départ n'était pas un geste de lâcheté, mais un acte de courage que je ne suis pas seul à admirer.

À la prochaine.





LETTRE DE PIT À PHILIPPE

«Eunice, Alberta, 17 mars 1917

« Mon cher fils,

« Comme c'est aujourd'hui dimanche et que je suis seul dans ma petite maison, je prends la liberté de t'écrire. Vous pourriez bien m'accuser d'être bien négligent pour écrire, mais je pourrais bien moi aussi accuser plusieurs de mes enfants de la même chose [...] je suppose qu'ils se sont habitués à mon absence. Je lisais tout dernièrement sur la presse qu'on n'avait pas dans le cœur de quoi toujours pleurer et de toujours aimer. Je crois que pour beaucoup de monde, c'est la vérité. Plusieurs oublient cependant, il me semble, qu'un père qui a fait pour ses enfants ce que j'ai fait pour les miens ne devrait pas être rangé dans l'oubli aussi vite que cela. Je me plais à croire qu'ils se réveilleront de leur léthargie et se feront un devoir de m'écrire bientôt. Remarque bien, ce n'est pas que je voudrais leur faire de reproche, je sais que tous ont leurs occupations, comme moi; c'est parce que je n'ai pas autre chose pour me désennuyer. C'est tout le bonheur qui me reste de vous lire, et pour me satisfaire, il faudrait que je reçoive des lettres de vous autres souvent [...].

« Maintenant, je vais te parler de mes projets. J'ai environ cinq à six acres de terre labourée prête à recevoir la semence et la saison s'annonce très belle. Je ne sais pas si je dois semer. Je suis demandé pour être agent pour une compagnie à bois, celle pour qui j'ai travaillé l'an dernier. J'aurais un fort salaire; je ne suis pas encore décidé si je dois accepter; il me faudrait aller dans la Colombie anglaise à 600 milles d'Edmonton, ce qui me serait à moi de ma terre 674 milles. Mes dépenses de

voyage seraient toutes payées et il me faudrait partir le 15 avril prochain. Je sais très bien que, pour le moment, je toucherais plus d'argent qu'en restant sur ma terre, mais à la longueur du temps, je ne sais ce qui me rapporterait le plus. Je pars ce soir même pour Edmonton et il faut que je rende ma réponse incessamment à mon retour. J'écrirai à Anna et à Alfred et là je vous ferai connaître ma décision et en même temps je vous enverrai la lettre de la compagnie m'offrant cette position et vous verrez ce qu'ils pensent de moi. Si je n'avais pas de besoin de cette lettre pour mon voyage à Edmonton, je te l'enverrais. Je n'ai presque jamais été aussi embarrassé pour rendre une réponse comme je le suis. J'aimerais bien à gagner environ \$ 125 par mois à part mes dépenses mais d'un autre côté, à présent que je commence à avoir ce qu'il me faut pour rester chez moi, et travailler pour moi-même et surtout que tous les produits de la terre sont d'un prix aussi élevé, je suis porté à croire que je ferais mieux à rester chez moi et défricher autant que je le pourrai cet été pour pouvoir faire une semence plus grande l'an prochain que cette année. Ma santé est excellente et je travaille comme un jeune homme [...].

« de ton Père
Jos Bellehumeur »



Pit se plaint de ne pas recevoir de nouvelles. Il se sent abandonné par plusieurs. Pourtant, on dénombre dix lettres pour couvrir cette période de onze mois. C'est qu'il en veut, il en veut toujours plus.



LETTRE DE PIT À ANNA

« Eunice, 30 avril 1917

« Ma bonne Anna,

« Comme je pars cet après-midi pour l'endroit appelé Smith, pour travailler à un moulin à scie où j'avais dit à quelques membres de ma famille que je devais aller vers le 15 mars, je profite des quelques instants que j'ai de disponibles pour m'acquitter du devoir que j'ai envers toi, c.-à-d. de répondre à ta belle lettre du 26 mars dernier, dans laquelle tu me montres tant d'affection, ce qui me fait envisager la misère avec plus d'audace; quand bien même on est éloigné des êtres qui nous sont chers, il fait toujours bon de savoir qu'il y a quelquefois des personnes qui pensent à nous et nous aiment, car je me fais à l'idée que, quand on se sent abandonné de tous, il n'y a plus d'ambition ou plus de bonheur à vivre [...].

« Depuis que j'ai un petit chez-moi, le courage me revient et même l'ambition aussi; j'avais fini par me croire incapable de faire rien d'important, mais je vois tout le contraire; je m'aperçois que je fais encore mieux que la majorité des mortels, non seulement les hommes de mon âge, mais même des jeunes gens. S'il ne m'arrive pas de malheurs, dans un avenir rapproché, je serai en mesure de vivre chez moi et faire une bonne et belle vie et je me fais croire que si quelques membres de ma famille ne réussissaient pas très bien au Témiscamingue, je pourrais peut-être avant longtemps leur être utile ici. Je n'ai pas de désir de séparer ma famille vu que tous sont nés au Témiscamingue, je préfère vous voir tous rester là et vivre tous ensemble à l'ombre des bonnes lois de notre bonne vieille province de Québec. Je dis cela au

cas où quelques-uns d'entre vous venaient à ne pas réussir; le soleil nous réchauffe de ses rayons ici comme là bas, et pour quelqu'un qui n'a pas beaucoup d'argent, et veut faire le sacrifice de s'éloigner, il est très facile de se faire un chez-soi ici [...]. Je te remercie de m'avoir donné des nouvelles de mes petits, personne ne m'en parle beaucoup; embrasse-les souvent pour moi, et parle-leur aussi de moi, car je t'assure que je les aime ces chers petits quoi qu'on dise.

«Je suis forcé de te quitter à regret mais j'ai plusieurs lettres à écrire et quand on part pour quelques mois, on a tant de petites choses à préparer [...]. De ton père

« Jos Bellehumeur »



Pendant que Pit est au moulin de Smith...

Pit part le 30 avril 1917 pour travailler au moulin à scie de Smith, à cent kilomètres de sa demeure. Il y reste sept mois, puis passe quelque temps à Edmonton et à Morinville pour ne rentrer chez lui que le 7 janvier 1918. Juste avant de partir, il envoie une demande pour obtenir les lettres patentes de son lot.



LETTRE DE PIT À L'AGENT DES TERRES

« Eunice, Alberta, 30 avril 1917

« À Monsieur l'agent des terres
Dominion Land Office
Edmonton
Alta

« Mon cher Monsieur,

« Durant le mois d'avril 1916 j'arrivais à Jarvie en recherche d'un homestead. Ayant trouvé ce que je pensais faire mon affaire dans le township 63 rang 27 quart nord-ouest de la section 14 à l'ouest du 4^e méridien, on m'a dit que ce homestead était dans une limite à bois. Ayant constaté qu'il n'y avait pas de bois du tout, et

même que le bois vert était très éloigné de ce terrain, je me suis de suite adressé à l'Honorable ministre de l'intérieur à Ottawa pour avoir ce terrain, et comme la réponse se faisait attendre et que je ne voulais pas perdre mon année, ce n'était pas que je voulais enfreindre la loi des terres du Dominion, mais parce que je croyais avoir une réponse favorable et que je ne connaissais pas la loi [illisible] je venais de la province de Québec. Je me suis décidé de commencer à travailler et [illisible] de dépenses, après avoir bâti une maison qui m'a coûté environ \$ 400.00, avoir bâti une écurie qui m'a coûté \$ 75.00, des lieux d'aisances qui m'ont coûté \$ 15.00, un puits qui m'a coûté \$ 25.00, j'ai défriché huit acres de terre, ce qui m'a coûté environ \$ 100.00, j'avais semé des patates et fait un jardin potager, que j'ai clôturé, je croyais qu'il m'était impossible de tout abandonner et de tout perdre, j'ai toujours demeuré là depuis.

«Voilà que j'ai appris dernièrement que le propriétaire de cette limite ayant constaté qu'il n'y avait pas de bois du tout sur ce terrain devait s'en départir, et par conséquent serait ouvert à la colonisation sous peu. Vu que je suis à huit milles d'Eunice, le bureau de poste le plus rapproché d'ici, et que je n'y vais pas souvent pour voir ce qu'il y a d'affiché à la porte, vous me rendriez un grand service en étant assez bon de m'avertir par lettre de la date de l'ouverture de ce terrain. J'ai toujours quelqu'un qui apporte mes lettres, de cette manière je pourrais me rendre à Edmonton en temps pour en faire l'acquisition.

«Votre bien dévoué
Jos Bellehumeur»





LETTRE DE PIT À ÉVA

« Miror Landing, Alberta*, 11 octobre 1917

« Ma chère Éva,

« [...] Tu diras à Alfred Bellehumeur que j'ai reçu sa lettre du mois d'avril dernier. J'en ai aussi reçu une de Philippe, une d'Anna ainsi qu'une de Marie-Rose. Je n'ai pas encore répondu à aucun d'eux. J'ai toujours travaillé continuellement tout l'été depuis le 1^{er} mai jusqu'à présent sans perdre une heure, pas même par le mauvais temps; c'est ce qui m'a empêché d'écrire. Dis-leur à tous que je ne les oublie pas et bientôt j'espère je rentrerai dans mon petit logis et là je leur écrirai à tous; il m'est impossible de le faire ici, j'ai toujours trop de travail et je suis trop fatigué.

« J'ai fait un bon été, je me suis mis de côté 400 piastres, avec lequel je me suis acheté une paire de gros bœufs bien domptés qui pèsent au-delà de 4000 livres, avec lesquels je compte casser ma terre neuve au printemps prochain. Je me suis aussi acheté une charrue à casser la terre ainsi qu'une herse à roulette et un wagon de seconde main qui est très bon encore. Tu vois que j'ai mis mon argent à profit. Je compte m'acheter une ou deux vaches au printemps et de faire une petite semence et par conséquent rester chez moi, car tout ce que j'ai acheté est payé argent comptant. Je ne me trouverai pas à être obligé de travailler pour faire des paiements; ce que je récolterai sera à moi et il me faut si peu pour me faire vivre et m'entretenir. Je t'assure que je ne dépense pas beaucoup pour les habits.

« Le 22 septembre dernier a été pour moi un grand jour dont je me souviendrai longtemps. À ma grande surprise

* C'est l'adresse postale du moulin de Smith.

je recevais une lettre de ta mère et écrite de sa main, comme sa réponse demande beaucoup de réflexion, et vu que je ne m'y attendais pas du tout, je ne suis nullement préparé à lui répondre ici. Je le ferai dans le silence, à mon domicile dans un avenir assez rapproché, je l'espère. Car mon travail ici doit se terminer bientôt. En attendant, offre-lui mes plus sincères remerciements.

« Tu me demandais si j'avais semé le printemps dernier. Non, je suis parti de chez moi le dernier jour du mois d'avril pour prendre mon travail d'expédition de bois le 1^{er} mai au matin, et depuis j'ai toujours travaillé. Tu me diras comment se fait-il que vous ayez acheté des bœufs, etc. Je dois t'apprendre avec joie que j'ai deux voisins à présent, deux bons vieux Canadiens qui sont venus de l'État du Michigan, et se sont placés mes voisins; c'est l'un d'eux qui a acheté mes bœufs avec mon argent, ainsi que le reste; il va sans dire que je les connaissais avant de lui faire acheter, il s'en est servi pour labourer chez lui, et a labouré chez moi six acres de terre que j'avais de préparée avant mon départ. S'il ne m'arrive rien et que j'ai la santé, je compte semer environ 30 minots de grains au printemps, ainsi que des patates et me faire un beau jardin. Comme tu le vois, je ne suis pas resté inactif depuis que je suis ici. Quand bien même je suis vieux, j'ai toujours travaillé et économisé mon argent; mon salaire n'étant pas gros quand j'ai commencé, tu sais que au commencement de la guerre et même avant, il n'y avait presque pas de travail et les gages étaient peu élevés, aujourd'hui je ne donnerais pas mon avoir pour 1500 piastres. Ce n'est pas beaucoup, mais il faut considérer que j'ai gagné cela à travailler à la journée depuis trois ans, sans faire aucun commerce. Il n'y a pas beaucoup de jeunes gens qui en ont fait autant, et surtout que ma terre est destinée à devenir d'une

grande valeur d'ici à quelques années, vu qu'elle est à proximité d'une station de chemin de fer. Avec mes meilleures amitiés à toute ta famille ainsi qu'à la mienne

« ton père qui vous aime beaucoup
Jos Bellehumeur »



C'est donc Égérie qui a écrit la première. Avait-elle eu vent des aveux de Pit à Éva? En tout cas, le geste ne fut pas spontané et il est probable que la lettre n'exprimait pas une grande tendresse. En effet, Anna écrit à son père, le 12 septembre :



« Cher papa, vous avez dû avoir une bien grosse surprise la semaine dernière, vous ne devez plus vous attendre d'avoir une lettre de maman. Éva devait vous écrire afin de vous prévenir un peu mais elle n'a pu le faire assez tôt. Je n'ai pas lu la lettre qu'elle vous a écrite, mais je suis certaine qu'il y a des choses que vous n'aimez pas. Ce qui peut lui avoir fait mettre ces choses, c'est que ça la taquinait beaucoup d'écrire la première. Quand on lui parlait de vous écrire, elle disait : ce n'est pas à moi d'écrire la première qu'il m'écrive et je lui répondrai... »



Nous ne lirons pas la lettre d'Égérie. Elle n'était pas dans la boîte. Non plus que la réponse de Pit, qui s'est d'ailleurs fait attendre jusqu'au 18 février.



LETTRE DE PIT À ÉVA

«Jarvie, Alberta, 19 février 1918

«Ma chère Éva,

«Tu vois ce que c'est que d'être colon. Je suis réduit à écrire sur des feuilles de livres. Je n'ai pas de papier du tout et je serais obligé de faire un voyage de 16 milles à pied pour m'en procurer.

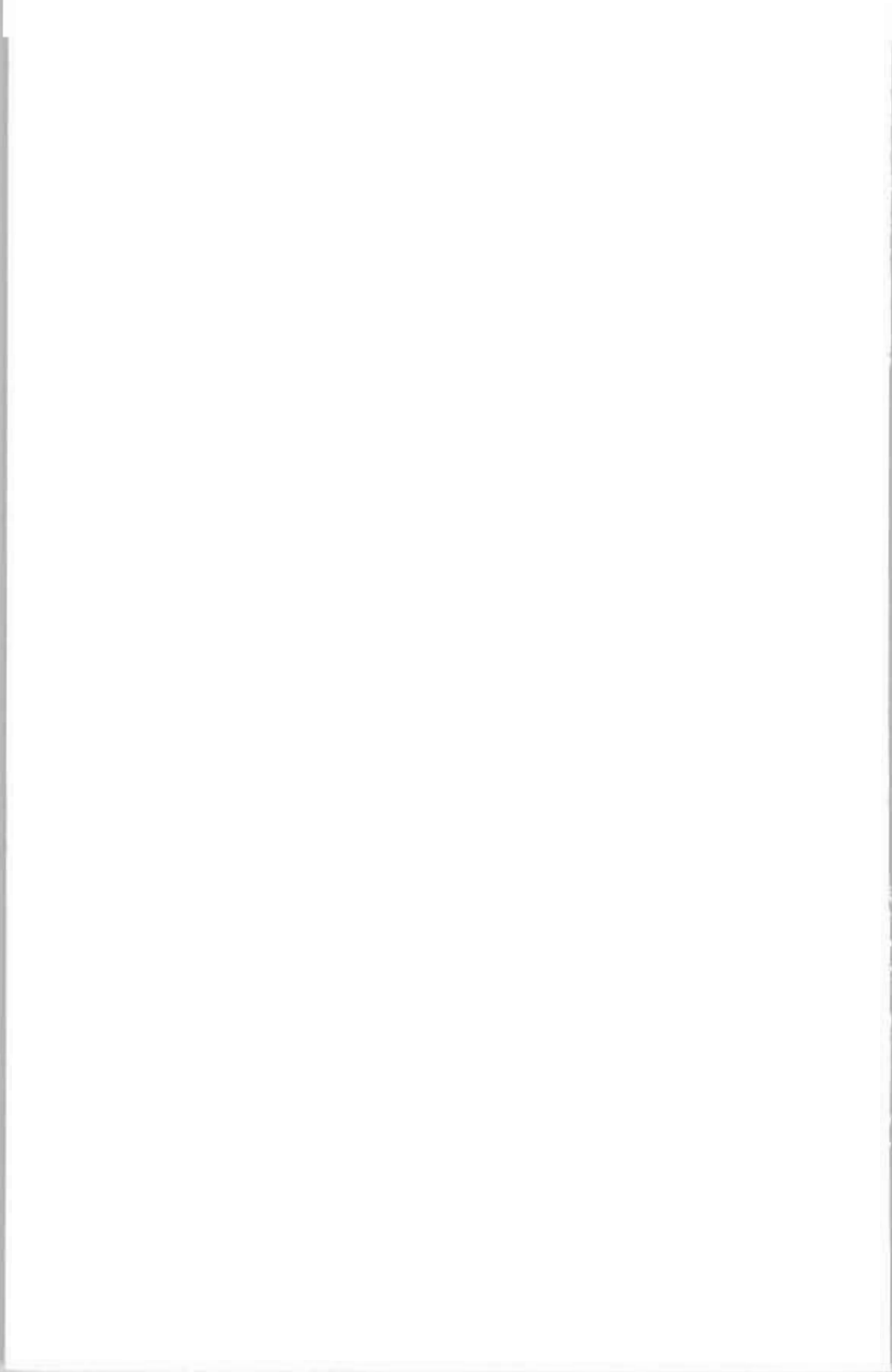
«Mais je crois que tu préféreras cela que de ne pas avoir de nouvelles de moi du tout. J'ai écrit à ta mère hier et j'ai été obligé de me servir de différentes petites feuilles pour le faire. Tout de même j'ai fait ce que j'ai pu faire dans les circonstances. J'espère qu'elle n'en fera pas de remarques. J'ai fini mon travail à Miror Landing le 25 novembre dernier, et j'ai été tout droit à Edmonton pour rendre mes comptes. Comme je ne pouvais pas me servir de mon dentier, j'avais toujours des haut-le-cœur, j'ai profité de ce voyage pour me faire faire un pont qui m'a coûté \$ 60.00, somme bien élevée, n'est-ce pas ? Mais je ne le regrette pas, je puis manger à ma satisfaction à présent.

«Imagine-toi que la veille que je devais laisser Edmonton pour retourner chez moi, j'ai reçu un téléphone de Morinville de ton oncle Jos Beaubien, qui avait appris que j'étais là. Il était rendu là pour acheter de l'avoine; alors il m'a dit de rester à mon hôtel, et le soir même, il a pris le train et m'a rejoint. Le lendemain, nous retournions à Morinville ensemble. Je suis resté avec lui pendant six semaines, jusqu'au 7 janvier. Depuis, je suis chez moi pour y rester pour de bon, s'il ne m'arrive pas de malheur. Comme il y avait bien longtemps que je n'avais pas écrit à personne, il m'est

venu à l'idée d'attendre pour voir ceux-là de mes enfants qui s'occuperaient de moi les premiers, et comme c'est toi qui l'as fait, je me presse de t'écrire pour vous tirer d'inquiétude, et surtout pour que tu m'écrives dès que tu auras reçu celle-ci. [...] Je me suis scié, fendu et cordé du bon bois de poêle pour un an au moins à l'avance. Je suis bien.

« de ton père dévoué,
Jos Bellehumeur »





Pit est bien calme sur son lot et pourtant...

Pit reste sur ses terres; il y prend goût. Il est bien. Mais le pays est en guerre, la Première Guerre mondiale. En 1917, le premier ministre fédéral avait fait adopter la Loi du service militaire. La conscription est imposée. Les Canadiens français sont généralement réfractaires à l'idée de défendre la mère patrie qui a soumis leurs ancêtres. On entend parler de ceux qui meurent au front. Pit craint pour les siens.

L'année 1918 sera marquée par une épidémie de grippe espagnole qui affecte la majeure partie de la planète. La maladie fera vingt millions de victimes à travers le monde; cinq cents millions de personnes en seront atteintes. Au Québec, où l'épidémie se déclare en septembre, on comptera près de quatorze mille décès. Ce sera la panique; on n'avait aucun moyen de combattre la maladie qui faisait son œuvre en quelques jours. Les comtés de Saguenay, de Témiscamingue et d'Arthabasca seront les plus touchés*.

Voici des échos de ces événements, même si la correspondance a perdu de sa régularité.

* Denis Goulet et André Paradis, *Trois siècles d'histoire médicale au Québec, chronologie des institutions et des pratiques (1639-1939)*, Montréal, VLB éditeur, Coll. « Études québécoises », p. 279.



LETTRE DE PIT À ANNA

«Dapp* Alberta, 18 juillet 1918

«Ma chère Anna,

« Il y a bien longtemps que je voulais t'écrire. Je suis obligé de t'avouer que je suis bien négligent, chose que tu sais déjà depuis bien longtemps. Cependant, je suis toujours très occupé; l'hiver dernier, comme je ne voulais pas aller travailler ailleurs puisque j'ai décidé de ne plus travailler pour les autres, j'ai fait trois chars de piquets de clôture, que j'ai vendus, et dès que la terre a été propre au travail, je me suis de suite mis à travailler. Tu me disais sur ta dernière lettre que tu faisais l'habitante à ton goût, je peux t'en dire autant de mon côté. Je suis habitant pas pour rire et j'y trouve du bonheur. Il me semble que le Bon Dieu n'a pas créé l'homme pour autre chose, quoiqu'il en faut à toute autre chose. Je suis d'opinion que celui qui peut être cultivateur est le plus heureux.

«J'ai semé 15 minots d'avoine, 9 minots de patates, 1/2 livre de graines de betterave à sucre, et je me suis fait un beau jardin dans lequel j'ai déjà commencé à me régaler depuis une assez bonne secousse. Je l'entretiens bien propre et j'y trouve un certain agrément. Je suis à me préparer un beau et bon morceau de terre là où je veux me faire un jardin permanent. Je veux y mettre des arbres de petits fruits, ainsi que des fraises et des framboises. À propos, hier il faisait très chaud, j'ai abandonné de travailler et j'ai été cueillir des fraises. J'ai trouvé une recette sur un journal, pour les cuire, et avec ce que j'avais de cueilli avant ce jour, je me suis fait un gallon de bonne confiture de conserve. Ce n'est pas que je suis très friand des mets sucrés, mais s'il me vient quelqu'un, chose qui arrive de temps en temps, ça

* Dapp : nouveau nom du bureau de poste qui s'appelait Eunice.

me fait quelque chose à mettre sur la table. Je me suis acheté une douzaine de belles petites jarres en vitre et je veux toutes les emplir de conserves. J'en emplirai quatre de framboises et les autres peut-être de groseilles ou de bleuets.

«Je me suis acheté une jolie vache de cinq ans; elle avait une belle génisse de deux jours que je laisse courir avec la mère. Il va sans dire qu'elle boit à sa soif; je t'assure que j'ai du plaisir à la voir grossir et engraisser. J'ai dû payer \$ 100.00 pour cette vache. J'ai aussi trois beaux jeunes cochons en élevage, deux d'entre eux sont très beaux et l'autre n'est que passable. Je les soigne cinq à six fois par jour. J'ai aussi une douzaine de vieilles poules ainsi que 52 poulets. Tous me connaissent et me suivent partout là où je vais travailler. C'est tout un tremblement autour de moi. Je leur parle comme on parle à du monde et ils paraissent me comprendre. C'est pour moi un grand désennui. Mes petits cochons sont domptés. Je les fais passer là où je veux; il y en a un, le plus gros, il est tellement fin que je le prends par l'oreille et le conduis sans qu'il dise rien et quand je lui dis de se coucher, il se couche; si je lui dis de se retourner, il obéit. Je m'arrête, étant bien certain que tu vas dire, il me semble, qu'il aurait bien d'autres choses à me parler que de poules et cochons, mais enfin comme c'est tout ce qui m'entoure, je suis forcé de t'en parler.

«Je me suis aussi acheté pour \$ 45.00 de broche à clôture avec laquelle j'ai fait 13 1/2 acres de clôture. J'ai aussi défriché deux acres de terre neuve, et j'ai tout fait mes sarclages et mes renchaussages absolument seul. Tu peux juger que je ne suis pas resté à rien faire. J'ai décidé de prendre quelques jours de repos, il fait si chaud que c'est presque impossible de travailler. Nous avons la température la plus chaude et la plus sèche que nous n'avons pas eue depuis que je suis ici. Aussi la récolte ne s'annonce pas très belle. Je m'en fiche pourvu

que j'aurai pour hiverner mes animaux, c'est tout ce que je demande. La semaine prochaine je dois commencer à me couper du foin. J'ai vendu mes bœufs. Je les trouvais trop paresseux et je guette ma chance pour m'acheter des chevaux. Je me suis bâti une remise pour mettre mon wagon, mes sleighs et ma herse à roulette ainsi que mes autres outils.

«Je commence à voir du monde un peu plus souvent que j'en voyais; il y a cinq ou six familles qui sont placées dans le voisinage depuis l'an dernier; quoique ça soit des Anglais, ils me paraissent à être du bon monde.

«Tu me disais sur ta lettre que tu voudrais aux dépens de ta propre existence prolonger la mienne; ne désire pas cela car toi tu es jeune et tu as du bonheur à vivre avec tes petits et ton époux, tandis que moi, ma vie ne vaut presque plus la peine d'être vécue, puisque je ne suis plus qu'une vieille affaire, vivant dans l'isolement et dans la peine. Non, le plus tôt le Bon Dieu mettra fin à ma misérable vie, mieux ça sera. Je suppose qu'il me retient pour me faire faire pénitence et expier mes péchés même en ce monde. Que sa volonté soit faite, puisque c'est lui qui est le grand maître.

«Je termine en t'embrassant bien fort ainsi que tes petits, n'oublie pas de présenter mes meilleures amitiés à ton époux; il me semble souvent le voir passer avec une poche ou deux de pains, les portant au magasin. Je pense souvent à lui et à vous tous; présente mes amitiés à ta mère ainsi qu'à toute la famille, de ton père qui ne pense qu'à vous tous et aussi prie le Bon Dieu pour votre plus grand bien,

«Jos Bellehumeur»



À Anna qui dit, le 17 août : *J'étais malade, je venais de faire l'achat d'une autre fille*, Pit répond, le 30 août :



« [...] comme ça va vite, te voilà déjà mère de ces trois jolis petits enfants, et d'un autre que tu me dis être né durant le mois de juin dernier. Si tu continues de ce train, tu vas en ramasser plusieurs d'ici que tu aies soixante ans. Mais espérons que tu t'arrêteras avant ce temps, car ça serait assez pour décourager ton Jos. Je trouve ton mari bien naturel, mais toi, je te trouve un peu plus maigre que lors de mon départ; ce n'est pas bien surprenant, à mener le commerce que tu mènes. Je suis bien content que vous soyez rendus sur une terre [...] tu me dis aussi que vous ne manquez pas de viande sauvage, est-ce de l'original, du chevreuil, qu'est-ce que vous avez de plus? Je n'ai pas de doute que le bétail sauvage abonde dans cette partie de Fabre, il y a si longtemps que personne n'habite autour de votre ferme... »



Il écrit à Alfred, le 2 juin 1918 :



« [...] ta petite femme me paraît très jolie et bien, il serait bien regrettable si tu étais obligé de la laisser pour aller à la guerre. Depuis que les dernières lois sont passées, obligeant presque toute la jeunesse à aller au front, je pense souvent à toi et je me demande si tu vas être appelé à y aller. J'espérais toujours que cette malheureuse guerre se terminerait sans qu'aucun membre de

ma famille y participe mais depuis quelque temps j'ai de fortes craintes...»



LETTRE DE PIT À ÉVA

«Dapp, Alberta, 16 novembre 1918

«Ma chère Éva,

«Je viens de recevoir la tienne en date du 23 octobre dernier, et pour satisfaire à ton désir, je t'écris aujourd'hui même. Je ne veux pas te négliger puisque à part Anna qui m'écrit assez rarement et Marie-Rose qui m'écrit assez régulièrement, de tous mes enfants, il n'y a plus que toi qui m'écris. Comme tu le vois, c'est très important pour moi de t'écrire, si je veux avoir des nouvelles de ma famille, de temps à autre. Je suis très surpris de voir que Jos qui s'est marié en mars dernier ne m'a pas écrit du tout depuis très longtemps; il me semble que son devoir était de m'écrire et de m'envoyer son portrait ainsi que celui de son épouse. J'espère toujours qu'il se décidera.

«Je suis forcé de t'écrire à la hâte, parce que le train qui doit t'apporter cette lettre est dû et peut passer à toute minute. Pour être court, je dois te dire que j'ai été très malade; il y aura quatre semaines demain soir que je suis tombé malade. J'étais très bien toute la journée, c'était un dimanche, et comme mes vitres étaient très sales, je me suis décidé de les laver; il faisait un très beau temps, je me suis dit ça aidera à tuer le temps. Après cette opération finie, comme j'étais dans mes grandes propretés, j'ai décidé de laver ma porte ainsi que mes

meubles qui en avaient grandement besoin. J'ai fait chauffer de l'eau dans laquelle j'ai mis une très grande quantité de lessivage et tout lavé jusqu'à ce que le tout soit très jaune. Après quoi je me suis assis, et j'ai été à la station pour voir passer les chars. Je me sentais tout à fait bien ; il me semblait avoir rajeuni après avoir fait ma toilette. En m'en revenant, à environ 100 pieds de ma maison, je me suis soudain senti pris d'un mal dans le creux de l'estomac et ç'a été juste pour me rendre à la maison et me jeter sur mon lit. Le mal était si intense que je croyais que c'en était fini de moi. J'ai beaucoup transpiré heureusement. Environ une heure après, un monsieur qui cherchait ses animaux est entré pour savoir si je ne les avais pas vus passer ; il a été très surpris de me trouver dans cet état, il s'est empressé d'aller avertir les voisins qui sont de suite venus me faire du feu et mon petit train. Ce grand mal a duré 24 heures. J'étais convaincu que c'en était fini de moi ; mais après que le gros mal m'a eu abandonné, je suis resté avec beaucoup de fièvre. J'ai été cinq jours sans prendre aucune nourriture. J'ai aussi toussé joliment. J'avais des points dans les côtes ainsi qu'entre les épaules, on me dit ici que c'est la grippe que j'ai eue. Dans ce temps-là, personne n'y pensait ; il est vrai qu'elle ravageait à Edmonton, mais ici personne n'en était atteint ; et encore, à Jarvie, je suis le seul qui a été malade. Mais je crois encore que c'est la grippe ordinaire que j'ai eue pour avoir pris du froid, je n'ai pas eu de mal de cœur ni de mal de tête. J'ai été très faible pour environ trois semaines, mais depuis huit jours, j'ai commencé à travailler un peu et je me sens très bien.

«Je te félicite de l'achat de ton nouveau garçon, tu ne me dis pas son nom. Je prie beaucoup de ce temps-ci pour que personne de ma famille meure de cette méchante grippe.

« Un gros bec à toi et tous tes enfants, mes meilleurs respects à Alfred, j'entends crier le soufflet des chars.

« De ton père qui vous aime, Jos Bellehumeur

« (Je me suis servi de gingembre pour me faire des ponces pour me réchauffer l'estomac quand j'étais trop oppressé et je m'en suis bien trouvé.) »



D'ANNA, LE 19 NOVEMBRE 1918

« [...] oui cette mauvaise grippe a fait un gros ravage il y a 13 personnes de la place qui sont rendues au cimetière. N'est-ce pas que c'est triste? Dans notre parenté, il n'y a encore qu'Adrien Coutu qui est mort. Je vous dis que ce n'était pas drôle: d'abord il est mort à 1 heure de l'après-midi et comme Alma était très fatiguée et qu'ils ne pouvaient trouver personne pour le veiller, ils sont allés le conduire au cimetière à 8 heures du même soir, à la pluie, à la noirceur; plusieurs fanaux servaient de lumière pour se guider. Chez mon oncle Coutu qui sont à Timmins depuis l'été dernier n'ont pas pu venir, ils étaient tous malades.

« La famille chez Alfred Larouche ainsi que celle de maman et nous autres ne sont pas encore malades mais tous les autres y ont passé, ils sont tous mieux à présent [...].

« J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer, j'avais dû vous dire déjà que Joseph avait un frère au front (Georges). Eh bien, il est mort sur le champ de bataille dans le courant du mois d'octobre [...]. »





DE PHILIPPE, LE 29 DÉCEMBRE 1918

« [...] Que Dieu vous accorde au moins la grâce de supporter avec courage votre exil et qu'il hâte le jour où nous aurons le bonheur inestimable de vous revoir occuper votre place au foyer familial comme autrefois.

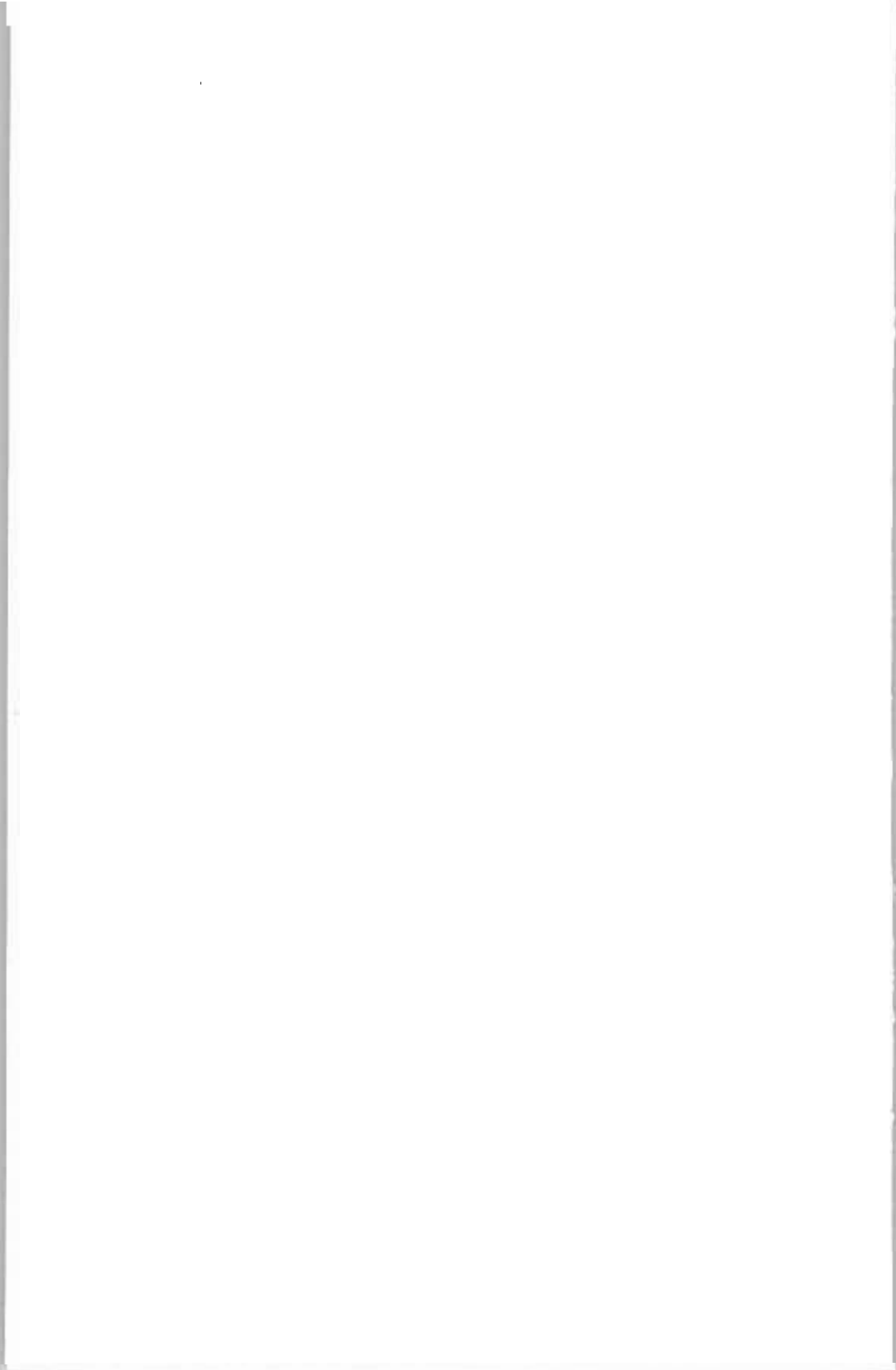
« Vraiment quand l'époque des Fêtes arrive, votre deuil nous semble plus grand que d'habitude et à moi surtout puisque je suis forcé de remplir une tâche que je n'accomplis qu'en gémissant en vous remplaçant comme chef de famille. En voyant la tristesse peinte sur toutes les figures, je m'aperçois que je ne suis pas dans mon rôle et qu'en me regardant chacun pense au cher absent. »



D'ISRAËL, LE 2 JANVIER 1919

« [...] J'ai appris que vous avez été malade de la grippe ; nous avons eu le même sort que vous ; même plus grand. Mon beau-père qui demeurait avec nous depuis trois ans est décédé le 28 octobre de cette maladie-là. Je vous assure qu'il était bien utile. Lorsqu'il est mort, nous étions tous malades, ma femme, mes enfants et moi, incapables de sortir... »





XIII

Pit s'éloigne

Pit Bellehumeur a beau faire l'éloge de la vie d'agriculteur, il est constamment attiré par d'autres besoins, surtout par le commerce. C'est ainsi qu'on le retrouve à Morinville à l'hiver 1919 et qu'il part en mai de la même année pour un séjour de onze mois en Colombie-Britannique.

Entre-temps, apprend-on indirectement, il y a eu échange de lettres entre lui et sa femme. Elles n'ont pas été conservées, mais elles ont dû être un peu pénibles. Après un temps de silence, Égérie écrit de nouveau : une lettre très formelle et une autre plus intéressante. Moins compromettantes, elles ont été rangées dans le trésor de famille. Mais auparavant, de Morinville, quelques nouvelles de Pit.



LETTRE DE PIT À ANNA

«Morinville, Alberta, 2 février 1919

«Ma chère Anna,

« [...] je travaille dans un magasin depuis. Nous avons \$ 32,000.00 de stock ; cela me rappelle un peu le temps passé, car c'est un magasin général comme était le mien. Je m'arrange bien, et ça me paraît que je donne

satisfaction à mon bourgeois parce que mon premier mois fait, il a augmenté mon salaire de \$ 10.00 par mois sans que je lui demande. Il voudrait bien que je travaille pour lui à l'année, mais il m'est impossible de le faire; il me faut retourner sur ma terre au printemps faire mes semences et faire un peu de défrichage. Je voulais seulement passer les mois de froid à travailler en dedans. Je ne voulais pas travailler dehors et je trouvais trop ennuyant rester à la maison tout l'hiver à rien faire. [...] depuis le jour de l'an j'ai reçu une lettre d'Éva et une de Philippe ainsi que d'Israël, les autres ne m'écrivent pas.

« Il y a aussi très longtemps que je n'ai pas eu de lettre de ta mère. J'avais trouvé sa dernière lettre un peu trop piquante. Je lui en ai fait la remarque en lui disant qu'il valait mieux ne pas s'écrire plutôt que se disputer sur le papier. Je trouvais que nous en avions eu assez de ces disputes quand nous étions ensemble. Alors elle a choisi cette dernière alternative; elle ne m'a pas écrit depuis... »



LETTRE D'ÉGÉRIE À PIT

« Lorrainville, le 3 février 1919

« Bien cher époux,

« N'ayant pas reçu de réponse de ma dernière lettre, je ne savais pas où adresser. J'ai demandé à Éva et elle m'a dit que selon la dernière lettre qu'elle a reçue que tu étais encore à Dapp, et je viens de recevoir une lettre de Rose et me dit que tu étais à Morinville. Alors je ne sais plus

encore où adresser. Je crois faire pour le mieux en adressant cette lettre au curé au cas que tu serais [...].

« Donc il faut que je termine en te disant que tous les petits enfants se joignent à moi pour t'embrasser bien affectueusement et nous te souhaitons tous une bonne et sainte année.

« De ton épouse Dame Jos Bellehumeur »



LETTRE D'ÉGÉRIE À PIT

« Lorrainville, le 17 août 1919

« Cher époux,

« En réponse à la tienne que j'ai reçue il y a déjà un mois nous avons tous été heureux d'avoir de tes nouvelles car il y avait assez longtemps que personne en avait reçu. Je n'ai pas été très surprise d'apprendre que tu étais rendu à la Colombie anglaise car j'avais entendu dire que tu avais idée d'y aller. J'ai donné de tes nouvelles à toute la famille.

« Il y a beaucoup de changement dans la famille depuis quelque temps. Philippe a vendu sa terre et a acheté la beurrerie de Rocheleau avec la maison, et Alfred Larouche a aussi vendu sa terre et a acheté une beurrerie à la Tête du lac et s'est bâti une grande maison pour tenir un petit magasin à même. Il a engagé [illisible] Bellehumeur pour lui aider à la beurrerie et au magasin. Ils sont rendus dans leur maison seulement que la semaine dernière; je suis allée les voir.

« Alfred Bellehumeur ont acheté une petite fille et il est venu me chercher; je les ai trouvés assez bien

installés pour commencer, mais ils ont l'air à bien s'en-nuyer de Lorrainville. Jos aussi a vendu sa terre, mais il n'est pas encore replacé. Il est en marché d'acheter à deux ou trois places. Sylvio est toujours à la même place; chez Legault ont été faire un voyage aux États-Unis; ils ont passé à New York et à Toronto et ont arrêté voir Rose. Ils disent qu'elle a l'air heureuse et bien grasse. Chez Philippe ont fait baptiser une petite fille il y a un mois et chez Jos Martel un petit garçon il y a trois semaines et chez Alfred B. il y a 15 jours. Ils sont tous assez bien pour le temps. Jos Martel s'est éreinté il y a à peu près deux mois; il travaille mais bien misérablement; ils sont pas riches, les voilà avec cinq enfants.

« Léonard, Marie-Blanche, Laurent et Laurette sont assez bien dans le moment; tant qu'à moi, ma santé est bonne. Je suis allée me faire extraire les dents il y a trois semaines. Je pourrai avoir mon dentier en septembre; de ce temps ici j'ai un peu de misère à manger mais je crois que je reprendrai cela plus tard.

« Toute la famille se joint à moi pour t'embrasser bien fort en attendant de te lire avant trop longtemps. Je termine en te souhaitant bonne santé et succès dans tout; en priant toujours les uns pour les autres.

« de ton épouse
dame Égérie Bellehumeur »



Quand j'ai découvert ces deux lettres d'Égérie parmi les autres, je me suis empressé de les déchiffrer. Mais quelle déception! C'est bien dame Égérie qui écrit à son époux, sans passion aucune. A-t-elle reçu une réponse, comme elle le demandait? Aucun écho.



LETTRE DE PIT À ÉVA

«Jarvie, Alberta, 25 mai 1920

«Ma chère enfant,

«Je suis parti de Prince George B.C. le 25 avril jour de ma naissance et après avoir demeuré à Morinville quelques jours, je suis arrivé à ma petite maison de Jarvie le 8 mai au matin. Inutile de te dire que j'étais content après une absence de onze mois; rien comme son chez-soi. J'avais une bonne position à Prince George. J'étais gérant dans un hôtel de tempérance, là où nous étions 15 employés. J'avais un bon salaire, qui me rapportait beaucoup plus que ma terre. J'y serais resté si j'avais eu ma patente*, mais j'ai été obligé d'y retourner pour m'éviter d'être annulé. Il y a très longtemps que j'aurais eu ma patente si mon temps avait tout compté depuis que je suis dessus, mais comme je vous l'ai déjà expliqué, j'avais squatté et mon temps ne comptait pas. Je me suis engagé deux bons hommes que je paie \$ 4.50 par jour chacun et je suis en frais de finir 30 acres pour tout mettre en foin cet été, et que je clôtrerai comme il le faut pour arrêter les animaux de venir dessus...»



LETTRE DE PIT À PHILIPPE

«Jarvie, Alberta, 26 mai 1920

«Mon cher fils,

«Je suis arrivé de Prince George B.C. le 8 mai matin, et

* Il fallait demeurer un certain temps sur un lot et y effectuer des travaux, pour devenir propriétaire attitré et obtenir les lettres patentes; à défaut, l'occupant voyait ses droits annulés.

je suis content d'être revenu à ma petite demeure. J'y passerai quelque temps, et je crois que je retournerai encore à la Colombie anglaise; les hivers ne sont pas aussi froids qu'ici. Dans le cours de février dernier, je me suis payé un voyage à l'océan. Je me suis rendu à Prince Rupert, terminus du grand tronc Pacifique. Il n'y avait pas de neige du tout et faisait beau temps, ça avait l'air du mois d'octobre. Le matin, une petite gelée blanche et beau soleil tout le jour. Nous y voyions des canards, des outardes et toutes sortes d'oiseaux, c'était vraiment beau. Je me propose quand j'aurai la patente de ma terre de partir un petit commerce quelque part dans ces endroits-là, ça sera moins ennuyant que seul sur une terre. J'ai fait un assez bon hiver.

« J'avais monté des chevaux avec moi, et je les ai revendus \$ 700.00 avant de m'en revenir. J'ai travaillé comme gérant dans un hôtel de tempérance, nous étions 15 employés. J'y faisais aussi la tenue des livres. Je suis maintenant à faire défricher. Je ne ferai pas de semence de grains, je ferai tout en labours d'été et sèmerai tout en foin; de cette façon, je serai plus libre d'aller où bon me semblera. Je t'envoie mon portrait en espérant que vous m'enverrez les vôtres. Tu me diras si tu me trouves bien changé.

« Embrasse Marie-Anne bien fort pour moi ainsi que tes petits.

« De ton père,
Jos Bellehumeur »



Pit ne retourne pas travailler « à la Colombie anglaise ». Peu après son retour, il reprend du service au moulin à scie de Jarvie.

On n'a pas de nouvelles de part et d'autre pendant dix mois.



LETTRE DE PIT À ÉVA

«Jarvie, Alberta, 1^{er} avril 1921

« Ma chère petite Éva,

« J'espère que tu ne m'en voudras pas si je ne t'ai pas écrit plus tôt, ce qui m'a empêché, c'est que je travaille toujours. J'ai passé l'hiver à mesurer les billots pour la compagnie pour qui j'ai travaillé l'été dernier, et je dois recommencer de nouveau dans environ huit jours. J'ai fini de travailler il n'y a que deux jours, de sorte que mon repos ne sera pas de longue durée.

« Je me suis acheté deux beaux chevaux qui pèsent environ 3000 livres et je me suis engagé un homme pour faire mes semences ; je crois que nous pourrons ensemer bientôt, car la terre se prépare très bien, nous n'avons pas eu plus de six à huit pouces de neige et le froid n'a pas été aussi rigoureux que d'habitude. [...] ici nous avons organisé une municipalité scolaire, et j'ai été assez malheureux pour être élu président de cette municipalité, à travers tous les Anglais, malgré que nous étions que deux électeurs Canadiens français. J'ai été forcé d'accepter, vu que l'on m'avait élu par acclamation, mais ça ne sera pas d'une longue durée, car aussitôt que le travail de la construction d'école sera fini, je donnerai ma démission... »





LETTRE DE PIT À ÉVA

«Jarvie, Alberta, 19 juin 1921

«[...] Sois assurée que mon cœur et mon esprit sont toujours avec vous autres, quoique je m'habitue à mon genre de vie et que je m'ennuie moins que les premières années; je ne peux pas me faire et ne me ferai jamais à cette séparation. Il m'a fait peine d'apprendre que ta mère soit beaucoup changée et vieillie et surtout que tu l'as trouvée triste, moi qui pensais qu'après mon départ elle fut si débarrassée qu'elle aurait toujours été gaie.

«Pour la première fois depuis que je suis ici, j'ai fait des semences qui valent un peu la peine. Voici ce que j'ai semé: 10 minots de blé, 10 minots d'orge, 40 minots d'avoine et 10 minots de patates, tout est très beau, surtout le blé et l'orge. Je vais donner le premier renchaussage de mes patates cette semaine, ou plutôt le faire faire, car vu que je travaille toujours au moulin [...].

«Peut-être tu serais contente de savoir mon genre de vie ici, eh bien, voilà: le matin lever à 5 heures précises, j'allume mon poêle, je mets mon déjeuner au feu. Pendant qu'il cuit, je fais ma prière et je cours soigner mes chevaux, mes poules et mes poulets; ensuite, je me lave et me peigne; à six heures, je déjeune et de suite je lave ma vaisselle. J'allume ma pipe et m'en vais au moulin pour commencer ma journée à 7 heures précises. Le midi, nous avons une heure pour le dîner. J'ai 10 minutes de marche pour me rendre à la maison. J'ai toujours des éclats secs de prêts. J'allume mon poêle et dans cinq minutes mon dîner est chaud; je me dépêche à le prendre et de nouveau je retourne au travail en

fumant, car au moulin il n'est pas permis de fumer. Le soir à 6 heures, la journée finie, je prends mon souper et lave ma vaisselle du midi avec celle du soir; une demi-heure de lecture en fumant, après quoi je soigne mes chevaux, mes volailles et une demi-heure de travail dans mon jardin [ligne illisible] tu dois trouver étrange que je m'amuse à jouer aux cartes, je joue le jeu du solitaire. Je suis si habitué que c'est presque une passion. Ensuite, prière du soir et à 10 heures, coucher. Je t'assure que je n'ai pas besoin d'être bercé pour dormir.

« Le dimanche, je me lève plus tard, et me fais cuire du manger pour une partie de la semaine, soit un rôti de lard frais ou de bœuf, une pleine marmite de bonne soupe qui me dure toute une semaine, une tarte ou une bonne pouding au riz. Je mets tout sur la glace dans des vaisseaux propres et bien fermés. Je réchauffe seulement ce qu'il me faut pour chaque repas et le samedi tout est aussi bon que le premier jour. Je suis très bien arrangé et je tiens tout dans une extrême propreté, aussi bien que ma terre.

« Le travail au moulin finira vers le 1^{er} août, je me propose de ne plus travailler en dehors après ce temps. Je ne fais pas l'argent par 1,000 piastres, je n'ai que ma journée. Je ne fais aucun marché. J'achète que ce qui m'est absolument nécessaire pour vivre, mais tu sais qu'à la journée, ça prend bien du temps à devenir riche. C'est curieux comme je n'ai plus de goût pour les affaires, et surtout je ne change plus de chevaux. Il me semble que ce que j'ai est mieux que ce que les autres ont en main. Je suis un tout autre homme, redevenu comme mes premières années au Témiscamingue, très assidu au travail et très économe. Si ma récolte n'a pas de dommage par la grêle, j'en aurai assez pour me faire vivre très bien le reste de l'année.

« [...] Tu vas être surprise que je te retourne tes billets de rafle ; si j'avais pu aller à Morinville, je crois que je les aurais tous vendus, mais ici au moulin, je suis le seul Canadien et catholique, de sorte que je ne les ai pas offerts. J'avais eu l'idée de tous te les acheter moi-même, mais j'ai pensé que ça aurait été mal de ma part, vu que j'ai tant de dettes à payer, ça aurait été un vol au détriment de mes créanciers. J'espère que tu comprendras ma position et que tu n'en seras pas fâchée, car je ne veux pas mourir sans avoir complètement payé mes dettes, pour pouvoir jouir avec vous autres au ciel.

« Il ne me manque pas beaucoup à présent pour accomplir ce désir, c'est pour cela que je travaille tant, et un beau jour je surprendrai mon monde en les payant tous... »



Visite surprise fin août 1921

À la fin d'août 1921, Sylvio et Israël décident d'aller rendre visite à leur père, en compagnie de leurs femmes. Un voyage qu'ils ne sont pas près d'oublier!

Ils prennent le train de l'autre côté du lac Témiscamingue, pour une randonnée de quatre ou cinq jours. Les sièges se convertissent en lits superposés pour la nuit. Un panneau entre les banquettes sert de table pour manger et jouer aux cartes pendant les interminables journées. À l'extrémité du wagon, un poêle permet de faire chauffer les victuailles que les passagers ont dû apporter.

On peut deviner que les voyageurs ont hâte de descendre à Edmonton pour se dégourdir les jambes et respirer l'air frais.

Il leur faut maintenant atteindre Jarvie. La route ne s'y rend pas encore. Le train, oui, mais une fois par semaine seulement. Les visiteurs ne veulent pas l'attendre. Ils n'ont pas averti le paternel de leur visite et veulent lui faire une surprise. Ils font donc la dernière partie du trajet en jeep, par les chemins de chantier et à travers les terres des cultivateurs.

Sur le pas de la porte, Pit voit arriver le véhicule. Il n'en croit pas ses yeux: «Ce sont mes enfants! Ce sont mes enfants!» crie-t-il. Il ne trouve rien d'autre à dire. On imagine les étreintes!

Mais il n'est guère installé pour recevoir autant de visiteurs. Les deux couples passent la première nuit sur le foin dans la grange. Le lendemain, les femmes tuent des poules, cueillent des légumes, font la cuisine.

À la fin de leur séjour, qui dure une semaine, Pit raccompagne ses enfants à Edmonton. Ils en profitent pour se faire photographier dans un bon studio.



LETTRE D'ISRAËL À PIT*

«Lorrainville, 12 septembre 1921

« Bien cher papa,

« Nous voilà donc de retour au milieu de notre petite famille, ainsi que tous les autres. Nous les avons trouvés tous en bonne santé et bien contents de notre arrivée pour avoir des nouvelles et savoir comment vous étiez ! Nous avons pas pu faire autrement que de leur donner de très bonnes nouvelles de notre voyage, et encore plus belles de vous.

« Maman a été la première rendue ici, samedi soir à notre arrivée, pour avoir des nouvelles. Même, elle avait fait tout son grand ménage. À notre point de vue et comme tous ont pu s'en apercevoir, elle vous attendait beaucoup. Elle nous a demandé si tous s'attendaient que vous étiez pour être de retour bientôt. Comme cette question était très difficile à répondre, mais malgré que vous nous aviez dit jamais, on lui a répondu que nous avions encore une certaine espérance.

« Dimanche, nous étions bien fatigués et nous avons eu de la visite toute la journée. Chez Jos Legault et chez Jos Bellehumeur, Philippe et Alfred ainsi que maman sont restés à souper avec nous. Je vous assure

* Cette lettre est écrite par Diana, d'après l'écriture.

que ça a jasé. Ils auraient voulu tout savoir dans un seul mot.

« Comme Sylvio vous disait, Marie-Blanche et Laurent sont partis pour le couvent et collège. Blanche nous a fait dire de nous rendre au plus vite pour lui donner des nouvelles.

« Nous sommes à l'ouvrage comme par le passé, il faut regagner le temps perdu ; il y a pas aucune apparence pour les chantiers ; c'est bien tranquille par ici.

« Et l'on pense à vous toujours toujours. Excusez la composition, les fautes. Au revoir, de vos enfants

« Israël et Diana.

Un gros bec. »



DE SYLVIO, LE 27 SEPTEMBRE 1921

« [...] Comment avez-vous passé le temps, depuis que nous vous avons laissé ? Bien, j'espère. Tant qu'à nous, nous sommes revenus en bonne santé, et enchantés de notre voyage. Nous avons trouvé tout le monde bien portant, mais les affaires bien tranquilles, comme je ne les ai pas vues depuis que je tiens magasin. Ici, l'année s'annonce bien triste ; nous n'avons pas encore de contrats de bois, et je ne crois pas que l'on puisse en avoir.

« Vous me direz si vous avez le vôtre de charger le bois du moulin [...]

« Chez Jos Bellehumeur ont acheté une grosse fille, nous avons été de cérémonie le dimanche. Chez Jos Martel ont aussi acheté une fille la même nuit... »

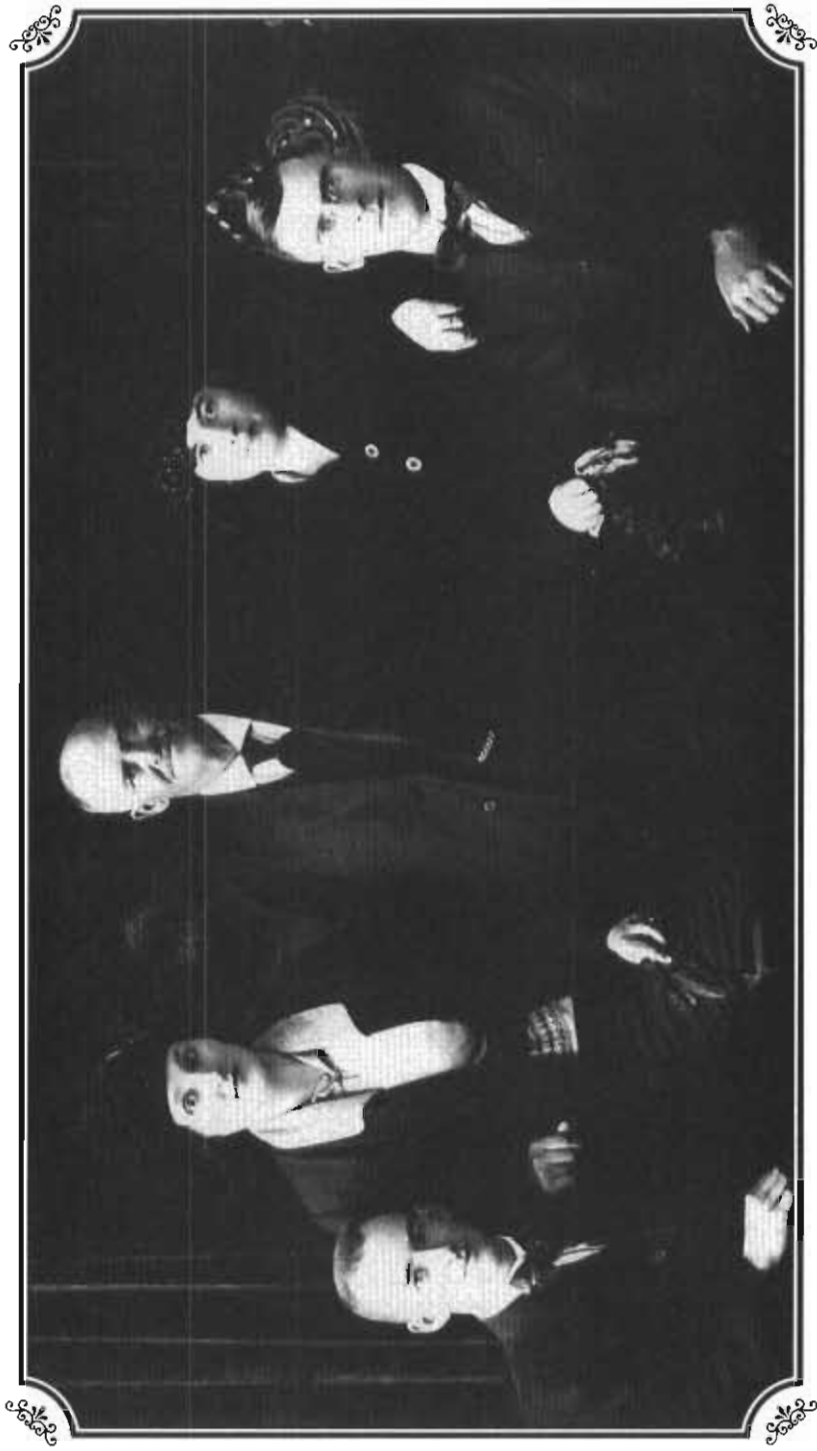




*Israël, Germaine, un employé, Diana, Sylvio, Pit,
en septembre 1921*



Pit devant sa maison en septembre 1921



Israël, DianaTrudel, Pit, Germaine Farley, Sylvio, en septembre 1921



DE SYLVIO, FIN DÉCEMBRE 1921

« [...] Ici tout va bien, à l'exception d'Israël qui est encore à l'hôpital, mais il va bien mieux; il croit revenir chez lui la semaine prochaine; il a été bien malade, comme Diana a dû vous l'apprendre. Comment avez-vous trouvé les portraits? Bien, n'est-ce pas? Surtout celui où nous sommes plus naturels; c'est le dernier que vous avez dû recevoir; celui que nous avons fait photographe à Edmonton, je le trouve très bien.

« Depuis que je vous ai écrit, j'ai pris un gros contrat de bois, avec Philippe. Nous avons entrepris de faire couper 100 000 billots de pin de la Colonial Lumber Co. Ltd. de Pembroke, Ont. Le bois est sur le lac Kipawa, et la rivière Kipawa. Nous avons tout donné par sous-contrats; nous croyons faire notre affaire, si ça continue à bien aller. Philippe va avoir du bon temps cet hiver. Il n'a qu'à surveiller les jobbers. Alfred Larouche a pris un petit contrat de nous; il a vendu sa beurrerie \$ 4500.00; il avait payé que \$ 2500.00. Il est bien conterit. J'ai ouvert un petit magasin au bout du lac Kipawa pour fournir les jobbers; c'est Alfred B. qui tient cela. J'ai souvent pensé à vous; il me semble que vous auriez aimé à tenir ce petit magasin; il est à 25 pieds de la ligne de chemin de fer qu'ils sont à nous construire. Nous vendons beaucoup aux gens qui travaillent sur la ligne.

« Avez-vous vendu votre récolte et vos chevaux? J'espère que oui. Les chevaux sont bien bon marché ici; j'en ai acheté trois teams, j'ai payé de \$ 260.00 à \$ 300.00 par team pour des bons chevaux.

« À propos de Chartrand, je n'ai jamais eu de réponse à ma lettre; avez-vous du nouveau à ce sujet? Vous avez dû être obligé de le payer en vendant votre terre. J'ai bien hâte

de savoir comment vous vous êtes arrangé avec lui. Maintenant l'agent de Massey-Harris est venu me voir pour votre compte avec eux. Je lui ai dit que c'est moi qui payerais ce compte, mais que je voulais payer que ce que vous devez. Ils doivent vous écrire à ce sujet. Vous voudrez bien me dire ce qu'il y a de mieux à faire avec cela. Je ne veux pas que vous vous laissiez faire de trouble avec cela. Dites-moi ce que je dois faire, et je le ferai. Vous avez assez de payer Chartrand, surtout si vous êtes obligé de payer les intérêts et les frais [...].

«Venez-vous à la profession de Marie-Rose? Oui, j'espère. Si nous le savions, plusieurs de la famille s'efforceraient d'y aller, s'ils étaient certains de vous voir, tel que Philippe, et peut-être Éva. Je sais que la chose est délicate, je suis peut-être indiscret en vous demandant cela [...].

«Je termine donc. Les petits enfants envoient chacun un gros bec à grand-père à l'occasion du nouvel an. Aussi Germaine vous embrasse bien affectueusement. Nous prions ensemble le Bon Dieu : qu'il vous conserve la santé et qu'il vous ramène auprès de nous bientôt. Au revoir.

«De votre enfant affectueux, Sylvio.»



Le bruit court que Pit aurait vendu sa terre, qu'il s'apprête à venir à la profession religieuse de sa fille à Ottawa. Les espoirs sont grands.



«[...] J'ai entendu dire que vous aviez l'intention d'aller à la profession de Marie-Rose en janvier.» (*Anna, le 22 décembre 1921.*)





« [...] J'ai appris avec plaisir que vous aviez vendu votre terre car cela me fait espérer que vous viendrez avant longtemps vous installer plus près de nous. Vous rendrez-vous à Ottawa pour la profession de Marie-Rose? J'ai un peu l'idée d'y aller et vous comprenez que si je savais vous y rencontrer il n'y aurait plus de raisons pour m'en empêcher. Veuillez donc me répondre assez tôt pour que je puisse me rendre vous rencontrer si vous venez. » (*Éva, le 18 décembre 1921.*)



Et puis, Pit reçoit une lettre de sa chère « poulette ». Elle a onze ans.



LETTE DE LAURETTE À PIT

« Lorrainville, 18 décembre 1921

« Cher papa,

« Quoi que je ne sais pas beaucoup écrire je suis toujours comptente de pouvoir me faire comprendre pour vous écrire une petite lettre afin de vous exprimer mes vœux et mes désirs a l'occasion de la nouvelle année. Je vous ai déjà écrit et je n'ai reçu aucune réponse je ne sai pas si vous avez pas compris ma lettre ou si vous ne l'avez pas reçu en tous les cas je me reprend de nouveau pour vous dire comme je serai comptente de vous voir il me semble que je vous reconnaitrait. J'ai attendu dire à Israel que vous aviez vendu votre terre et qu'il pensait que vous étiez pour vous enrevenir.

Lorceque j'y pense je suis folle de joie moi qui pensai de ne jamais voir mon père. J'espère que vous serai rendue avec nous pour le jour de l'an. Pour vous plaire je me forcerai d'être sage et bien obéissante et je demande à Dieu qu'il vous bénisse et qu'il vous conserve la santé. Quelqu'un doit vous avoir appris la mort de mon oncle Louis il n'a été que huit jour malade vous pourriez bien être malade comme lui maman me dit que vous étiez plus vieux dépêché vous de vous envenir. Je veux pas que vous mouriez la bas pour que je puis avoir soins de vous. Maman et Blanche mon dit souvent que vous disiez que sa serai moi qui serai votre batton de vieillesse et pour cela il faut que vous vous enveniez. Vous devai avoir appris que Israel a été malade il est mieux mes il est pas fort. Je trouve ca enyant depuis que Laurent et Marie-Blanche sont partie je suis seul avec maman ses moi qui est oubliger de rentré presque tous le bois et l'eau maman est pas mal vieille je fais tous ce que je peu pour lui aidé après l'école heureusement nous sommes en bonne santé. Je termine en vous souhaitant une sainte et heureuse année Bonheur et prospérité.

« Orevoir
de votre petite fille affectueuse
un gros bec
Laurette Bellehumeur »



Pit n'est pas allé à Ottawa. On ne trouve aucune explication nulle part. Il a dû le dire à Marie-Rose évidemment, mais on n'a pas ces lettres. Pit se néglige; il ne répond plus consciencieusement comme avant.



LETTRE DE SYLVIO À PIT*

«Lorrainville, Québec, 12 avril 1922

« Mon cher papa,

« Quoique vous ne répondiez pas à mes lettres, je ne vous oublie pas et je m'intéresse à vos affaires. J'ai enfin réussi à avoir une réponse d'Henri Chartrand et il accepte ma proposition, comme vous pourrez le constater par sa lettre que je vous inclus. J'ai déposé l'argent chez Albert Guay qui est greffier [...].

« Comment avez-vous passé l'hiver? En bonne santé j'espère. Avez-vous travaillé au moulin comme d'habitude? Moi j'ai bien travaillé et j'ai eu beaucoup d'occupations. Comme je vous l'ai déjà dit, nous avons pris un contrat d'une compagnie et [...] ils nous ont causé bien des embarras. Nous ferons tout de même un bon hiver, si nous sommes payés sans autres difficultés. Nous avons fait couper pour plus de \$ 80,000.00 de bois; c'est ce qui nous a sauvés de la crise financière, à Lorrainville; sans cela, il y aurait eu de la misère. Les affaires ne marchent pas du tout, il n'y a pas d'ouvrage. Je refuse des hommes tous les jours pour \$ 1.00 par jour.

« Vous voudrez bien me retourner la lettre de Chartrand, au cas où j'en aurais besoin. Je vous ferai parvenir le billet de Louis Fleury dans quelques jours; je l'ai notifié de venir chercher son argent.

« Tout le monde sont en bonne santé ici, à l'exception d'oncle Welly, qui est dangereusement malade, mais le médecin espère le sauver.

« Germaine se joint à moi pour vous embrasser bien affectueusement.

« De votre fils affectueux, Sylvio »

* C'est la première lettre tapée à la machine.

La lettre qui suit n'était pas dans le paquet de lettres retrouvé à Montréal. Je l'ai déniché dans un calepin intitulé « Dans les boîtes à souvenir de mon grand-père », calepin qu'une fille de Philippe, Marie-Laure, a constitué, il y a trente-cinq ans. Elle avait eu accès à six lettres au moins et à quelques photos. À la première page du calepin, elle note : « Dans une boîte à souvenirs, on découvre souvent des vieilles lettres qui nous font pleurer. Celles que je veux copier ici sont celles de mon grand-père. Je ne l'ai pas connu... »

Je suppose qu'elle a eu en main la première lettre que Pit a expédiée à Éva, car elle a retranscrit un post-scriptum qui n'apparaissait pas sur le brouillon de Pit :

P.-S. Si quelques membres de ma famille d'autres que toi voulaient m'écrire, tu leur diras de le faire bientôt et de faire maller leur lettre à Haileybury. Je sais que vous ne manquez pas d'occasions surtout en hiver et ne les confiez pas aux étrangers.



LETTRE DE PIT À SYLVIO

«Jarvie, Alberta, 25 avril 1922

« Mon cher fils,

« Je viens de recevoir la tienne du 12 avril courant et j'en ai eu une vers le 20 décembre dernier. Je t'avouerai franchement que j'ai tant à te dire ainsi qu'à toute ma famille que je ne sais par quoi commencer.

« D'abord je dois te dire que la mort de mon frère Louis m'a beaucoup chagriné [...]. Je suis content que vous ayez bien fait cet hiver. Je t'assure que le temps est dur partout et c'est très difficile de faire de l'argent; dans mon humble position, j'ai assez bien fait moi aussi. Je

n'ai pas perdu une seule journée depuis votre visite ici, dès que j'ai été de retour lorsque je vous ai reconduits à Edmonton. J'étais passé par Morinville et j'ai été rendu chez moi le jeudi soir à 10 heures. Le lendemain matin à 7 heures, j'étais à l'ouvrage à charger des chars. J'ai assez bien réussi. Cet ouvrage a duré jusqu'à Noël. Dans l'espace de ces trois mois, j'ai gagné 450 piastres. Ce n'est pas de la grosse argent, mais si on considère la dépression des salaires, c'était aussi bon comme je pouvais l'espérer.

« Le 7 janvier, j'ai commencé à mesurer les billots et ceci a duré jusqu'au 1^{er} avril. J'ai encore gagné \$ 250.00 et ma récolte de l'an dernier a été très bonne. J'ai vendu pour \$ 400.00 d'argent et j'ai hiverné mes chevaux très gras. J'ai aussi hiverné mes 30 poules ainsi qu'une truie que j'ai achetée pour la reproduction ainsi qu'une vache. J'ai acheté deux autres cochons que j'engraisse et aussi une autre vache à lait. Comme tu le vois j'ai un stock. J'ai encore environ 30 minots de blé et aussi 100 minots d'orge.

« Si je ne t'ai pas envoyé de blé en épi comme tu me le demandais, c'est que mon grain était battu quand j'ai reçu ta lettre. J'ai été flatté de recevoir ces petits portraits ; ils sont très intéressants et le grand est superbe. C'est un très beau souvenir. J'ai aussi été bien content de recevoir le portrait de ta mère. Je t'assure que je le regarde souvent ; que de souvenirs et de bon temps ne me rappelle-t-il pas !

« Maintenant, je vais t'expliquer ce que j'ai fait de mon argent. J'ai d'abord fini mon hangar à bois dans lequel j'ai 30 cordes de bon bois sec de cordé. Il est plein jusqu'à la couverture. J'ai aussi fini ma vieille bâtisse de bois rond dans laquelle j'ai hiverné mes poules. J'ai fait une belle cour pour mes animaux en avant de mes bâtiments, avec le rouleau de broche maillée que j'avais lorsque vous êtes

venus. Ça paraît très bien. J'ai tout ôté le dedans de ma petite maison; après l'avoir fait latter, je l'ai fait crépir en neuf et bâti une addition assez grande pour faire deux chambres à coucher. Je me suis acheté une chaise berçante ainsi que quelques chaises de cuisine et un beau canapé qui me sert de lit. Et ce printemps, je me lève une autre bâtisse qui mesurera 20 x 30 pieds en dedans; cela est pour me servir pour les bêtes à cornes et les poules. Je me servirai de la vieille bâtisse pour les cochons.

«Je suis actuellement à faire faire mes semences, car lundi matin, le 1^{er} mai, je recommencerai à travailler au moulin comme d'habitude, à classer le bois; comme je t'ai montré la place de mon travail, tu pourras me voir en esprit.

«Je viens de donner à l'entreprise de me faire nettoyer 23 acres de terre neuve et labourée; c'est la même grandeur que j'avais de faite quand vous êtes venus. Ceci me fera une belle petite ferme, mais ça va encore me coûter au-delà de \$ 500.00. Comme tu le vois, je ne reste pas inactif. Pendant que je suis encore capable de travailler, j'en profite pour faire autant qu'il m'est possible afin de pouvoir payer mes malheureuses dettes et pouvoir laisser quelque chose à mes chers petits. Peut-être que vous me trouvez sans cœur de ne pas leur envoyer d'argent de temps en temps, mais vous comprenez que si je divise mon petit salaire je ne pourrai pas prendre le dessus et par conséquent ne pourrai jamais rien faire pour eux, tandis que quand mes dettes seront payées, il me restera encore assez pour leur partir quelque chose qui fera leur avenir.

«Si je n'écris pas à personne, ce n'est pas que je vous oublie, n'allez pas croire cela. Je vous ai toujours présents à l'esprit et je ne vis que pour vous; mais je suis toujours si occupé à travailler et soigner mes animaux, faire ma

cuisine et tenir ma petite maison très propre. Si vous arriviez vous ne croiriez pas que c'est la même maison. Je tiens mon poêle miné clair et mon plancher très jaune. Je le lave toutes les semaines. Je ne l'avais jamais tenu comme lors de votre visite; comme je devais faire de grandes réparations, je l'avais laissé aller à la négligence. Si j'ai de la visite cet été, ils auront des chaises pour s'asseoir sans avoir peur de salir leur linge et ils n'auront pas à aller coucher chez le voisin ni à la grange. Je dois me faire venir un bon lit dans quelques jours. J'espère beaucoup avoir de la visite de quelqu'un de mes enfants cet été; j'en serais si content.

«Jarvie fait des progrès. Le gouvernement a fait arpenter le village et il s'est bâti plusieurs maisons neuves ainsi qu'un nouveau magasin et une autre maison de pension. J'espère qu'avant longtemps j'aurai un gros prix pour ma terre. Actuellement, je refuse \$4,000.00 mais ce n'est pas tout comptant. J'attendrai un autre acheteur; en attendant, je fais mon possible pour la mettre en valeur. Donne de mes nouvelles à toute la famille et dis-leur de ne pas être froissés si je n'écris pas; dans environ trois mois, je crois que j'aurai fini de travailler pour les autres, et quand je serai à la maison à faire mon petit train, j'aurai le temps de leur écrire à tous et souvent. En attendant, demande-leur donc de m'écrire souvent; je suis toujours content de les lire et de savoir comment ils s'arrangent.

«Je te remercie beaucoup pour le trouble que tu te donnes pour moi et surtout des sacrifices d'argent que tu fais. Je comprends très bien que, par des temps aussi durs, tu as bien de la place pour les \$ 500.00 que tu as déposés chez le notaire en paiement du jugement Chartrand, mais ce ne sera pas pour longtemps.

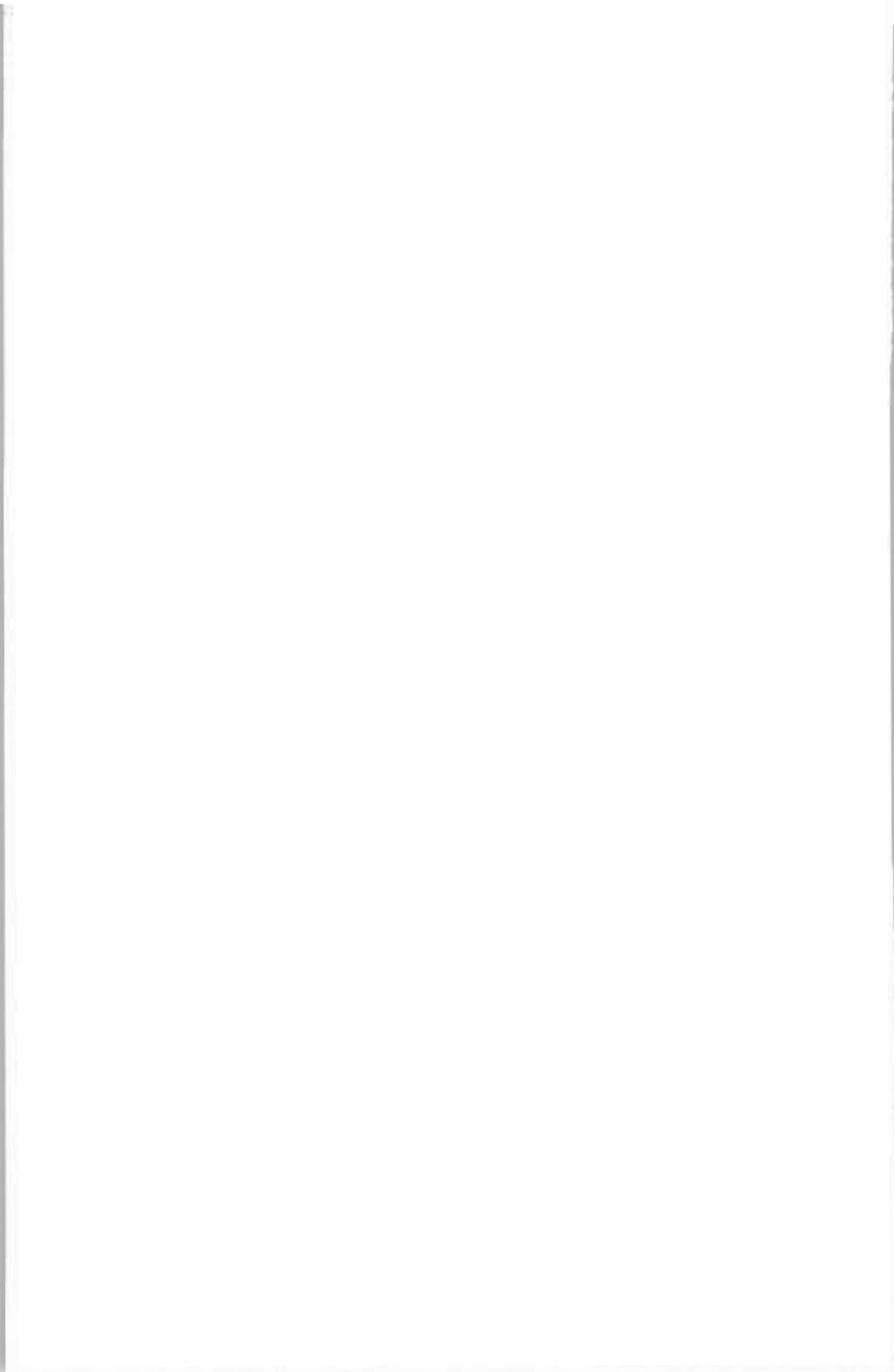
«Comme tu pourras le constater par la lettre que je t'inclus, venant du Département de l'Intérieur (Ottawa),

ce n'est plus qu'une question de jours pour avoir ma patente, puisqu'elle est approuvée de fait; je l'attends à toutes les malles et aussitôt que je l'aurai, comme je te l'ai promis, je t'enverrai ton argent ainsi que celui pour Louis Fleury. Il ne pourra pas te remettre de billet puisque je ne lui en ai jamais donné; il m'avait prêté \$ 50.00 sur parole. Tout ce qu'il peut te donner, c'est un reçu ou une quittance, ce sera mieux. Maintenant ne paie plus personne, car je ne pourrais pas te remettre d'argent avant de vendre; laisse-les tous attendre; ils seront bien contents d'être payés dans ce temps, comme je le serais moi-même si quelques-uns qui me doivent me payaient. Et surtout ne dis pas à personne que je réussis car quelques-uns pourraient encore prendre jugement contre moi et m'entraîner dans de grandes dépenses de frais et d'intérêts. Pour ce qui est de Massey-Harris, ils ne m'ont jamais écrit [...].

« Embrasse ta belle petite femme et les petits pour moi et présente mes amitiés à toute la famille pour moi.

« De ton père
Jos Bellehumeur »





Un retour attendu

Pit n'a pas encore vendu sa terre. Les lettres patentes demandées le 30 avril 1917 ne lui seront accordées qu'à la fin d'avril 1922. Il n'a donc pu vendre de terrains comme il en avait rêvé. Le village a été arpenté par le gouvernement et les terrains intéressants ne sont pas passés par ses mains.

Huit ans se sont écoulés depuis le départ de Pit, et pourtant il fait encore face à des poursuites judiciaires. On comprend mieux pourquoi il ne voulait pas être découvert.

Peu à peu, le retour de Pit semble se confirmer. *Votre intention de nous revenir nous fait bien plaisir à tous ; j'espère que ce sera pour bientôt et que nous pourrons jaser à notre goût*, écrit Joseph-Hervé, le 6 septembre 1922.

Mais les échanges s'espacent peu à peu. Tout le monde est très occupé ; tout le monde s'habitue aussi. Même Pit. Entre juillet 1921 et août 1924, il a reçu vingt et une lettres et on ne trouve que deux réponses de sa part. À sa décharge, et d'après des informations captées dans la correspondance des enfants, il semble que ses lettres des dernières années n'ont pas toutes été conservées ou déposées dans la boîte.

La correspondance au cours de cette période ne révèle rien de particulier, sinon les événements ordinaires :

naissances, maladies, affaires, etc. Et cette nouvelle, donnée par Israël, le 23 décembre 1923: *Cet été nous avons bâti une petite maison à maman, près de chez M. Therrien; elle a toujours une bonne santé.*

En 1923, on apprend, dans une lettre d'Anna datée du 18 décembre 1923, que Pit tient maintenant une boucherie: *Comment vous arrangez-vous cet hiver? Avez-vous toujours vos animaux et votre boucherie?* Une autre lettre, de Sylvio cette fois, en date du 7 février 1924, laisse entendre qu'il est aussi devenu épicier: *Les affaires à votre boucherie doivent augmenter surtout si vous avez ajouté une grocerie...* Pit vit sans doute encore sur sa terre, mais il est bel et bien revenu au commerce. Tout porte à croire qu'il s'installe de plus en plus. Pourtant, dans chacune des lettres qu'il reçoit, il y a des appels de ce genre: *Il ne se passe pas une journée sans que je pense à vous plusieurs fois et que je me demande: «Que fait-il là-bas?» et que je désire vous voir, si ce n'était pas si loin! J'espère qu'avant longtemps ce sera plus près, hein?* (Blanche, le 8 mai 1924.)

Le voyage de Sylvio et d'Israël, voilà déjà trois ans, a excité l'envie de tous les autres enfants. Chacun rêve de pouvoir en faire autant. À preuve: *Vous aurez certainement une surprise bientôt, papa. Imaginez-vous que chez Jos Legault sont à se préparer pour aller vous voir ainsi qu'Israël et Joseph B., s'il peut laisser un bébé malade...* (Anna, le 15 juillet 1924.)

Effectivement, Éveline et son mari iront voir Pit dans l'Ouest à la fin d'août. Encore toute une aventure! Qui plus est, avec un bébé! Ils ne veulent pas le laisser à Blanche, la gardienne, qui en a déjà assez avec les autres.

Mais avant de recevoir son monde, Pit prend le temps d'écrire à Anna. Enfin! On ne l'avait pas lu depuis longtemps!



LETTRE DE PIT À ANNA

«Jarvie, Alberta, 4 août 1924

« Ma bonne Anna,

« [...] Maintenant, je vais répondre à la question que tu me posais sur ton avant-dernière lettre, si j'avais vendu ma terre. Non je ne l'ai pas vendue ; dès que je la vendrai, je vendrai le magasin aussi, et j'irai finir mes jours dans le beau Québec. J'aurais pu la vendre à plusieurs reprises, mais pas assez d'argent comptant. Je préfère la garder jusqu'à ce que je puisse la vendre argent comptant afin de pouvoir faire quelque chose avec mon argent.

« Tu me demandes ce qu'Éveline pourrait m'apporter comme souvenir ; dis-lui que je ne veux absolument rien. Leur sacrifice est assez grand en laissant leur besogne, et en dépensant tant d'argent pour venir me voir, que leur visite sera pour moi le plus beau souvenir que je peux espérer d'eux. Si le Bon Dieu me continue ses faveurs, et que je reste encore à Jarvie, avant longtemps, peut-être l'an prochain, si Philippe vient me voir, je tâcherai de vous envoyer vos billets de retour à toi et à Éva pour que vous veniez avec lui. Je ne veux pas mourir sans vous voir [...]. Je t'écrirai plus longuement plus tard, je suis très pressé. Présente mes amitiés à toute la famille, embrasse tes petits pour moi, et surtout n'oublie pas ton bon Joseph. Un bon bec

« de ton père
Jos Bellehumeur »





LETTRE D'ANNA À PIT

« Nord Témiscamingue, 12 août 1924

« Bien cher père,

« Je viens justement de recevoir votre bonne lettre qui me fit un grand plaisir que je ne peux vous expliquer, surtout après avoir lu la belle offre que vous me faites. Je n'ose y penser car ce serait trop de bonheur pour moi ; je ne vous demanderais pas ce sacrifice car je sais que vous avez gagné cet argent si difficilement. Je ne me permettrais pas de vous la dépenser mais j'ai toujours espérance qu'un jour viendra que l'on pourra faire le voyage.

« Vous devez avoir entendu parler de Rouyn et des alentours. Eh bien, Joseph a pris des parts de mines, c'est-à-dire que huit se sont mis en société pour prendre quatre claims* qu'ils vendront à la première chance avec un moyen bénéfice, et cet argent sera pour faire le voyage à Jarvie. Joseph a pris cela à cette intention. Si le Bon Dieu nous aide, ce ne sera pas bien long que nous aurons le plaisir de vous voir.

« Peut-être ai-je été un peu vite en vous annonçant la visite de Joseph Bellehumeur et d'Israël, j'ai appris avec peine qu'ils ne pouvaient se rendre. D'abord si Léonard ne s'était pas marié (il se marie le 20) si vite, il aurait pu laisser son magasin à ses soins, mais dans ces circonstances-là, il n'est pas facile de laisser et Israël a aussi des raisons, je crois, qui l'empêchent de réaliser son voyage.

« Chez Jos Legault doivent partir avec leur jeune bébé lundi le 18 du mois ; ils ne savent pas s'ils s'adonneront à arriver chez vous un jour que les chars se rendent, alors ils ont décidé que s'ils ne peuvent pas se rendre tout droit à Jarvie, ils iront voir une sœur de Joseph qui

* Concessions minières.

demeure quelque part par là aussi ; ils iront vous voir ensuite. Il faudrait quelque chose de grave pour retarder leur voyage. Ils sont venus nous voir hier et je vous dis qu'Éveline a bien hâte de vous voir. Cela se comprend et plusieurs voudraient se voir à leur place, mais il faut se résigner à tout...

« De votre fille affectueuse,
Anna »



Pit a effectivement le bonheur d'accueillir sa fille Éveline ainsi que son mari Joseph Legault et leur bébé. On devine facilement les beaux jours qu'ils ont passés ensemble.

Comme lors du passage, trois ans plus tôt, de Sylvio et d'Israël, Pit accompagne ses visiteurs à Edmonton où ils se font photographier. Ceux-ci se dirigent ensuite vers Owlseye Lake, petite localité située près de St. Paul, à deux cents kilomètres au nord-est d'Edmonton.

Les retrouvailles les ont tous tellement marqués qu'ils ne peuvent s'empêcher d'échanger quatre lettres coup sur coup. Comme pour prolonger la présence, et ce, même avant le retour chez soi. En plein voyage, Joseph lui-même, de chez sa sœur à Owlseye Lake, écrit à Pit pour la première fois.



LETTRE DE JOSEPH ET D'ÉVELINE À PIT

« Owlseye Lake Alberta, 2 septembre 1924

« Cher père et beau-père,

« Un mot pour vous dire que nous nous sommes bien rendus ; il était six heures, Mde Bellaud et sa fille étaient

là qui nous attendaient. On a fait 2 1/2 milles, un bon chemin, pour se rendre chez elles en voiture, et un temps agréable pour faire le trajet. Éveline était pas mal fatiguée et bien malade, mais ce matin ça va mieux; je pense que c'est seulement une indigestion et l'eau qui l'a rendue malade ou bien sa partie de cartes qui l'a trop forcée.

«Je suppose que vous êtes retourné sans avarie, et que les gens de Jarvie sont tous bien; je laisse la parole à Éveline.

«Je vous dis que je suis en colère après l'eau d'Edmonton. C'est certain que c'est cela qui m'a rendue malade comme cela. Ce matin, je suis mieux un peu, mais j'ai encore un choléra du diable, je suis faible sans bon sens. Quand je suis arrivée hier soir, si je n'avais pas eu honte, je crois bien que j'aurais pleuré.

«Ne prenez pas de peine pour notre partie de cartes, parce que c'est bien l'eau.

«Au revoir. Un beau bec.

«Répondez-moi ici, Éveline»



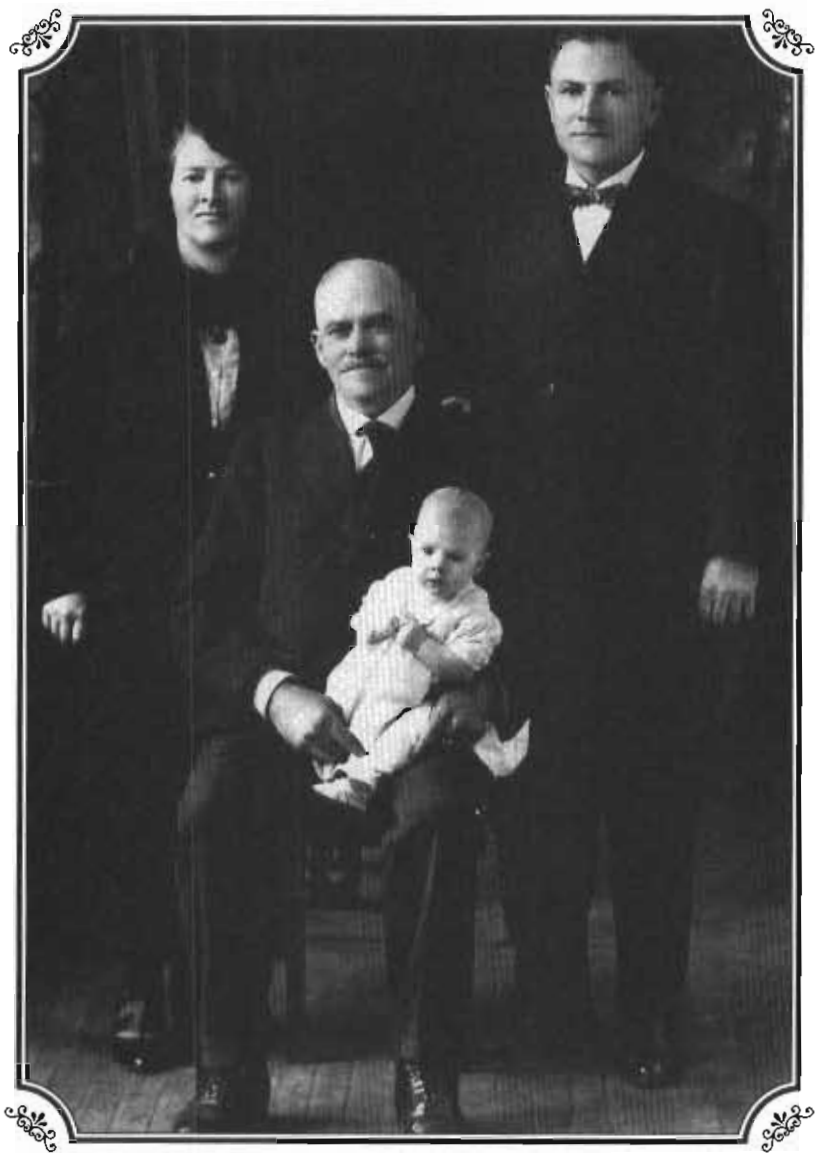
LETTRE D'ÉVELINE À PIT

«Edmonton, le 12 septembre 1924

«Cher papa,

«Nous sommes de retour à l'Alberta et nous partons demain pour chez nous.

«Nous sommes bien contents de notre voyage à Jarvie et St. Paul. Ce soir je suis peinée de me voir si près de vous et incapable de vous revoir avant de partir. Nous vous envoyons en même temps un portrait. Nous faisons un



Éveline, Pit, Jos Legault, en août 1924

pas mauvais portrait pour du monde laid. J'avais commencé à vous écrire sur le papier qui enveloppe le portrait et ensuite j'ai pensé que ce serait plus poli de vous écrire une lettre et aussi je craignais que vous ne lisiez pas.

« Il nous a fait plaisir d'avoir de vos nouvelles à Owlseye Lake. Merci.

« Nous vous écrirons encore sur la route et aussitôt rendus chez nous.

« Nos amitiés à chez Mr. Allarie*. Joseph se joint à moi pour vous embrasser et vous faire une grosse caresse.

« De votre enfant aimante, Éveline. »



LETTRE DE MARIE-BLANCHE À PIT

« Laverlochère, 19 septembre 1924

« Mon cher papa,

« Je m'en viens au nom d'Éveline vous donner des nouvelles de leur retour. Comme Éveline se préparait à vous écrire, Léonard est arrivé avec sa femme, donc Éveline étant occupée et ne voulant pas vous laisser sans nouvelles, je m'en viens vous les donner.

« Ils se sont très bien rendus; le voyage les a fatigués un peu comme de raison, mais pas trop. Ils nous sont arrivés ici mercredi soir le 17, Alfred était au bateau qui les attendait. Nous étions tous contents de les voir arriver.

« Ils ont arrêté à Cochrane, la famille chez Sylvio est toute bien, leurs affaires vont sur les roulettes. Sylvio a l'air bien encouragé, disent-ils.

« Je reviens à chez Jos. Je vous dis qu'ils sont contents de leur voyage, ils ne cessent de nous le dire, tout a très bien

* Arthur Allarie est l'associé de Pit au magasin.

été ici durant leur absence, nous n'avons pas eu de misère avec les petits. Alfred et Laurent s'arrangeaient bien au magasin. Les enfants s'ennuyaient beaucoup. Ils sont bien satisfaits, ils nous disent qu'ils ont fait un beau voyage, qu'ils ont été si bien reçus, Oh! que j'envie la même chose si ce n'était pas si loin. Je vous dis que tous les autres membres de la famille voudraient bien en faire autant.

« Bien cher papa, comme chez Jos nous disent, vous êtes bien, nous espérons bien qu'avant longtemps nous aurons le même plaisir de vous voir.

« Bien je vais vous dire au revoir, car j'ai peur d'être en retard pour la malle. Éveline vous écrira pour la prochaine malle.

« Bonsoir, un bon bec,

« Votre petite fille affectueuse,

« Blanche

« Excusez tout, je suis très pressée.

« P.-S. Papa, avez-vous reçu le portrait qu'Éveline vous a envoyé d'Edmonton? Elle m'en a donné un, je vous dis que je suis contente. Éveline vous enverra votre scapulaire à la prochaine malle. Je vais vous écrire encore la semaine prochaine. »



LETTRE D'ÉVELINE À PIT

« Laverlochère, 1^{er} octobre 1924

« Mon cher papa,

« Vous ne sauriez croire comme ma promenade me fait ennuyer. Je vous vois partout et vous entends

toujours. Il me semble qu'il me manque quelque chose. Et en effet, il nous manque un bien gros morceau quand nous n'avons plus notre cher papa au milieu de nous.

«Se revoir après une si longue séparation, que ça fait du bien! Ça fait revivre le passé. Il me semble que j'ai appris à vous aimer davantage. Il n'y a pourtant pas moyen que vous restiez éloigné bien longtemps.

«Nous sommes arrivés chez nous le mercredi soir et tout de suite le vendredi, les gens de Lorrainville (Bellehumeur) étaient rendus ici pour avoir de vos nouvelles. En leur racontant notre voyage, comment vous étiez, ce que nous avons dit, ce que nous avons fait, tous pleuraient avec nous. Je n'étais plus malade, et comme je réalise notre séparation! Pourquoi donc le Bon Dieu permet-il qu'il en soit ainsi? Je n'ai pas encore pu aller voir Éva et Anna, je leur ai téléphoné seulement. Elles doivent venir prochainement, aussitôt que les chemins seront passables. Imaginez-vous que ce matin, il neige à plein ciel, nous avons au moins six pouces de neige. C'est triste pour le 1^{er} octobre.

«Blanche et Laurent sont encore ici. Maman est venue la semaine dernière. Elle n'était pas de bonne humeur, je ne sais pas ce qu'elle avait. Elle s'est bien informée de vous et comme nous ne pouvions dire que du bien, elle a paru croire qu'on en faisait.

«Nous avons trouvé chez Sylvio en bonne santé, très bien installés et paraissant faire de très bonnes affaires.

«Chez Léonard sont venus nous voir; il paraît avoir une femme bien smart, bien travaillante toujours.

«Mon petit Pascal a eu la rougeole la semaine passée, il a été pas mal malade, mais il engraisse quand même. Blanche est malade aussi ces jours-ci.

«Avant-hier nous avons reçu les portraits que nous avons posés chez vous, ils sont bons, à l'exception d'un;

nous allons en faire faire pour vous en envoyer ainsi qu'à chez Mr. Allarie. J'ose espérer que ces derniers sont en bonne santé.

« Tout le monde s'informe de vous, surtout les vieux de votre âge et disent qu'ils aimeraient vous revoir. Nos enfants disent de même et j'espère qu'avant longtemps ils auront le bonheur de vous connaître. Bien je vais vous laisser, espérant vous lire bien prochainement. Excusez l'écriture au crayon et ma lettre sans suite, le cœur veut en dire trop pour le crayon.

« De votre enfant qui vous embrasse bien fort, Éveline.

« P.-S. Joseph vous salue affectueusement et vous fait dire qu'il pratique bien le romée. Je vous envoie votre scapulaire dans votre lettre. »



On aurait pu croire que les liens s'étaient relâchés, les lettres étant moins fréquentes et tout le monde s'habituant à la séparation. Mais on constate, à l'occasion du voyage d'Éveline, à quel point ces retrouvailles sont empreintes d'une forte émotion. Pour ma part, je me pose encore beaucoup de questions.



Grand-papa,

Même si vous êtes parti depuis dix ans déjà, que la parenté fait sa vie sans vous, que vous avez réussi à organiser votre existence de façon convenable et que le temps guérit les plaies, je ne puis m'empêcher de constater qu'une visite comme celle de Jos et Éveline ranime tous les regrets et rend criant le besoin qu'ont les enfants de vous voir plus près d'eux.

Puisque vous êtes prêt à offrir à Éva et Anna un billet de chemin de fer pour qu'elles aillent vous voir, je me demande encore pourquoi vous n'êtes pas allé à la profession religieuse de tante Rose? Vous auriez rencontré une bonne partie de vos enfants. D'ailleurs, pourquoi ne faites-vous pas vous-même le voyage pour rencontrer tout le monde à la fois? Vous pourriez retourner à vos affaires après.

Je devine qu'au fond c'est la présence d'Égérie qui empêche tout. Est-ce possible? J'ai l'impression qu'un mur de béton vous sépare. Cette remarque n'a rien d'un blâme, c'est une observation, ou plutôt une question. Vous pourriez probablement ramasser ce que vous avez gagné dans l'Ouest et vous rapprocher des enfants; mais à condition qu'Égérie ne soit pas là, j'imagine.

Vous devinez peut-être aussi que les enfants aimeraient vous rapprocher tous les deux, et cela n'entre pas dans vos plans. Il y a peut-être des choses que vous n'avez pas dites encore?

Vous insistez beaucoup sur la religion, particulièrement quand vous écrivez à Éveline. Vous savez sans doute combien c'est important pour elle. Vous n'ignorez pas non plus qu'elle montre ses lettres à Égérie et j'en conclus que vous voyez cela comme une bonne façon de vous réhabiliter à ses yeux. Remarquez que je n'en suis pas très surpris; dans votre temps, la religion prenait tellement de place dans les familles!

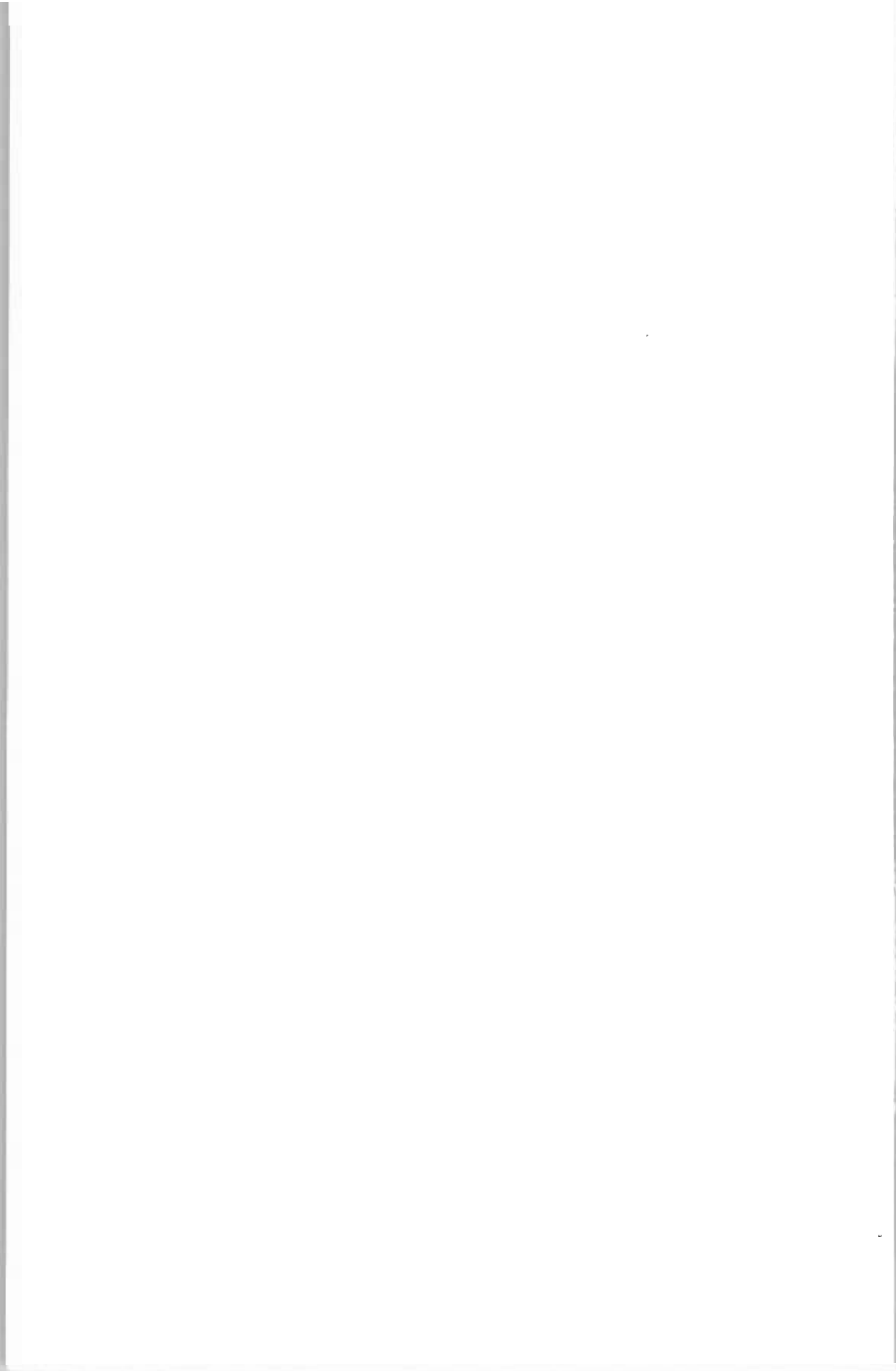
En passant, j'ai appris récemment par ma mère que mon grand-père Arthur Trudel aimait bien aller jaser avec vous quand il allait au magasin de Lorrainville. Il devait en profiter pour prendre une bonne bière ou un petit coup de «fort». Il me semble vous voir bavarder tous les deux de part et d'autre du comptoir. Je suis content de savoir qu'il vous appréciait, car je l'ai

toujours beaucoup aimé lui aussi. Il vous ressemblait à plusieurs points de vue. Tout jeune, il a travaillé dans les *factories* aux États-Unis. À peine marié, il s'est établi au Témiscamingue, sur une terre « en bois debout ». Il fabriquait sa bière et son « fort ». Après la mort de mon père, je ne dirai pas qu'il nous a servi de père, mais il a été le grand-père complice qui nous amenait avec lui à la pêche, au bois, aux bleuets, en auto, aux assemblées électorales, aux encans, etc.

Il était, comme vous le savez, un bon vivant. Un bon libéral par-dessus le marché! Vous êtes entré avec lui dans le halo de mes affections passées et toujours présentes.

Adieu.





Il faut attendre encore un an

Pit a jadis partagé les rêves des prospecteurs miniers de l'époque. Anna a déjà signalé que son mari possède des concessions minières. Elle en reparle le 14 août 1925 :



«[...] Je dois aller passer quelque temps avec Éveline aussitôt que mon Joseph sera de retour d'un petit voyage de 10 jours dans le canton de Cléricy* où il a des parts de mines; il est allé là afin de savoir si c'est bon ou non, en rapportant de la roche et la faisant examiner. Ensuite, il veut vendre à la première chance, car cela coûte bien cher de faire l'ouvrage et de voyager si loin et nous n'avons pas ce moyen-là; mais nous n'exigerons pas un gros bénéfice pour vendre, nous avons de bonnes espérances.

«Joseph est encore à Rouyn, c'est-à-dire que de ce temps il est à Cléricy pour faire les travaux sur les claims qu'il a pris. Je l'attends la semaine prochaine, leur job sera finie. Il me dit être assez satisfait, alors je suppose qu'il a fait un peu d'argent. »



* À quelques kilomètres au nord de Rouyn-Noranda.

Pit avait lui aussi des propriétés ou des parts de mines autour de Rouyn. Mais c'est surtout son frère Ambroise qui se passionne pour cette activité. Dès 1917, il fait analyser quelques pierres qui l'ont intrigué au cours d'une excursion qu'il a faite à partir du Grand Brûlé au sud de Béarn: elles contiennent du plomb et du zinc. Ambroise se porte acquéreur de six lots prometteurs, car il y a de l'or à la surface. En 1924, au moment où l'on parle à Pit des découvertes de Rouyn, Ambroise vend ses droits pour cinq mille dollars à un certain Jack Monroe qui a décelé la valeur aurifère du sol. Ce dernier recueille tout simplement dans des poches le minerai de surface et en vend pour environ cent cinquante mille dollars. Ambroise finira par reprendre possession de la mine en 1937, pour essayer de la mettre en exploitation. Par la suite, le gisement est exploité de façon sporadique par une kyrielle de propriétaires dont plusieurs ont connu autant d'infortunes que d'espoirs pendant près de cinquante ans.

Les découvertes minières amènent donc Sylvio à questionner son père sur ses propriétés. Quant à lui, il est installé à Cochrane, en Ontario, à deux cent cinquante kilomètres au nord-ouest de Ville-Marie. C'est là qu'il rencontre M. et M^{me} Chevè qui arrivent d'Alberta. Mais d'abord, laissons Pit parler de ses propres affaires à Anna.



À ANNA, LE 14 FÉVRIER 1925

« [...] Je travaille toujours comme un jeune homme il va sans dire que je ne fais que du travail léger, mais tout de même je suis toujours sur pied. Tu me demandes de te parler de mon commerce, eh bien, voici: nous avons fini notre inventaire hier et le résultat en est très

satisfaisant; en 14 mois et 3 semaines, nous avons fait pour près de \$ 32,000.00 d'affaires, et après avoir pris toutes nos dépenses pour vivre et avoir payé nos taxes et nos assurances contre le feu, et tout ce que nous perdons forcément dans un commerce, nous arrivons avec un bénéfice net de \$ 3500.00, ce qui nous fait à chacun \$ 1750.00. Je trouve que c'est très bon si nous considérons que nos débuts étaient très petits. Je me fais l'idée de continuer encore un an, et si je suis encore de ce monde, je me propose de vendre. Je crois que j'aurai assez d'argent pour pouvoir payer toutes mes dettes, et en avoir assez pour vivre et alors je tâcherai de me rapprocher de vous autres. Il me semble que ce sera un grand bonheur de vous voir et de connaître tous ces chers petits que je n'ai pas le bonheur de connaître. Que de caresses je leur ferai et comme ils aimeront leur grand-père... »



DE SYLVIO, LE 25 AVRIL 1925

« [...] Nous avons passé la veillée avec M. et M^{me} Chevè samedi soir; ils nous ont donné de vos nouvelles qui sont très encourageantes pour nous. Nous sommes heureux de vous savoir en bonne santé et que vous faites très bien votre affaire. Je vous en félicite; c'est bien beau pour un homme de votre âge. Ces gens nous ont bien intéressés; nous avons veillé jusqu'à minuit.

« M. Chevè nous disait que si vous aviez vendu votre terre, vous seriez venu avec eux; que nous aurions été heureux de vous voir arriver! Nous ne nous y arrêtons

pas car il nous semble que cela n'arrivera jamais, depuis si longtemps que nous attendons votre retour. Vous seriez arrivé en temps pour voir maman, Marie-Blanche et votre petite poulette, Laurette. C'est encore une poulette; elle est jolie et aimable.

«Ma femme est malade et je l'ai envoyée à Montréal pour se faire soigner; je ne sais pas quel temps elle sera, ce sont des pierres au foie qu'elle a; il lui faudra peut-être l'opération. C'est pourquoi j'ai fait venir maman; elle sera encore deux ou trois semaines avec moi, de sorte que si vous aimiez profiter de cette occasion pour venir nous voir, vous êtes le bienvenu. (Je ne lui dis pas que je vous écris.)

«Vous avez sans doute appris qu'Alfred est rendu avec moi. J'ai acheté mon associé, M. Châteauneuf au mois de janvier et j'ai revendu les mêmes intérêts à Alfred, le quart du magasin. Les affaires ont été bien bonnes jusqu'au mois de janvier. Nous avons fait \$ 40,000.00 d'affaires dans six mois. L'hiver a été plus tranquille, quoique nous faisons encore de bonnes affaires. Il y a de l'argent à faire ici dans plusieurs lignes; il se présente souvent de bons marchés. Aussi il y a plusieurs petits villages qui s'organisent dans les alentours de Cochrane. Cela me fait penser à Jarvie.

«Je souhaite bien que vous vendrez chez vous et que vous viendrez nous voir prochainement. Je suis certain que vous trouveriez quelque chose pour vous intéresser ici.

«Un mot au sujet des mines. Vous devez être au courant des découvertes des mines de Rouyn. Ces mines se trouvent tout près des mines que vous avez déjà en votre possession. De passage à Montréal, au mois de juin, M. Jeannotte de chez L. H. Hébert me demandait si vous aviez vendu vos intérêts, ce que je ne savais pas. Sinon,

vous pourriez probablement vendre durant le boom actuel et faire un bon coup d'argent.

«J'ai des nouvelles fraîches du Témiscamingue et tout le monde est bien dans le moment. Chez Jos Bellehumeur ont perdu leurs deux petits garçons cet hiver; ils ont eu beaucoup de peine. Je viens d'apprendre que chez Israël viennent de perdre une petite fille, leur plus vieille...»



LETTRE DE MARIE-BLANCHE À PIT

«Cochrane, 21 avril 1925

«Bien cher papa,

«Bonjour, c'est votre petite fille qui s'en vient causer avec vous. J'ai tellement de choses à vous dire que je ne sais par quoi commencer. Tout d'abord je vais vous dire que je suis à Cochrane depuis le 4 avril; j'y suis avec maman et Laurette. Germaine est à l'Hôtel-Dieu à Montréal; elle suit un traitement pour la maladie de foie. Sylvio a fait demander maman pour rester chez lui avec la servante et les enfants. Germaine était malade depuis le jour de l'an; elle avait de fortes crises. Sylvio a décidé de l'envoyer à Montréal. Il est probable qu'elle ne subira pas d'opération à ce voyage-ci toujours. Nous retournerons à Lorrainville au commencement de mai car nous ne pouvons pas passer sur le lac; il faudra attendre les bateaux [...].

«Chez Jos Bellehumeur ont eu leur part eux aussi; ils ont perdu deux petits garçons dans l'espace d'un mois et demi; le premier, le petit Gérald, est mort au

commencement de février ; il avait quatre mois ; ensuite, le 13 mars, le petit Noël est mort ; il avait deux ans et demi. Ce sont de bien dures épreuves ; nous avons eu bien peur pour Jos, il venait d'avoir une grosse grippe, mal à la gorge. Il était bien faible, il nous a fait des crises abominables. Il n'est plus le même depuis ce temps ; il jongle, il ne rit jamais. Il leur reste deux petites filles, Cécile, six ans, et Gilberte, quatre ans.

« Il est presque certain que vous aurez sa visite (de Jos B.) cet été. Il n'est pas encore décidé s'il amènera sa femme et ses deux petites filles. Oh ! je vous assure papa s'il amenait leurs petites Cécile et Gilberte, vous auriez quelqu'un pour parler : elles parlent comme nous, Cécile est vieille de caractère et Gilberte est bien bébé.

« Depuis qu'il est question d'aller vous voir, c'est drôle de les entendre parler toutes les deux. Quand on ira chez pépère, on va faire telle chose, on va lui dire ça, on va lui apporter ça, on va lui faire de grosses caresses. Jos a bien envie de les amener. Sa femme aimerait bien vous connaître elle aussi [...].

« Maintenant, parlons donc de chez monsieur Julien Chevè. Dis-moi donc, papa, quelle belle surprise vous nous auriez fait ! oh ! oui, nous aurions été tellement fiers, que ce n'est pas arrivé ! Papa, faites des arrangements et venez-vous-en vite, vite. Si vous saviez comme nous étions tous fous, quand chez monsieur Chevè nous ont annoncé ça. Je vous assure que nous en faisons des châteaux. Alfred, Laurette et moi, nous avons beaucoup pleuré en pensant que vous auriez pu être avec nous le mardi midi.

« Chez monsieur Chevè sont arrivés ici à Cochrane le samedi midi (le 11) ; le soir ils sont allés au magasin ; Alfred était seul, Sylvio était chez le barbier. Monsieur Chevè et sa femme sont arrivés à lui en lui disant : « Vous

êtes un monsieur Bellehumeur?» Alfred leur a répondu que oui. Mais vu qu'il était nouveau dans la place, il leur a demandé s'ils ne voulaient pas voir Sylvio, son frère. Monsieur Chevè lui a dit : « Nous venons d'avec votre père, nous venons de Jarvie. » Je vous assure que les questions ne manquaient pas.

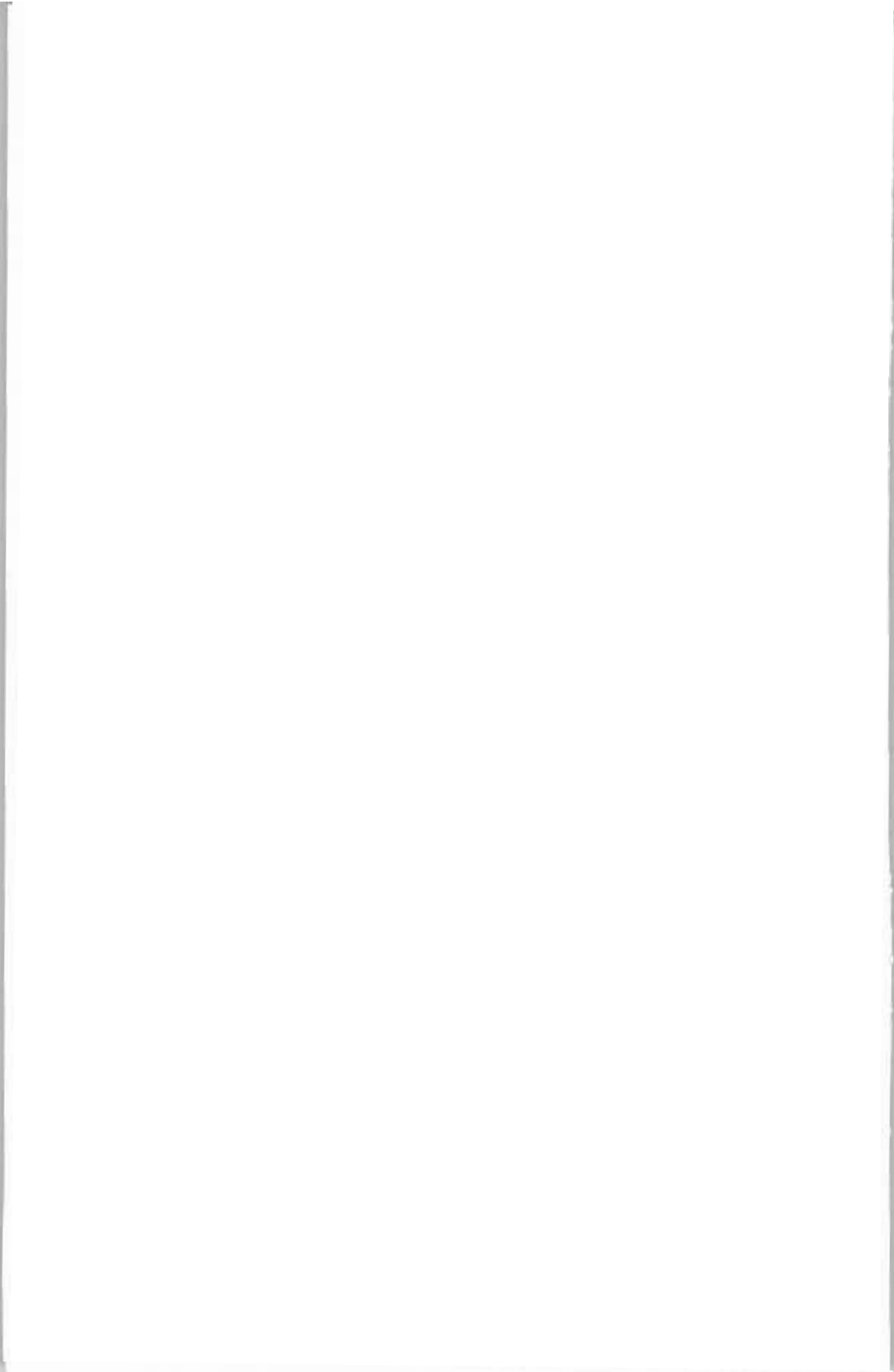
« Oh ! papa, que ces gens ont l'air de vous estimer. Papa, venez vite, vous ne le regretterez pas. Revenez avec Jos, hein ? Dites oui !

« Cette semaine, je me suis rendue voir madame Chevè ; elle est bien intéressante ; elle doit venir ici chez Alfred ces jours-ci. Son mari est parti à Rouyn ; elle n'en a pas eu de nouvelles encore. [...]

« [...] votre petite fille affectueuse,

« Blanche »





Et attendre encore

C'est maintenant au tour des enfants de se plaindre ; leur père ne répond plus fidèlement comme auparavant. Il a reçu trente lettres et on n'a que trois réponses de sa part en deux ans. Même en supposant que quelques-unes se sont perdues ou n'ont pas été conservées, tout porte à croire que Pit n'est plus aussi assidu :



« C'est encore Éveline qui vous arrive, et cette fois-ci bien anxieuse de savoir pourquoi vous ne me répondez pas un mot au moins. » (*Éveline, avril 1925.*) « Je suis si inquiète papa, vous ne m'écrivez pas. » (*Blanche, 30 juin 1925.*)



Pit dit n'attendre qu'un acheteur qui ait de l'argent comptant pour se rapprocher des siens. Mais c'est long !

Joseph-Hervé va à son tour visiter son père, en août 1925. Il est accompagné de sa femme et de ses deux petites filles. La plus âgée a six ans. Elle se rappelle aujourd'hui le départ de Lorrainville, l'arrêt et le coucher chez l'oncle Sylvio à Cochrane, le long trajet de plusieurs jours en train, les repas que sa mère faisait chauffer sur le

poêle au bout du wagon, la joie de déguster une boîte de saumon que son père a achetée lors d'un arrêt du train, parce que les victuailles étaient épuisées, l'arrivée et le souper à Edmonton, etc.

Pit est installé à l'étage au-dessus de son magasin. Une échelle à l'intérieur permet d'accéder à son logement. Il a peut-être loué sa maison à son associé, Arthur Allarie. L'aménagement est des plus rudimentaires : un poêle, une table et des chaises, un chiffonnier, quelques tablettes. Une division sommaire dans un coin abrite sa couchette. Il a dû emprunter un autre lit pour ses visiteurs. Le couple s'y installe, dans la grande pièce, avec la plus âgée des filles. La plus jeune est tout heureuse de rester avec « grand-papa » qui ne cesse de la gâter de bonbons.

La plupart des enfants ont signalé à leur père leur espoir de le voir revenir avec Joseph-Hervé. Mais Pit ne revient pas cette fois encore.



D'ÉVELINE, LE 14 SEPTEMBRE 1925

« [...] nous en avons eu de vraies et fraîches par Jos. Beaucoup plus de détails que par lettre. Je vous assure que bien des fois je me suis ennuyée durant leur absence. Je me représentais les beaux jours que nous avons passés ensemble à pareille date l'an dernier. Inutile de vous dire que je leur en ai posé des questions. Ils sont enchantés de leur voyage et comme moi se proposent d'y retourner. Mais si vous vous rapprochiez ce serait encore bien mieux.

« Vous avez l'intention, me disent-ils, de venir voir Rose l'été prochain. Tâchez de garder cette bonne idée, et



*Cécile dans les bras de son père, Joseph-Hervé,
Alberta Larocques, sa femme, et Gilberte dans les bras de Pit
en août 1925*

nous irons tous vous voir à Cochrane si vous ne voulez pas vous rendre ici... »



LETTRE DE MARIE-BLANCHE À PIT

« Fugèreville, 22 février 1926

« Bien cher papa,

« Me voilà ; il y a déjà longtemps que je ne suis pas venue causer avec vous. Je vous assure que j'aimerais bien mieux que ce soit de vive voix que par écrit, car j'ai des choses sérieuses à vous parler [...]. Que faites-vous que nous ne recevons pas de vos nouvelles ? [...]

« Sylvio est venu pendant les Fêtes ; il est venu par affaires. Lorsqu'il est parti, il nous a dit qu'il voulait revenir par ici au printemps ; il avait l'intention d'écouler son stock. Il s'ennuie beaucoup par là. Chez Alfred sont toujours contents d'être revenus ; ils ne s'ennuient pas du tout ici ; je suis toujours restée avec eux depuis qu'ils sont ici.

« J'aime bien ça Fugèreville. J'aime tellement ça que j'ai un peu l'idée de m'y installer pour de bon. Il y a ici un jeune homme qui veut me garder avec lui à tout prix : un monsieur Eugène Boucher, un cousin de la femme d'Alfred ; c'est un cultivateur, c'est-à-dire ses parents sont cultivateurs, et comme il est le dernier garçon de la famille, il doit hériter des biens paternels. Ce sont de gros cultivateurs, ce sont les gens les plus à l'aise de Fugèreville, à peu près ; c'est du bien bon monde.

« Je sais que pour rester sur une terre, il faut avoir une bonne santé, je l'ai bien averti que je n'avais pas de santé,

ça ne lui fait rien. Plusieurs me font penser à cela, et d'autres me disent que je devrais me marier avec un commerçant vu que j'ai été élevée là-dedans; je m'en suis toujours occupée avec mes frères surtout Jos. J'aime bien cela le commerce, mais il me semble que j'aimerais la terre. Après tout il ne faut pas regarder que ça; c'est que c'est un très bon jeune homme, sobre, il appartient à une très bonne famille.

« Ils doivent lui bâtir une maison aussitôt la terre dégelée. Monsieur Boucher veut se marier à Pâques, il dit que c'est le temps qu'il sera le plus libre; j'aurais aimé le faire retarder, mais ça n'adonne pas, d'autant plus que je n'en ai pas parlé beaucoup à la famille. Ils le savent mais c'est Alfred qui leur a dit. Maman le sait, c'est-à-dire elle s'en doute car lorsque nous en avons parlé, il n'y avait rien de certain.

« J'aurais voulu le faire retarder car nous serons obligés de rester deux mois avec ses parents, ce qui me gêne beaucoup, quand même je les connais.

« Maman me dit que je serais mieux d'attendre une couple d'années, ma santé serait peut-être meilleure. D'un côté, ça me coûte de me marier, je vois mes sœurs qui sont toujours malades, ce n'est pas que je crois avoir de la misère avec ce jeune homme, ah! non.

« J'ai bien réfléchi et j'ai pensé que le mieux était de vous écrire et de vous demander vos conseils. Oh! cher papa, là nous voyons comme vous nous manquez. Si vous étiez avec nous, nous pourrions discuter. Je suis gênée avec maman de lui parler de ça; il me semble que si vous étiez ici, ça irait donc bien. Ah! que c'est donc ennuyant de ne pas avoir son cher papa avec soi; si vous saviez comme ça me fait mal au cœur de vous voir si loin et si seul. Je m'étais pourtant bien promis d'aller rester avec vous sur vos vieux jours. Oh! papa il est

encore temps, aucun sacrifice ne me coûterait quand il s'agirait de vous.

« Je m'étais dit que je ne me marierais pas avant votre retour. Il me semble que, n'étant pas mariée, j'aurais plus goûté des joies de la famille, de votre retour. Soyez certain que pour nous, la vie de famille est bien triste; savoir notre père si seul.

« Donc mon cher papa, j'espère que vous nous répondrez bientôt, en me disant ce que vous en pensez, car il me faut rendre une réponse prochainement. Pâques va venir vite; j'ai des préparatifs à faire.

« Donc, bonsoir, il faut que j'écrive à maman. Répondez-moi le plus tôt possible.

« Votre fille affectueuse, Blanche

« Excusez ma longue lettre sans suite. »



À ANNA, LE 25 AVRIL 1926

« [...] Cet après-midi je suis seul dans mon petit magasin et comme je n'ai pas cessé de toute la journée de penser à vous tous, j'ai cru que je ne pouvais mieux faire que de t'écrire et de te donner de mes nouvelles.

« Ma santé est excellente et notre commerce va très bien. Nous n'avons presque pas eu d'hiver, la neige est tombée vers les Fêtes et a toute disparu en février. Pas de grand froid ni une seule tempête; ç'a été à peu près le plus bel hiver que j'ai vu de toute ma vie. J'aurai fini de faire mes semences le dernier d'avril s'il fait beau temps d'ici là. Mes semences consistent seulement en 30 acres

en blé, le reste je ferai du labour d'été pour ensemer environ 90 à 100 acres en blé l'an prochain; et si je suis favorisé d'une bonne récolte, je ferai environ \$ 2000.00... »



Le 1^{er} mars, Blanche écrit de nouveau à son père, cette fois pour lui demander de l'argent pour son mariage: *Il faut toujours que je m'habille et je m'en venais vous demander si vous ne m'habilleriez pas.* Elle a été exaucée rapidement puisque, dès le 21 du même mois, elle le remercie en précisant: *Je ne m'attendais pas à recevoir un aussi gros montant d'argent que ça.*

Pit a-t-il écrit plusieurs lettres après celle du 25 avril 1926? Nous n'en avons aucune. Il en manque manifestement.

Le temps passe. En mai 1926, Pit demande à Joseph-Hervé de lui télégraphier quatre cents dollars pour l'achat d'une terre. A-t-il l'intention d'agrandir son domaine de culture? S'agit-il d'un coup d'argent rapide? Aucun détail là-dessus: *Je serais curieux de savoir où se trouve la terre que vous avez achetée et si je l'ai vue lorsque je suis allé.* (Jos-H., 20 mai 1926.)

Le 16 juin 1926, Laurette lui demande de l'argent pour payer un an de pensionnat: *Je suis en sixième année, et j'ai bien travaillé, j'ai passé des concours difficiles avec succès, je crois qu'avec un an de couvent j'obtiendrais mon diplôme [...]. Il me semble que je ne resterai pas seule sans avoir un diplôme puisque toutes mes sœurs ont eu ce bonheur.* Laurette a peut-être été exaucée, puisqu'elle a fait un peu d'études.

À l'été de cette même année, mon père, Laurent, communique avec Pit pour demander la permission de se

marier. La réponse est positive, évidemment. Pas de trace de cet échange, si ce n'est une lettre de mon père, un mois après l'événement. Je ne peux résister à l'envie de la reproduire au complet.



LETTRE DE LAURENT À PIT

« Fugèreville, 24 octobre 1926

« Bien cher père,

« C'est moi qui vous arrive enfin après avoir reçu votre lettre en me donnant la permission de me marier.

« Je me suis marié le 22 septembre et j'ai fait des petites noces chez mon beau-père. Toute la journée nous avons eu bien du plaisir et ensuite j'ai fait le tour de la parenté et le lundi en huit j'ai repris mon ouvrage habituel au magasin. Et je reste voisin du magasin, je me plais très bien avec ma petite femme.

« Je me suis grayé de ménage un peu et je suis bien content que vous m'avez pas envoyé d'argent; car ça va bien comme cela et vous, ça vous aurait peut-être mis un peu de court; et j'aime mieux que ça soit moi qui sois de court que vous, car c'est vous qui l'avez gagné et moi je suis jeune et je peux m'en gagner; et je sais que plus tard j'aurai ma part comme les autres.

« Je travaille toujours chez Alfred, ça va bien; les affaires sont assez bonnes et on s'arrange bien ensemble.

« Maman est allée se promener à Montréal avec Alma Coutu. Elle est partie pour un mois; j'espère qu'elle va faire un bon voyage.

« Je vous envoie notre portrait de noces; vous allez voir ma petite femme, pas en personne, mais sur un portrait.

« Ma femme se joint à moi pour vous faire des saluts.
« Au revoir. De vos enfants,
« Exilda et Laurent Bellehumeur »



D'ÉVELINE, LE 3 NOVEMBRE 1926

« [...] C'est avec peine que j'ai appris votre maladie, assez grave, paraît-il, et depuis comment êtes-vous ? On dit que maman a eu beaucoup de peine en apprenant cette nouvelle-là. Que faites-vous ? Êtes-vous toujours avec Mr. Allarie ? Et pouvez-vous vous occuper de votre besogne maintenant ? Vous n'avez pas pensé durant cette secousse que vous étiez trop vieux pour rester si loin des autres et si seul comme ça ? Que de fois nous nous demandons ce qui peut vous arriver [...]. Moi je ne suis pas trop mal, mais les sauvages nous guettent toujours, je les attends encore pour le mois de décembre et ça m'effraye un peu, car l'été dernier j'ai bien failli mourir à mon accouchement. Marie-Anne à Philippe a fait une fausse couche il y a une couple de mois et les docteurs ont eu bien peur de la perdre. Je vous assure que Philippe avait les yeux grands, avec la famille qu'il a c'est à y penser... »



Trois lettres confirment que Pit a été assez malade à l'été 1926, mais aucun détail sur la gravité, la longueur et la nature de sa maladie. Cinq autres lettres, entre novembre 1926 et février 1927, font écho à l'inquiétude des enfants, dont une d'Anna, en janvier :



« [...] Pauvre papa, comme vous êtes loin pour rester seul et surtout malade ! Il me semble que l'on aurait eu bien soin de vous et quel plaisir ça aurait été pour nous ! On ne peut pas y penser sans pleurer et le pire, c'est qu'il faut s'y résigner quand même. C'est bien dur, surtout lorsque l'on vous sait malade... »



L'hiver passe, le printemps aussi. D'après une lettre de Solange (fille de Philippe), datée du 11 février 1927, Éveline et Joseph projettent de retourner à Jarvie, à l'automne. Philippe se joindrait à eux. Anna et Éva seront-elles assez en forme et en moyens pour les accompagner ?

Décidément, les enfants sont inquiets, mais Pit ne semble pas encore prêt pour le retour.

XVIII

Le retour de Pit

Le mercredi, 8 juin 1927, coup de téléphone chez Joseph-Hervé Bellehumeur. C'est Arthur Allarie, l'associé au magasin de Pit, à Jarvie, en Alberta. Il leur apprend la mort de Pit.

C'est la consternation. Qu'est-il arrivé?

Dans la famille, on a toujours dit qu'il était mort d'une crise cardiaque. Selon ma tante Rose, son père souffrait depuis quelque temps d'angine de poitrine. S'étant senti plus mal en point, il se serait rendu à Edmonton pour consulter un médecin. Ce dernier l'aurait hospitalisé sur-le-champ et Pit serait décédé le soir même à l'hôpital général d'Edmonton.

À mon cousin qui cherchait des confirmations sur les circonstances de ce décès, le fils d'Arthur Allarie écrit, le 27 janvier 1989:



« Votre grand-père Joseph était associé avec mon père Arthur Allarie quand il est mort. (Mon père Arthur Allarie est mort en 1959.) Moi je suis né en janvier 1923, ici, à Jarvie, Alta., et naturellement je me souviens très peu de lui. Il ne reste qu'une personne que je connais qui était un ami de votre grand-père, un nommé Mr. Roy Newham (anglais immigré de l'Angleterre); il a 94 ans

et sa santé n'est pas très bonne ; mais il peut parler encore très bien. Il reste seul sur sa ferme, ici, à Jarvie. Il me dit que Jos avait bien de la misère à respirer après avoir travaillé ou exercé ; donc il suggère une maladie de cœur. Il me dit qu'il s'est embarqué sur le train ici et s'est rendu à l'hôpital à Edmonton où il est mort d'une attaque de cœur. »



Mais sur le certificat de décès, à la ligne *cause of death*, il n'y a que la mention « 90 E ». Après vérification auprès du bureau de la statistique en Alberta, le code 90 E signifie *injury*.

Est-ce que cette indication pourrait confirmer une version que j'ai entendue récemment : « Pit était dans un train, il était chaud et il montrait son argent. Il a été attaqué par un voleur et a reçu un coup de poignard dans le dos. C'est comme ça qu'il est mort » ?

D'autres ont soupçonné un de ses associés.

Il m'a été impossible de remonter à l'origine de ces histoires. Seraient-ce pures inventions ? S'il est vrai que la nature a horreur du vide, il est vrai aussi que les gens n'aiment pas vivre dans le doute. En l'absence d'explications, ils en fabriquent.

Peut-être aussi ne voulait-on pas admettre qu'un bonhomme comme Pit Bellehumeur ne puisse mourir comme tout le monde, d'une vulgaire crise cardiaque !

Pour en revenir à la cause de décès apparaissant sur le certificat de décès, *injury* peut se traduire par blessure, mais aussi par lésion. Pourquoi pas une lésion au cœur ? Voulant aller au fond des choses, j'ai communiqué avec l'hôpital général d'Edmonton pour obtenir le certificat médical. Voici le diagnostic :

The cause of death was : myocarditis.

(duration) 5 yrs.

contributory : nervous dyspepsia

(duration) 6 mos.

Donc, une myocardite a causé la mort de Pit. Il en était affecté depuis cinq ans, et depuis six mois le problème se compliquait d'une indigestion nerveuse.

Je ne puis oublier la lettre du 16 novembre 1918 où Pit décrit à Éva la grande douleur qu'il a ressentie à l'estomac et qui l'a terrassé durant vingt-quatre heures. Ayant des points dans les côtes et entre les épaules, il croyait que c'était la fin de ses jours. La description de ce malaise porte à croire qu'il s'agissait d'un infarctus et non, comme il le disait dans sa lettre à Éva, d'une simple grippe.

Hospitalisé le 7 juin 1927, il est décédé le lendemain, à l'âge de soixante-six ans.

Suivant les indications de Joseph-Hervé, Arthur Allarie s'occupa d'expédier la dépouille mortelle à Lorrainville. À l'arrivée du train, une partie de la population de la paroisse était massée sur le quai de la petite gare, autour de la famille et des amis.

Pit fut exposé dans la maison de Philippe, attenante à son magasin, en face du « magasin de ciment ». Il en passa du monde ! Comme c'était proche de l'église, on n'utilisa pas le corbillard. La procession s'étendit de la chambre funéraire jusqu'à l'église.

C'était le 15 juin 1927.

Selon ma tante Rose, Joseph-Hervé est retourné à Jarvie après les funérailles, pour régler les « affaires ». Il aurait obtenu une excellente collaboration de l'associé de son

père, qui a racheté la part de Pit mais en a échelonné le paiement sur plusieurs années. Joseph-Hervé aurait payé les dettes qui restaient. Il semble que l'avoir de Pit n'était pas tellement considérable, conformément à ce qu'il disait dans ses lettres.

Les derniers paiements de la vente des biens de Pit ont été effectués plus de vingt ans après sa mort. Les avoirs qui restaient, toutes dépenses payées, étaient destinés aux quatre derniers enfants, selon le testament.

Égérie est décédée d'une hémorragie cérébrale en mars 1933, alors qu'elle visitait Sylvio, à Ville-Marie. Ma tante Rose a été la dernière survivante des enfants de Pit. Elle est morte en 1984. Les conjointes et conjoints ne sont plus.

Ne restent que les lettres... et des questions !

Quant à moi, en repliant les derniers feuillets de ces lettres, aux petites heures du matin, j'étais bouleversé. Ce grand-père que je n'avais jamais connu venait de prendre en moi une place de choix.

Il me reste les échos de ce qu'il a écrit et vécu dans son exil ; il me reste la certitude du profond attachement de ses enfants pour lui. En particulier, je suis marqué par ce qu'ont fait et écrit les plus vieux pour lui exprimer leur amour. Peu importent les faiblesses qu'il a pu avoir, peu importent les racontars qui circulent encore, peu importent les questions restées en suspens, désormais l'image de Pit Bellehumeur restera imprimée en moi de façon indélébile.

Cette nuit-là, j'ai rencontré mon grand-père et j'en garde un souvenir ému.



Funérailles de Pit Bellehumeur, à Lorrainville, le 15 juin 1927



Le cortège funèbre à la suite de Mgr Geoffroy

**Les enfants de
Joseph (Pit) Bellehumeur
(1861-1927)
et d'Égérie Dufresne
(1867-1933)
mariés en 1883**

Philippe (1885-1963), marié à Marie-Anne Brouillard en 1905

Éva (1887-1952), mariée à Alfred Larouche en 1904

Sylvio (1888-1971), marié à Germaine Farley en 1911

Joseph-Hervé (1889-1961), marié à Alberta Larocques en 1918

Israël (1891-1972), marié à Diana Trudel en 1914

Éveline (1893-1937), mariée à Joseph Legault en 1912

Anna (1896-1974), mariée à Joseph Martel en 1914

Alfred (1898-1955), marié à Olida Boucher en 1916

Marie-Rose (1899-1984), entrée au couvent en 1917

Léonard (1904-1953), marié à Aldéa Paquin en 1924

Marie-Blanche (1905-1936), mariée à Eugène Boucher en 1926

Laurent (1907-1938), marié à Exilda Trudel en 1926

Laurette (1910-1968), mariée à Léopold Lambert en 1932

PARTIR

Les lettres de Pit Bellehumeur

Partir. Partir pour éviter la dérive. Partir malgré l'entourage. Partir par fidélité à soi-même. Partir seul. Tout laisser derrière, tourner la page et tout reprendre à zéro, comme dans une nouvelle vie, avec comme unique bagage ce que l'on a accumulé d'expérience de la vie. Non seulement travailler pour se bâtir, mais se rebâtir soi-même, colmater toutes les failles pour faire face à toute autre réalité.

Un paquet de lettres retrouvées dans un grenier à Montréal et c'est le début de mon aventure. Ces lettres sont le témoin d'un événement dramatique : la fuite d'un homme du Témiscamingue qui laisse derrière lui sa femme et ses treize enfants dont plusieurs sont en bas âge. Après deux années de recherches, une de ses filles le retrace en Alberta et lui écrit. Commence alors un échange suivi entre le père et ses enfants, jusqu'à son retour...

Cet homme est mon grand-père. Je ne l'ai pas connu. On ne m'en a jamais parlé. J'ai lu cette correspondance comme on lit un vrai roman. Écrites entre 1916 et 1927, les lettres forment la trame principale du récit que je livre au public. Elles nous révèlent la couleur, le langage, les valeurs de l'époque; elles nous révèlent des gens, mais elles ne révèlent pas tout.

Cette correspondance tenue secrète a subsisté aux avatars du temps, des déménagements et de l'oubli. Elle a failli n'être jamais retrouvée, et le départ de Pit n'être jamais expliqué.

F.B.



Secrets
de famille

Collection dirigée par
Jean-Claude Germain

ISBN 2-7604-0546-X



9 78276

FP 500-97